

BULLETIN DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET  
ARCHÉOLOGIQUE DU  
PÉRIGORD



La Grande Guerre



TOME CXXXV — ANNÉE 2008  
3<sup>e</sup> LIVRAISON

*Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.*

*Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et une disquette ou un CDrom (format word). Les illustrations doivent être impérativement libres de droits. Le tout est à envoyer à : Marie-Pierre Mazeau-Janot, directrice des publications, Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de vingt-cinq exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.*

**Directrice des publications :**

Marie-Pierre MAZEAU-JANOT  
assistée de : Patrick PETOT et la  
commission de lecture

**Ont collaboré à cette publication :**

Marcel BERTHIER, Jean-Pierre  
BOISSAVIT, Brigitte DELLUC,  
Gilles DELLUC, Gérard FAYOLLE,  
Hervé LAPOUGE, François MICHEL,  
Guy ROUSSET, Jeannine ROUSSET,  
Alain VAUGRENARD

**Secrétariat :**

Sophie BRIDOUX-PRADEAU

**Communication, relations  
extérieures :**

Gérard FAYOLLE

**Gestion des abonnements :**

Marie-Rose BROUT

*Le présent bulletin a été tiré  
à 1 350 exemplaires*

Septembre 2008

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Le Code de la propriété intellectuelle autorisant aux termes de l'article L.122-5, 2°) et 3°) d'une part que « Les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « Toute représentation, ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause est illicite » (art. L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit de la directrice des publications.

---

La directrice des publications : Marie-Pierre Mazeau-Janot  
S.H.A.P. – 18, rue du Plantier – F 24000 Périgueux

BULLETIN DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET  
ARCHÉOLOGIQUE DU  
PÉRIGORD



# La Grande Guerre

TOME CXXXV — ANNÉE 2008  
3<sup>e</sup> LIVRAISON

## SOMMAIRE DE LA 3<sup>e</sup> LIVRAISON 2008

- Compte rendu de la séance
  - du 7 mai 2008..... 323
  - du 4 juin 2008..... 330
  - du 2 juillet 2008 ..... 337
- Élection du conseil d'administration. Appel à candidatures ..... 341
- Éditorial : Au nom du devoir de mémoire ..... 343
- Les morts de la première guerre mondiale et le monument aux morts à Trémolat (Marcel Berthier)..... 345
- À sa mémoire : Georges Maumont (1875-1915) (Jean-Pierre Boissavit) .. 359
- Les poilus de la commune du Bugue (Gérard Fayolle)..... 371
- Conscrits nontronnais et Grande Guerre (Hervé Lapouge) ..... 381
- Le monument aux morts de Saint-Pierre-de-Chignac (Guy Rousset) ..... 403
- Carnet oublié (Guy Rousset)..... 409
- Des vies brisées (Jeannine Rousset) ..... 413
- Albert de Sanxet, prisonnier en Allemagne (extraits de *Épisodes de la guerre 14-18*)..... 419
- Un « lycée de l'arrière » pendant la première guerre mondiale : le lycée de Périgueux (Alain Vaugrenard)..... 425
- Le cimetière militaire et les monuments aux morts de la première guerre mondiale à Excideuil (Alain Vaugrenard)..... 463
- Dans notre iconothèque : Sem et le Tigre (Brigitte et Gilles Delluc) ..... 473
- Excursion du 28 juin 2008 autour de Saint-Pardoux-la-Rivière et à Saint-Crépin-de-Richemont (Gérard Fayolle) ..... 491
- Notes de lecture : Le chartrier de l'abbaye Saint-Pierre de Saint-Astier (L. Grillon et M. Etchechoury), La vie de château au siècle passé : une élégance périgordine (D. Audrerie), Fonds de Gérard (M. Etchechoury, dir.), Les Loups des Bourboux ou Une famille en Périgord de la Révolution à la Grande Guerre (G. du Mas des Bourboux) ..... 497
- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) ..... 499

Le présent bulletin a été tiré à 1 350 exemplaires.

**Photo de couverture** : *Jouarre* [près du champ de bataille de la Marne], dessin de Sem, extrait de l'album *Quelques croquis de guerre par Sem 1915-1916* (collection SHAP).

# Comptes rendus des réunions mensuelles

*SÉANCE DU MERCREDI 7 MAI 2008*

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 94.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

## *FÉLICITATIONS*

- M. Maurice Dumoncel, promu commandeur des Arts et Lettres

## *NÉCROLOGIE*

- Jean Mallet
- Josette Cornet

## *ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE*

### **Entrées d'ouvrages**

- Penaud (Guy), 2008 : *Le tour de France de Lawrence d'Arabie*, Périgueux, éd. La Lauze (don de l'auteur)
- Figeac (Michel) (sous la dir. de), 2007 : *L'ancienne France au quotidien. Vie et choses de la vie sous l'Ancien Régime*, Paris, éd. Armand Colin

- Lerat (Serge) (textes réunis par), 1998 : *Les voies de communication en Aquitaine*, Ausonius éditions (Scripta varia 1) (don de l'éditeur)
- Bochaca (Michel), 1998 : *Les marchands bordelais au temps de Louis XI. Espaces et réseaux de relations économiques*, Ausonius éditions (Scripta varia 2)
- Soudan (Cécile), 2005 : *Joachin Hane, un fugitif en Bordelais. Les aventures d'un récit*, Bordeaux, Ausonius éditions (Scripta varia 10)
- Faiseur (Jean-Claude), 2008 : *Le mystérieux donjon de Limeuil*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'éditeur)
- Goustine (Luc de), 2007 : *Bernard de Ventadour ou les jeux du désir*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'éditeur)
- Nadaud (Auguste), 1870 : *Encore des chansons*, Périgueux, J. Bounet libraire-éditeur
- Coq (Robert), 1963 : *Alphonse Darlu, professeur de Marcel Proust*, Bergerac, imprimerie générale du Sud-Ouest
- Guichard (Jan), avec un propos liminaire de Géraud Lavergne, 1956 : *Milou*, Périgueux, Pierre Fanlac éditeur
- Fournier (Marcèu), 1964 : *Las Grandas dolors*, Périgueux, imprimerie M. Bousquet
- Clédat (Léon), 1891 : *Rutebeuf*, Paris, éd. Hachette (Les grands écrivains français)
- Sainte-Aulaire (comte de), 1926 : *Souvenirs (Vienne, 1832-1841)*, publiés par Marcel Thiébaud, Paris, Calmann-Lévy éditeurs
- Chabaneix (Philippe), 1937 : *Le Désir et les ombres*, Paris, éd. La presse à bras
- Sous (G.), 1877 : *Leçons d'ophtalmologie*, recueillies par les Drs Vaillard et Chavoix, Bordeaux, Féret et fils libraires-éditeurs
- Gontier (Frédéric), 2008 : *Suberne. Les crues de la Dordogne en amont de Bergerac*, Saint-Capraise-de-Lalinde, éd. Les Pesqueyroux (don de l'auteur)
- Decout-Lagoutte (Édouard), 1913 : *De la faillite du régime parlementaire. Nécessité du retour au principe d'autorité*, Périgueux, imprimerie E. Ribes
- Decout-Lagoutte (Édouard), 1914 : *Situation extérieure et intérieure de la France. Le plébiscite est la solution nécessaire*, Périgueux, imprimerie E. Ribes
- Bonnafous (Max), 1933 : *Montaigne et l'éducation*, conférence donnée à l'occasion du IV<sup>e</sup> centenaire de Montaigne, Bordeaux, Delmas éditeur

- D'Hollander (Paul), 2003 : *La bannière et la rue. Les processions dans le Centre-Ouest au XIX<sup>e</sup> siècle (1830-1914)*, Limoges, éd. Presses universitaires de Limoges (don de l'éditeur)

- Cornet (Jean), Vlès (Nicole), 2007 : *Le Périgord des maisons paysannes*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'éditeur)

- Delon (René), 2008 : *L'Institut du tabac de Bergerac (1927-2007). 80 ans au service de la recherche*, Bergerac, éd. Altadis (don de l'éditeur).

### **Entrées de documents, tirés à part et brochures**

- Lestrade (Irène de), 1994 : *Le Tribunal*, recueil de dessins, brochure sans éditeur

- Lot de 8 brochures de la Fédération des œuvres laïques de la Dordogne, pièces de théâtre en occitan, s. d., tapuscrits multigraphiés

- *Mémorial de la Résistance en Dordogne sous la terreur nazie. Additif à l'édition originale*, 1989, ANACR/Copedit

- Cumond (marquis de), 1902 : « Sarcophages du vieux cimetière de Cumond », extrait du *BSHAP*

- 2 cartes postales grand format de Périgueux : tour de Vésone, Vieux moulin

- 6 cartes postales bistres : sites préhistoriques des Eyzies

- Goumet (chanoine Jean), *René Lavaud (1874-1955)*, extrait d'un ouvrage publié par Pierre Fanlac (don de Pierre Villot)

- *Homélie prononcée à la messe du centenaire de René Lavaud*, photocopie du document original (don de Pierre Villot)

- Association des Anciens combattants Volontaires Luxembourgeois de la Résistance française, 2008 : *1941-1945. Les Luxembourgeois dans les réseaux et les maquis en France*, photocopies des pages consacrées à l'action de ces hommes dans le département de la Dordogne, photocopies (don de Jean-Paul Durieux)

- *Album de cartes postales et de photographies consacré par Coutil aux 13 premiers congrès préhistoriques de France*, photocopies d'un album de la collection de M. Faurel.

### **REVUE DE PRESSE**

- *Le Journal du Périgord*, n° 160, 2008 : Dossier consacré à Yves Guéna (plusieurs auteurs).

## COMMUNICATIONS

Après présentation des nouveaux membres, le président donne la parole à Alain Ribadeau Dumas pour les dernières précisions concernant la sortie du 28 juin.

Il annonce le décès de Jean Mallet, ancien directeur départemental du tourisme : il assista l'an dernier à une de nos réunions consacrée à son beau-père, l'égyptologue Jean Clédat. Le président signale une exposition sur l'Algérie aux Archives départementales et rend compte des différentes manifestations où la SHAP a été représentée respectivement par Jeannine Rousset (pour le Clocher d'Or), Annie Bélingard (pour la stèle à la mémoire de Guy de Larigaudie, voir compte rendu p. 329), Marie-Pierre Mazeau-Janot (à Bourdeilles). Il fera une conférence sur Bugeaud à Sainte-Orse. Il donne le programme des activités du mois (les programmes sont disponibles sur le bureau et au secrétariat). Il rappelle que les propositions de communications pour le congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest à Bordeaux les 4 et 5 octobre prochain, sur le thème de *L'Aquitaine au féminin*, doivent être déposées avant le 1<sup>er</sup> juin. Le colloque international du 25<sup>e</sup> anniversaire des séminaires *Représentations préhistoriques* (Musée de l'Homme, Paris) aura lieu du 19 au 21 juin prochain : Brigitte et Gilles Delluc font partie des intervenants. Ils présenteront une conférence sur *Le sexe au temps des Cro-Magnons*, le 9 mai à Thonac, et une autre sur *Os et articulations dans la Préhistoire*, le 20 mai à Rouen. Pour célébrer le centenaire de la découverte du squelette néandertalien du Moustier, le musée national de Préhistoire des Eyzies organise une série de conférences qui s'échelonneront tout au long de l'année.

Pour faire suite à l'histoire du château de Marouatte, un de nos sociétaires nous indique que Marie Favard, grand-mère de l'abbé Jean-Louis Favard, curé de Saint-Front, était cuisinière à Marouatte au temps de la famille Rouanet. Rappelons que Jean-Louis Favard a soutenu une brillante thèse de médecine en 1984 sur *Les exemptions médicales chez les conscrits sous Louis-Philippe*.

M<sup>me</sup> Lucienne Clazure (qui signe sous le nom de Jeanne-Luce Marcouly) présente son dernier ouvrage, *François Rossignol et Anne, professeurs de CEG*. C'est le tome III de son histoire romancée de la vie du collège de Neuvic, où elle fut professeur au cours des années 1970. Elle a écrit ses romans en s'inspirant de la vie de plusieurs personnages qu'elle a côtoyés et aimés à cette époque-là, tout particulièrement les deux directeurs, dont elle a pu retracer les trajets de vie. Le livre est illustré par des photographies de M. Clazure, qui fit son service militaire en Algérie avant 1962, comme le héros.

En un premier temps, Gilles Delluc (avec la collaboration de Brigitte Delluc) présente, avec un sourire, une série d'illustrations variées (chromos, tableaux, statuettes, statues) qui montrent Daumesnil debout sur un pilon soit à droite soit à gauche. En fait c'est la jambe gauche qu'il a perdue à Wagram. Cela ne l'empêchait pas de monter à cheval et le musée du Cheval à Saumur conserve son étrier spécial. Son nom a été donné à un ballon postal qui partit de la gare de l'Est le 22 janvier 1871 pour Charleroi en emportant 280 kg de courrier. À l'inverse, Fournier-Sarlovèze a quatre jambes sur le tableau de Gros au Louvre : plus précisément la position de sa jambe gauche a été rectifiée trois fois et les traces de ces repentirs en sont perceptibles. Au musée militaire de l'Empéri à Salon-de-Provence, un mannequin représente Fournier-Sarlovèze en tenue de général de brigade de cavalerie légère, dans une attitude inspirée par ce portrait de Gros. Ce même musée de l'Empéri présente de nombreux souvenirs de Bugeaud pendant la campagne d'Algérie. Le nom de Bugeaud a été donné à un vin reconstituant de type quinquina : quel rapport avait-il avec le maréchal ? En 1944, Bugeaud (1784-1849) et la bataille d'Isly (1844) apparaissent sur un timbre de 4 F. En 1950, Bugeaud figure sur un timbre de 40 F, mais aux côtés d'Abd el-Kader. En 2008, un timbre de 0,54 euros vient de sortir de l'ITVF de Boulazac : il représente Abd el-Kader, mais sans Bugeaud...

En un second temps, Gilles Delluc présente et décrit, avec des illustrations, une série de bateaux portant des grands noms périgordins : un cargo *Amiral Fourichon* (1901-1928), un cuirassé *Le Mirabeau* (1906-1922), un transatlantique *Maréchal Bugeaud* (1890-1927), un croiseur-cuirassé *L'Isly* (1891-1914), un autre croiseur *Le Bugeaud* (1893-1907). Reste le mystère du paquebot *La Dordogne* : dans *Le Parfum de la dame en noir* (1908, chapitre 1), Gaston Leroux narre le naufrage de ce paquebot, lors de la traversée Le Havre-New York. Il aurait été abordé et coulé, par une nuit de brouillard, sur les bancs de Terre-Neuve par un trois-mâts. Il n'y aurait eu que peu de survivants. Il existait bien, à cette époque, un paquebot de ce nom. Le Dr Gilles Delluc se demande si l'auteur du célèbre roman policier s'est inspiré d'un fait authentique. Un croiseur *Jean de Vienne* (1935-1942) fut sabordé à Toulon. Il n'a aucun rapport avec l'hôtel qui porte le même nom à Sarlat. Enfin, il parle de Gustave Zédé (1825-1891), directeur des constructions navales comme son père (qui était de Périgueux). Il construisit le premier sous-marin électrique, *Le Gymnote*, en 1888. Il conseilla, dit-on, Jules Verne pour son *Nautilus*. Gustave Zédé mourut dans son laboratoire en essayant une poudre lente pour torpille. Un mot encore sur le porte-avion *Charles de Gaulle*, qui permet de rappeler



*La Dordogne.*

que, pendant son enfance, le futur général venait passer ses vacances en Périgord. Il embarqua en 1968 sur le sous-marin *Eurydice*, *sister-ship* de la *Minerve*, perdue en mer quelques jours auparavant (la mère du commandant vivait à Périgueux).

Jean-Marie Védrenne nous présente ensuite une étude qu'il a conduite sur la *congrégation du Sauveur et de la Sainte Vierge* en Dordogne, à la demande du père Pommarède. La congrégation du *Sauveur et de la Sainte Vierge*, pour le service des pauvres et des malades et l'instruction des filles et des femmes pauvres, a été fondée en 1834. Sa maison mère est à La Souterraine. Terrasson est la première des communautés de religieuses périgordines, dépendant de cette congrégation. Elle fut créée en 1834 par Louise-Angèle Walton, épouse Lacoste (1783-1867). *Cette mère de sept enfants entra en religion* après son veuvage sous le nom de mère Marie-Angélique et eut une vie exemplaire. Plusieurs de ses enfants étaient morts en bas âge. Un de ses fils fut prêtre et deux de ses filles religieuses. La communauté fut très bien accueillie à Terrasson. Pendant de longues années, la municipalité lui confia la gestion de son hôpital. Elle créa une école dès 1837 qui fonctionna jusqu'en 1950. La renommée de l'école était telle que l'administration académique lui confia en 1843 le soin de créer et de diriger une école normale d'institutrices (jusqu'à 400 élèves) : ce fut la première en Dordogne. Le recrutement des sœurs s'est tari

peu à peu et la communauté a définitivement quitté Terrasson aux environs de 1960. De nombreux bâtiments utilisés par les religieuses ont changé de destination : ainsi, le bâtiment de l'école, longtemps en ruines, vient d'être réhabilité et accueille aujourd'hui le siège d'une église évangélique. Les dernières sœurs âgées ont été accueillies à la maison de retraite de La Madeleine à Bergerac, tenue par les sœurs de Sainte-Marthe. Les autres habitent une maison voisine. J.-M. Védrenne dépose à la bibliothèque, où il peut être consulté, le tapuscrit complet de son étude, avec ses sources et de nombreuses illustrations.

Le curé de Terrasson et les trois religieuses, venus écouter J.-M. Védrenne, répondent aux nombreuses questions de l'assistance : la communauté a compté 154 sœurs originaires de la Dordogne : sœur Marie-Noëlle, archiviste de la congrégation, est originaire de Sigoulès ; une autre sœur, retirée à La Madeleine, est originaire de La Bachellerie ; il y avait une maison à Alles-sur-Dordogne ; il reste des communautés à La Souterraine, à Saint-Sulpice-Laurière et à Limoges, plus quelques autres dans le nord de la France et en Belgique. À Terrasson, il existe toujours une rue des Petites-Sœurs. Certains avaient songé à en changer le nom, mais il n'en est rien pour le moment. Dans leur maison de Bergerac, les sœurs ont aménagé un oratoire. M. Boisserie, maître tailleur, a réalisé pour elles un tabernacle en forme de mappemonde, véritable œuvre d'art.

Vu le président  
Gérard Fayolle

La secrétaire générale  
Brigitte Delluc

#### *Inauguration de la stèle à la mémoire de Guy de Larigaudie*

Né en 1908, Guy de Larigaudie a fait ses études à Paris mais il a passé toutes ses vacances – et de longues périodes – aux Gérauds, la propriété familiale de Saint-Martin-de-Ribérac, dont il a raconté l'enchantement dans *Le chant du vieux pays*. C'est là qu'on trouva après sa mort les notes qui furent publiées sous le nom d'*Étoile au grand large*, où il livre le plus profond de ce qu'il est et de ce que qu'il croit.

Adolescent fougueux, enthousiaste, généreux, il n'est à l'aise qu'au contact de la nature où il voit Dieu auquel il croit viscéralement. Il a le désir de lui consacrer sa vie dans le service des autres. Mais ses essais de vie religieuse se heurtent à une véritable incapacité à vivre entre les murs d'un noviciat, d'autant qu'un grave problème de santé l'oblige à vivre de longs mois en montagne. Conscient qu'il ne se porte bien que dans l'action et le risque, ses engagements à un

haut niveau dans le scoutisme en même temps que la nécessité de gagner sa vie, le conduisent à entreprendre des voyages à travers le monde dont il relate l'essentiel dans de nombreux articles publiés dans les revues du scoutisme et d'autres journaux. Il rencontre de nombreuses personnalités du spectacle ou des lettres, aussi à l'aise en short qu'en smoking, vivant toutes ses aventures avec son sourire franc et charmeur, mais toujours avec, au cœur, une fidélité sans faille à son goût pour l'Absolu.

En 1937, il réalise avec son ami Roger Drapier l'inimaginable aventure que fut le voyage Paris-Saïgon à bord d'une vieille voiture, dans des conditions précaires. Ce voyage un peu fou, il le relate dans son livre *Paris-Saïgon, best-seller* dès sa parution.

Il cherche toujours sa voie et pense se consacrer aux lépreux en Asie. Mais la guerre arrive. Il est tué le 11 mai 1940 dans une patrouille de reconnaissance en Belgique près de Musson. Il a 32 ans.

Alors qu'en Belgique, une stèle marque l'endroit où il fut tué, en Périgord, son cher pays, où il aimait tant revenir, on semblait l'avoir oublié. Merci aux fidèles qui sont parvenus à maintenir sa mémoire.

Après une messe célébrée par Mgr Mouisse, l'inauguration de cette stèle n'est qu'une juste reconnaissance au personnage phare qu'il fut et continue d'être, mystique et aventurier, saint... peut-être.

J'ai noté en relisant ses livres, que le 27 août 1939, il écrit à sa mère qu'il a voyagé jusqu'à Limoges avec Jean Secret, « garçon charmant, intelligent et fin... » dit-il. Hommage à notre ancien président...

(A. Bélingard)

## SÉANCE DU MERCREDI 4 JUIN 2008

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 90. Excusés : 7.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

### FÉLICITATIONS

- Francis Gires, mission nationale de sensibilisation au patrimoine scientifique des lycées généraux et technologiques
- Michel Testut, prix littéraire international

## ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

### Entrées d'ouvrages

- (X), 1810 : *Œuvres choisies de La Grange-Chancel*, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de La Grange-Chancel, éditions stéréotypes, Paris, Didot et Firmin

- Gareyte (Jean-François), 2007 : *L'aube des troubadours. La chanson d'Antioche du chevalier Béchade*, Périgueux, éd. La Lauze (don de l'éditeur)

- Giraud Taylor (Lisa), 2008 : *Saint-Martial-Viveyrois, ancienne possession templière*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'auteur)

- Maubourguet (Jean), 1942 : *Bugeaud, laboureur périgourdin*, Les éditions de la France nouvelle (don de J.-J. Grisard)

- Grillon (Louis) et Etchechoury (Maïté), 2007 : *Le charrier de l'abbaye Saint-Pierre de Saint-Astier*, Périgueux, éd. Archives départementales de la Dordogne (don de l'éditeur)

- Marcouly (Jeanne-Luce), 2008 : *Un beau métier. François Rossignol et Anne, professeurs de CEG*, tome III, edic@usse (don de l'auteur)

- Marcouly (Jeanne-Luce), 1997 : *Irène Faure, une grande dame de l'Éducation nationale*, publi-fusion éditeur (don de B. et G. Delluc)

- Bécheau (Anne), 2008 : *Vitrac en Sarladais, au fil du temps, au fil de l'eau*, Vitrac, éd. Les Amis de Vitrac (don de l'auteur)

- Dartigue-Peyrou (Charles-Emmanuel) et Fargeot (Josette) (sous la dir. de Maïté Etchechoury), 2006 : *Fonds de Gérard 74 J*, répertoire numérique détaillé, Périgueux, éd. Archives départementales de la Dordogne (don de l'éditeur)

- Jordi (Jean-Jacques) (pour les textes), 2008 : *Là-bas. Dordogne-Algérie (1830-1962)*, catalogue réalisé à l'occasion d'une exposition présentée aux Archives départementales de la Dordogne (don des Archives départementales).

### Entrées de documents, tirés à part et brochures

- Albe (chanoine), s.d. : *Notice sur Sainte-Mondane, Dordogne*, extrait du corpus des paroisses du Lot, y compris les paroisses aujourd'hui rattachées au diocèse de Périgueux-Sarlat, archives diocésaines de Cahors (don de la Société des Études du Lot, clichés Claude Lufeaux)

- Védrenne (Jean-Marie), s.d. : *La congrégation du Sauveur et de la sainte Vierge en Dordogne*, brochure tapuscrite illustrée (don de l'auteur).

## REVUE DE PRESSE

- *Revue de l'Agenais*, 135<sup>e</sup> année, n° 1, 2008 : le concept d'égalité dans les actions paysannes du grand Sud-Ouest pendant la Révolution (Hubert Delpont)

- *Revue d'histoire du livre*, n° 128, 2007 : Jeanne de Lestonnac, la baronne de Landiras (Claude Grenet-Delisle)

- *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 9-10, 2006 : les élites municipales en France de la Renaissance au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (Laurent Coste)

- *Maisons paysannes de France*, n° 168, 2008 : les cabanes en pierre sèche du Périgord (Raymond Dupays)

- *Taillefer*, n° 23, 2008 : l'église de Campagnac-de-Cornecul (P. Belaud) ; le château de Montréal (C. Paoletti) ; école d'hier et d'aujourd'hui (J. Combalier) ; la misère en Périgord (E. Flament) ; histoires de loup (L. Ivendon)

- *GRHIN*, CR n° 376, 2008 : Jean de Bretagne (7<sup>e</sup> volet)

- *GRHIN*, CR n° 377, 2008 : note sur Sainte-Foy-la-Grande et Castillon-La-Bataille.

## COMMUNICATIONS

Le président annonce la disparition de deux personnalités dans le monde de la préhistoire, à quelques jours d'intervalle : Louis Plassard, dont toute la vie a été attachée à la grotte de Rouffignac depuis la découverte officielle des gravures et des dessins magdaléniens en 1956 ; Denise de Sonnevill-Bordes, dont les travaux sur le Paléolithique supérieur du Périgord demeurent la référence incontournable pour tous les chercheurs.

Il invite les personnes intéressées à venir consulter le programme des nombreuses manifestations pendant la pause.

Il y a quelques jours, Gérard Fayolle a écouté avec beaucoup d'intérêt une communication de A.-M. Cocula sur Michel de Montaigne à Montaigne. Gilles Delluc parlera des dérives alimentaires depuis la préhistoire au musée des hôpitaux de Paris le 18 juin. Avec Brigitte Delluc, il participera au colloque international du Musée de l'Homme du 19 au 21 juin, avec une communication sur « Le sens de l'image paléolithique, après trente ans de recherches en Périgord ».

À la suite de la communication sur les navires portant un nom de Périgordins célèbres et de l'appel à information sur le navire *la Dordogne*, plusieurs réponses nous sont parvenues. En voici l'essentiel.

Guy Penaud a résolu l'énigme. « L'importance du trafic de la nouvelle ligne commerciale de l'Amérique du Sud, ouverte en 1885, conduit à commander trois cargos mixtes en acier et spardeck pouvant transporter 450 émigrants. Les deux premiers (*la Dordogne* et *la Charente*) sont construits aux Forges et Chantier de Gravelle au Havre et le troisième (*l'Adour*) à La Seyne. Pour *la Dordogne*, le premier appareillage a lieu le 28 mars 1889 pour La Plata. En 1891, le paquebot effectue, à titre d'essai, le voyage Londres-Australie par Le Cap, avec retour par Suez. Il est affrété en 1895 pour l'expédition de Madagascar, qui se solde par l'occupation française de la grande île de Ranavalona III. Puis le bateau inaugure, le 29 avril 1896, la nouvelle ligne commerciale France-Indochine-Shanghai. Le 17 août 1897, il s'échoue devant Dunkerque et doit être renfloué par sept remorqueurs. Le 11 décembre 1903, il arrive à Suez : un incendie dans la cale avant vient d'être maîtrisé en six heures. Ce vaillant bateau finit sa vie tristement, mais non tragiquement : il est vendu en avril 1911 à Gênes pour démolition. » Soit peu d'années après avoir été « coulé » par le romancier M. Leblanc. Le Service historique de la Marine (sous-série 8 DD1) conserve les plans (levés entre 1854 et 1862) de deux voiliers de transport, *la Gironde* et *la Dordogne*, avec moteur à vapeur de 160 chevaux, à construire à Bordeaux.

Jacques Lagrange donne le mot de la fin : à Madagascar, dans la magnifique baie de Diego-Suarez (aujourd'hui Antsiranana), à la pointe nord de la ville, un quartier de cases, cernées de cocotiers et de banians, porte le nom de *La Dordogne*, premier bateau qui amena les troupes coloniales en 1885. Il descend vers l'anse et le port du même nom. Les premiers bâtiments ont été construits par les matelots de *La Dordogne* et par la troupe, au moyen des débris du transport *L'Oise*, naufragé peu auparavant.

Thérèse Courtey nous apporte encore une information mettant en cause des Périgordins au cours d'un naufrage célèbre. Elle a retrouvé deux lettres d'une de ses tantes, qui habitait Sarlat, à sa mère. Dans la première qui date de décembre 1919, elle annonce le mariage d'une jeune fille de Maillard avec un jeune homme de Boysson (un officier de marine d'après M<sup>me</sup> Odile Costanié, de Sarlat). Dans la lettre suivante qui date de janvier 1920, elle parle du terrible naufrage de *l'Africa* dans lequel le couple a perdu la vie. Ce navire, partant de Bordeaux, fit naufrage au large des Sables-d'Olonne. Il y eut 528 morts. Une stèle récente aux Sables-d'Olonne rappelle ce terrible naufrage.

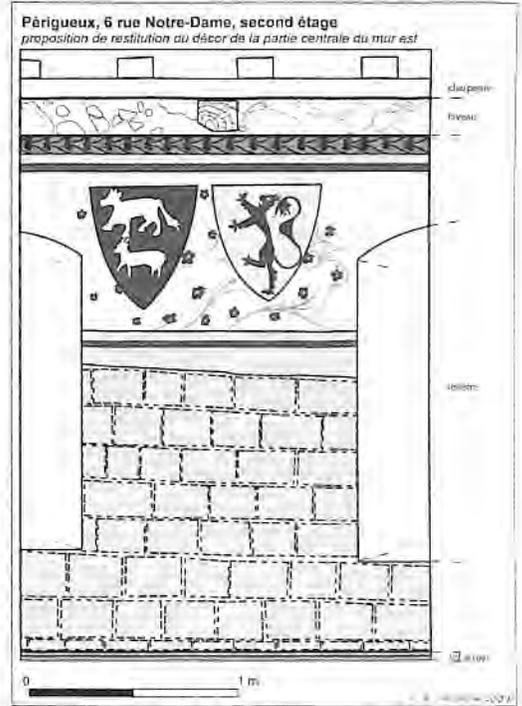
Gilles Delluc présente un document tout à fait inattendu : un plan correspondant au projet d'implantation à Bergerac d'un fort Vauban tout à fait classique, en aval de la citadelle, au bord de la Dordogne, au temps de Louis XIV (voir les *Petites Nouvelles*, p. 500-501).

Il présente ensuite une communication sur les travaux d'aménagement qui eurent lieu à Lascaux depuis pratiquement le jour de la découverte : élargissement de l'entrée, évacuation du cône d'éboullis qui en fermait l'entrée, apport de l'électricité, climatisation hasardeuse, saccage du sol sans aucune précaution. Ils eurent des conséquences funestes. Les nouveaux travaux de climatisation en 1999 ont poursuivi le désastre. Les spécialistes de la conservation se penchent à son chevet, mais ils semblent bien impuissants.

Pascal Ricarrère et Aurélie Mounier, tous deux doctorants, l'un à Poitiers, l'autre à Bordeaux, nous présentent ensuite les premiers résultats d'une étude pluridisciplinaire à laquelle ils participent sur l'ensemble immobilier du 6 de la rue Notre-Dame à Périgueux, jouxte les hôtels de Crémoux et Gamanson, connus pour leurs décors peints du XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle (voir Gaborit, 2002). « En 2003, des travaux de réaménagement importants mirent au jour des décors peints (déjà repérés par R. Desbarats, voir *BSHAP*, 1965) et des structures architecturales de l'époque médiévale. Le noyau primitif est constitué par une maison-bloc romane du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, qui connut des remaniements intérieurs et des adjonctions à l'époque gothique, puis quelques mises au goût du jour à l'époque moderne. En 2003, seuls quelques décors géométriques et floraux avaient été repérés au premier étage et un écu sur fond feuillagé au-dessus d'un registre de faux appareil sur le mur oriental du second étage. » Depuis, la maison a été inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques (2004), mais une partie des enduits revêtant les murs du second étage a été malheureusement détruite et des solives sciées au rez-de-chaussée et au niveau de la toiture. Les peintures apparentes au second étage ont été nettoyées et consolidées en 2007. « Le décor se déploie au centre du mur, sur une paroi en bel appareil, limitée de chaque côté par des fenêtres romanes obstruées à l'époque moderne. La composition comprend deux registres. Le premier monte à 1,65 m de haut au-dessus du plancher actuel. Il est constitué d'un faux appareil tracé en noir sur un fond jaune et aux joints rehaussés d'une couleur beige. Un bandeau rouge et jaune assure la transition avec le second registre, qui accueille deux écus armoriés sur un fond de rinceaux fleuris. Les armoiries n'ont pas encore été attribuées. Au-dessus d'un second bandeau, le décor s'achève par une frise animée d'accolades qui délimitent des espaces alternativement bleu et rouge. Par ailleurs, des sondages ont été réalisés sur les différentes parois de la salle : ils ont révélé la poursuite du même décor sur l'ensemble des parois. Une telle superficie de décor conservée est exceptionnelle pour le Moyen Âge en Aquitaine et même en France. En outre, cette découverte suggère l'absence



1. Périgueux, 6, rue Notre-Dame, second étage, mur nord. Le "roi"  
(cliché P. Ricarrère).



2. Périgueux, 6, rue Notre-Dame, second étage. Proposition de restitution du décor de la partie centrale du mur est  
(P. Ricarrère).

de cloisonnements à cet étage, lors de l'application des peintures. Autre découverte d'importance : au centre du mur pignon nord, à environ 3,40 m de hauteur, une figure royale haute d'environ 50 cm et appartenant à ce même décor, a été mise au jour. Ce personnage souriant, couronné et vêtu d'une cotte ceinte à la taille et mi-partie rouge et bleu, adopte la posture symbolique du pouvoir : assis de face, les coudes écartés et les mains en appui sur les cuisses, il tient de la droite un sceptre surmonté d'un faisceau de rinceaux blanchâtres, que l'on peut interpréter très vraisemblablement comme une fleur de lys. Les particularités physiologiques de cette figure royale ainsi que son costume aux couleurs fortement contrastées, permettent de préciser la datation et d'en donner une première fourchette allant du milieu du XIII<sup>e</sup> à celui du XIV<sup>e</sup> siècle. »

Les analyses physico-chimiques menées par Aurélie Mounier sur les pigments (par MEB/EDS et Raman) ont porté sur une vingtaine de

prélèvements. « Les couleurs sont déposées en une seule couche sur l'enduit sauf, bien entendu, lorsque les contours sont cernés de noir ou dans les rehauts. L'enduit est composé de calcium (sous forme de calcite) et de silicium et le résultat d'un mélange de chaux et de sable. Cet enduit est mêlé à du gypse qui est dû soit à une altération de la calcite soit à l'utilisation de plâtre pour les couches ayant recouvert postérieurement le décor. Deux sortes de rouges ont été identifiés : de l'ocre rouge (mélange d'argile et un oxyde de fer) et du cinabre (HgS). Le premier est utilisé pour les zones étendues (fond du blason, fond derrière le visage du « roi »), pour les fleurs, les frises et le dessin préparatoire. Le cinabre a été trouvé uniquement pour le vêtement du roi et le décor géométrique du 1<sup>er</sup> étage. Le bleu est de l'azurite, un pigment à base de cuivre, majoritairement localisé sur le mur nord et sur la cotte du roi. Le vert jaune prélevé dans la tige des fleurettes rouge est un mélange d'ocre jaune et d'azurite. Le vert gris des rinceaux correspond à une terre verte et une couche d'altération (gypse) grisâtre. Les noirs (cerne des personnages et limites des frises) sont d'origine organique, du noir de carbone. Les couches blanches (support ou fond des scènes) ont donné le spectre Raman de la calcite. »

Les deux intervenants concluent en soulignant leur inquiétude pour le devenir de ces peintures. En raison de leur importance pour l'histoire de l'art du Moyen Âge en France, ils espèrent que leur dégagement précautionneux sera poursuivi et qu'elles pourront être mises en valeur (résumés d'après les notes des intervenants). Le texte complet peut être consulté à la bibliothèque.

Il y a en Dordogne un patrimoine de peintures murales exceptionnelles. Un premier inventaire a été dressé dans les années 1980 par l'ESPER. Les découvertes sont faites le plus souvent par hasard. Pascal Ricarrère dit combien il lui est difficile de suivre toutes les pistes. Ainsi à Bourdeilles, il a pu voir seulement les photos des peintures murales d'une maison, dont le propriétaire, lassé d'attendre une intervention de l'administration, avait fini par recouvrir le tout avec du placoplâtre. Il n'est pas facile de concilier conservation, recherche et contraintes économiques. C'est vrai aussi pour le patrimoine préhistorique.

Vu le président  
Gérard Fayolle

La secrétaire générale  
Brigitte Delluc

## SÉANCE DU MERCREDI 2 JUILLET 2008

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 80. Excusés : 6.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

### ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

#### Entrées d'ouvrages

- Corbin (Alain), 1990 : *Le village des « cannibales »*, Paris, éd. Flammarion (Champs)
- Bloy (Léon), 1999 : *Journal I 1892-1907 et Journal II 1907-1917*, Paris, éd. Robert Laffont (Bouquins)
- Bercé (Yves-Marie), 2007 : *La vie dans les provinces du sud-ouest au XVII<sup>e</sup> siècle*, Pau, éd. Cairn (La vie au quotidien)
- Pécout (abbé Th.), 1986 (retirage de l'édition de 1884) : *Souvenirs historiques et biographiques sur la contrée du Fleix*, Bayac, Graphie-Services
- Chaguinian (Christophe) pour l'étude et l'édition, Haines (John) pour la transcription musicale, 2008 : *Les albas occitanes*, Paris, Honoré Champion éditeur
- Secret (Jean) pour le choix et la préface, Roussel (Jean) pour les dessins, 1954 : *Pensées de Joubert*, Périgueux, Éditions du Périgord Noir
- Sainte-Beuve, 1943 : Étude sur M<sup>lle</sup> Aïssé, avec des notes de Jules Ravenel in : *Lettres de Mademoiselle Aïssé à Madame Calandrini*, Paris, éd. Stock
- Le Roy (Eugène), 1945 : *L'Année rustique en Périgord*, Excideuil, éd. Graphica
- Fanlac (Pierre), Saraben (Julien) pour les dessins, 1975 : *Périgord, terre de légendes*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac
- Decout (Daniel), 1986 : *Mes racines : la Double en Périgord*, album à compte d'auteur à Montpon, imprimerie Fonmarty
- Saint-Saud (comte de), 1996 (réédition de l'édition de 1934) : *Généalogies périgourdines, tome III*, Périgueux, éditions Libro-Liber
- Roques (G.), Bayle (E.), s.d. : *Histoire de la Guyenne*, Paris, Société d'édition et de publication (coll. Notre Belle France)
- Bonnefon (Jean), Léger (Patrice), 1984 : *Histoires imaginées du Périgord vrai*, Le Bugue, PLB éditeur
- Carrère (Jean-Claude), 1988 : *Coulounieix-Chamiers. Histoire et histoires*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac

- Le Roy (Eugène), Marcel Deviers pour les illustrations, 1966 : *Au pays des pierres*, Périgueux, Éditions du Périgord Noir
- Lanauve (Guy de), 1990 : *Anaïs Monribot*, Bayac, éd. Roc de Bourzac
- Bluche (François), 1990 : *Dictionnaire du Grand siècle*, Paris, éd. Fayard (coll. Les indispensables de l'Histoire)
- Louis (M<sup>gr</sup> Georges) publié sous la dir. de, 1950 : *Catéchisme du diocèse de Périgueux*, Mame (don de Nicole Pigot).

### **Entrées de documents, tirés à part et brochures**

- Ducorps (Bernard), 2008 : *Essai sur l'histoire des Jaurias et leur descendance*, brochure photocopiee (don de l'auteur)
- Photographie du pont provisoire de Montpon pendant les travaux d'élargissement du pont (don de Nicole Pigot)
- Congrès interdépartemental des anciens militaires d'outre-mer, Montpon 15-16 mai 1954 (don de Nicole Pigot)
- Programme de la XX<sup>e</sup> fête départementale du Vin, Montpon 30 mai au 2 juin 1952 (don de Nicole Pigot)
- Lettre du sergent Leymérie à son frère, Timimoun (Algérie), 27 juin 1901 (don anonyme) : récit d'un accrochage dramatique avec un millier de Berbères, le 18 février 1901 (don de M. et Mme Amouroux).

### *REVUE DE PRESSE*

- *Église en Périgord*, janvier à juin 2008 : visites pastorales de Mgr Mouïsse.

### *COMMUNICATIONS*

Le président se réjouit du succès de la sortie du 28 juin dans la région de Brantôme (église de Champagnac-de-Bélair, châteaux de Vaugoubert, Saulnier, Pommier, La Renaudie et Richemont) et remercie A. Ribadeau Dumas et J. Rousset pour l'organisation de cette belle journée. La sortie d'automne aura lieu le 20 septembre après-midi et permettra de visiter la chartreuse de la Chaboulie à Hautefort, les moulins de Saint-Jory-Las-Bloux et le manoir de Laubertie.

Le président présente le programme des différentes manifestations estivales et indique qu'une visite aux Archives départementales sera organisée prochainement. A. Blondin et J.-M. Vedrenne annoncent qu'ils animeront un cycle de visites-conférences sur l'art roman organisé par le centre de Temniac du 14 au 16 août (églises de Temniac, Carsac, Saint-Amand-de-Coly, La Cassagne, Sergeac, Saint-Léon, Le Moustier, Tursac).

Gilles Delluc, pour répondre à plusieurs membres de notre compagnie, parle de Louis Delluc et apporte beaucoup de documents nouveaux concernant son oncle, dont il a écrit la biographie (Pilote 24 édition). Né à Cadouin en 1890, il est mort à Paris en 1924, après une courte vie d'une grande intensité : poète, romancier et critique de spectacles dès son plus jeune âge, inventeur de la critique cinématographique et des ciné-clubs, éveillé du cinéma français, à la tête de l'Avant-garde, auteur de sept films. Louis Delluc est sans doute le cinéaste dont le nom est le plus connu grâce au prix des critiques cinématographiques, le prix *Louis Delluc*, qui récompense chaque année le meilleur film français. Mais il est aussi un des cinéastes dont l'œuvre est la moins bien connue, car ses films, tous tournés au temps du cinéma muet, sont très rarement projetés. Certains de ses films sont même connus seulement par quelques photos. Mais les cinéastes (le mot *cinéaste* est de lui) que nous aimons lui doivent beaucoup : René Clair, Louis Malle, Truffaut, Resnais... Sans Delluc, a-t-on dit, nous ne saurions pas aimer le cinéma.

Thierry Baritaud présente ensuite le service des Monuments historiques dont l'action a une très grande importance dans notre département pour la préservation du patrimoine architectural. Plusieurs membres éminents de notre compagnie y ont joué un rôle majeur, en particulier le marquis Gérard de Fayolle. En fait, le service des MH est né avec la Révolution, à une époque où on a beaucoup détruit : Lakanal a détruit le château de La Force, les révolutionnaires ont détruit l'abbaye de Dalon en la transformant en carrière de pierres. C'est ainsi que les romantiques ont dessiné ou décrit les ruines (Chateaubriand, Victor Hugo). Pour l'abbé Grégoire, il faut arrêter le désastre, il faut conserver. Dès 1810, le ministre de l'Intérieur donne l'ordre aux préfets de dresser l'inventaire des monuments. C'est le temps de Wlgrin de Taillefer et des *Antiquités de Vésone*, qui travaille avec l'aide de Mourcin. Il faut attendre 1834 pour que Prosper Mérimée mette réellement en place le service. En 1837, trois érudits locaux (l'abbé Audierne, Brard et Joseph de Mourcin) sont chargés par le préfet de faire les inventaires. Ces listes concernent seulement quelques monuments considérés comme de première importance : Périgueux (Saint-Front, la Cité, la tour Mataguerre, l'amphithéâtre), Cadouin (qui doit sa protection au comte de Montalivet, pair de France), Brantôme, Sarlat, Bourdeilles, Beaumont. Après les inventaires, est arrivé le temps de la conservation, avec la nomination d'architectes correspondants locaux, d'architectes diocésains, spécialisés dans les monuments religieux, d'architectes nationaux. Les premiers architectes nationaux nommés sur concours sont Abadie et Rapine. Abadie fut chargé des cathédrales de Périgueux

et d'Angoulême et de l'église de Souillac. Mais ces travaux coûtent très cher et les grands châteaux ne seront classés que plus tard. Aujourd'hui on fait appel au mécénat pour protéger le patrimoine. La majorité des lois sur l'archéologie datent de Vichy, en particulier le permis de construire. À partir de 1942, Lucien de Maleville, devenu fonctionnaire de l'État, se consacre à l'inventaire des MH. Sarlat lui doit beaucoup. Elle bénéficia aussi de la loi Malraux sur les secteurs sauvegardés. Périgueux suivra. En 1959, Malraux a changé l'esprit de la loi : désormais, il faut protéger toutes nos richesses artistiques. Notre collègue le Pr André Chastel fut chargé de l'inventaire général des MH et des richesses artistiques de la France vers 1964. Gilles Delluc indique que l'inventaire des monuments historiques de l'île de Ré a été réalisé dans ce cadre. C'est l'un des rares qui ait été achevé.

Vu le président  
Gérard Fayolle

La secrétaire générale  
Brigitte Delluc

*ADMISSIONS du 3 septembre 2008. Ont été élus :*

- M. Jean-Louis Christophe, 25, rue du Moulin, 92160 Antony, présenté par le président et la vice-présidente ;
- M. et M<sup>me</sup> Dupuy Michel, Sourbarie, 24750 Champcevinel, présentés par M<sup>lle</sup> Marie-Rose Brout et M. Jean-Pierre Boissavit ;
- M. et M<sup>me</sup> Mathivet Bernard et Solange, Puy d'Aguillou, 24660 Notre-Dame-de-Sanilhac, présentés par M. François Michel et M. Stéphane Baunac ;
- M. Constant Jean-Michel, 16, rte de Bruyols, 24430 Coursac, présenté par M<sup>me</sup> Jeannine Rousset et M. Henri Serre ;
- M<sup>me</sup> Haudebourg Marie-Thérèse, L'Aubespain, 24560 Monsaguel, présentée par le président et la vice-présidente ;
- M. Bidaut Jean-Pierre, 20, rue des Frères Pouget, 24190 Neuvic-sur-l'Isle, présenté par le président et la vice-présidente ;
- M. et M<sup>me</sup> Larrue Bernard et Marie-Jeanne, 9, impasse Jean de La Bruyère, 24750 Atur, présentés par M. Georges Bojanic et M. Guy Penaud ;
- M<sup>me</sup> Delpech Odette, n° 48 La Garrissade, 24200 Sarlat-la-Canéda, présentée par M<sup>lle</sup> Marie-Rose Brout et M. Jean-Marie Védrenne ;
- M<sup>me</sup> Delpeyrou Ginette Françoise, Le Capeyrou, 24220 Beynac-et-Cazenac, présentée par M<sup>lle</sup> Marie-Rose Brout et M. Jean-Marie Védrenne ;
- M. Duverneuil Gabriel, 11, rue Porte Latine, 24320 La Tour-Blanche, présenté par M. Christian Varailhon et M. François Michel ;
- M<sup>me</sup> Raluy Françoise, Blanchou, 24110 Léguillac-de-l'Auche, présentée par M<sup>me</sup> Annie Jarry et M<sup>lle</sup> Sophie Miquel ;
- M<sup>me</sup> Dupont Yvette, Les Menauds, 24380 Saint-Michel-de-Villadeix, présentée par M<sup>me</sup> Micheline Mouillon et M<sup>me</sup> Brigitte Delluc ;
- M. Louf Guillaume, 97, rue Anatole-France, 62100 Calais, présenté par M. François Michel et M<sup>me</sup> Jeannine Rousset.

## **Élection du conseil d'administration**

### *Appel à candidatures*

Les élections, pour le renouvellement du conseil d'administration de notre compagnie, auront lieu à l'occasion de la prochaine assemblée générale le mercredi 7 janvier 2009 (4 février 2009 dans le cas où le quorum n'aurait pas été atteint).

Les membres de la Société, désireux de faire acte de candidature à l'un des dix-huit sièges d'administrateurs à pourvoir, sont invités à le faire savoir par lettre adressée, avant le 15 novembre 2008, à :

**M. le Président**

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

**18, rue du Plantier**

**24000 Périgueux**



Vive la nation, par Adolphe Léon Willette, 1917. Affiche pour un appel aux dons en faveur des prisonniers de guerre du département (Semaine de la Dordogne, 21-28 octobre 1918) (imprimerie Devambeze, Paris) (iconothèque de la SHAP). A. Willette (1857-1926) participa avec E. Goudeau à la création du cabaret Le Chat noir, qu'il décora ensuite.

# EDITORIAL

## *Au nom du devoir de mémoire*

Alors que s'est éteint en mars 2008 Lazare Ponticelli, dernier poilu, nous commémorons le 90<sup>e</sup> anniversaire de la fin de la guerre 1914-1918.

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Cette première guerre mondiale<sup>1</sup>, où chacun des pays belligérants mobilise des moyens militaires, durera quatre ans dans le vacarme, les tranchées, la boue, le froid, les cris, les mutineries, la peur et la mort alors que les gouvernements tablaient sur sa courte durée.

Rappeler les souffrances, les massacres de la Grande Guerre, appelée également la Guerre des Guerres ou encore la Der des Ders avant le conflit de la deuxième guerre mondiale, n'est jamais vain. Dès 1916 était publié l'un des premiers témoignages de vétérans des tranchées, sous le titre *Le Feu* dont l'auteur Henri Barbusse recevra le prix Goncourt le 15 décembre 1916. Aujourd'hui, cette toison ramène chacun d'entre nous au cœur d'une vive réalité : celle de l'abomination d'un conflit armé.

L'armistice franco-allemand de Rethondes le 11 novembre 1918 marquera le paroxysme de cette effroyable hécatombe qui fera 10 millions de morts dont 1,4 million de Français.

Nous nous devons, encore et toujours, de conserver le souvenir des morts pour la France, des blessés, des rescapés, tous ceux qui ont leur nom gravé sur les monuments aux morts de nos communes. Ces pages, en hommage et reconnaissance aux fils de paysans, ouvriers, citadins, jeunes Périgordins.

Marie-Pierre Mazeau-Janot

---

1. Selon les règles typographiques de l'imprimerie nationale, « la première guerre mondiale » s'écrit en lettres minuscules (*Lexique des règles typographiques en usage à l'imprimerie nationale*, Paris, éd. Imprimerie nationale, 1990, p. 96).



*L'heure des Vaguemestre*

L'heure du vaguemestre, dessin de Sem, extrait de l'album Quelques croquis de guerre par Sem 1915-1916 (collection SHAP).

# Les morts de la première guerre mondiale et le monuments aux morts à Trémolat

par Marcel BERTHIER

*Dans un grand nombre de villes et de villages de France, il existe sur la place de l'hôtel de ville ou sur celle de l'église un monument destiné à perpétuer le souvenir des morts de la guerre 1914-1918. Parfois on a tenu à rappeler ceux de 1870 et plus récemment les morts de la guerre 1939-1945 ou de la guerre d'Algérie (1954-1962). Presque tous ces monuments ont été élevés dans les années qui ont suivi la guerre 1914-1918. Des souscriptions, parfois spontanées, ont permis avec l'aide de l'État de financer les travaux.*

*Très vite des catalogues ont circulé, envoyés aux communes par des entreprises qui s'étaient assurées le concours de sculpteurs spécialisés. On vit apparaître des poilus en uniforme bleu horizon, des femmes explorées, des anges secourables ou des victoires triomphantes. Le coq gaulois, l'aigle vaincu ou même Jeanne d'Arc viennent au secours des imaginations. Certaines communes ont pu s'assurer le concours d'artistes de grand talent. C'est le cas de Compiègne et de Saint-Jean-de-Luz avec Maxime Real del Sarte, de Céret avec Maillol ou de Péronne où Paul Auban réutilise sa sculpture de l'Épave (1908).*

*Deux monuments parmi quelques autres méritent attention. Celui de Suippes dans la Marne où Desruelles a conçu une jeune et pauvre glaneuse ramassant des épis près d'un casque abandonné. Celui de Sillery, aussi*

*dans la Marne, montre cinq croix sur un modeste monticule, une jeune femme en pleurs, le visage dans les mains, s'appuie à la plus haute des croix.*

*Rares sont les monuments dûs à des femmes. On peut signaler celui d'Émilie Rodez. À Equeurdreville près de Cherbourg, elle a sculpté une femme avec un enfant sur le bras droit, un autre debout à sa gauche. C'est une vision de douleur que confirme l'inscription sur le socle : « Que maudite soit la guerre ». C'est la malédiction forte, brutale, que confirme la suite de l'inscription : « Aux enfants d'Equeurdreville morts pendant la guerre ». Ce « pendant la guerre » remplace le « pour la Patrie », si fréquent sur les monuments. En Dordogne, on pense également au monument de Cénac-et-Saint-Julien, œuvre de la sculptrice Marguerite Mazet (1888-1947), installée à Domme. Il n'y a, hélas ! à travers la France, que bien peu d'œuvres d'art dans ce domaine.*

Le 6 octobre 1918, le conseil municipal de Trémolat vota une adresse à Clemenceau qui « dans sa verte vieillesse donne à tous le plus bel exemple de courage et d'énergie ». Le 11 novembre l'armistice fut signé mais il n'y eut guère de réjouissances à Trémolat car la grippe espagnole sévissait dans presque toutes les familles. Le 29 novembre 1918, le conseil se réunit à nouveau. Il y a trois semaines que l'armistice a été signé, il n'y a rien qui puisse y faire penser, rien pour rendre hommage aux morts, pour exprimer de la sympathie aux familles. Le 22 juin 1919, le maire Léonard Fénelon est présent après cinq ans d'absence : il n'en est même pas fait état. Il faut attendre le 9 novembre pour trouver une mention de la guerre : il s'agit d'élever un monument en souvenir des vingt-huit morts de la guerre. Une souscription spontanée a donné mille sept cents francs. On vote un emprunt de trois mille francs que le préfet doit autoriser.

Le 30 novembre 1919 ont lieu les élections municipales et le 10 décembre suivant, Léonard Fénelon est réélu maire. En revanche, Gilbert Audit n'est plus adjoint. Le conseil n'a pas admis, sans doute, qu'il ait refusé provisoirement l'emprunt pour le monument aux morts.

C'est le 5 septembre 1920 seulement que l'emprunt, porté à quatre mille francs, a été voté et qu'on donne le chiffre de trente-quatre morts. Le 8 juin 1921, Trémolat figure sur la quatrième liste des subventions accordées par l'État. Cette subvention fixée par le décret du 28 avril 1921 fut de six cent quarante francs. Elle tenait compte aussi de trente-quatre morts. Ce chiffre fut porté à trente-huit lorsque quatre anciens combattants moururent en 1920-1921 des suites de la guerre. Trente-huit morts dans une commune qui, en 1914, comptait sept cent quatorze habitants. C'est presque deux fois plus que la moyenne nationale (1,4 million de morts pour 40 millions d'habitants). Trente-huit hommes de vingt à quarante-cinq ans dont la moyenne d'âge était de trente ans. En 2007, fut ajouté Jean Marjadou (soit trente-neuf décès). On



*Le monument aux morts de Trémolat.*

s'apercevra peu à peu dans les années suivantes combien ils ont manqué à Trémolat. Il faut qu'ils ne soient pas qu'un nom sur une plaque de marbre. Il faut qu'on conserve le souvenir de ce qu'ils furent, chacun, à la Cabane, à Soulalève, à la Queyssou ou au bourg.

La réalisation du monument fut confiée à Gadonnet.

La bénédiction eut lieu le 25 septembre 1921. La messe fut célébrée par l'abbé de Gourgues et l'homélie prononcée par l'abbé Mercier, l'un et l'autre titulaires de la croix de guerre et de la médaille militaire.

La Grande Guerre était finie. Deschanel avait remplacé Poincaré : le conseil vota des félicitations à l'un et des vœux à l'autre. On avait voté aussi des remerciements à Adrien Cipierre qui se retirait à Poitiers après avoir été, pendant vingt-deux ans, instituteur à Trémolat et secrétaire de mairie. M<sup>me</sup> Cipierre, née Léonide Faure, était morte le 2 mai 1915 sans enfants.

Le cauchemar s'était enfin achevé... provisoirement.

## Les morts de Trémolat <sup>1</sup>

### A. Année 1914

#### 1. Henri, François LACLIDE\*

La Cabane

° 20.11.1884 Trémolat de Pierre et d'Anne Lorfeil

x Marie Marty

Soldat au 308<sup>e</sup> RI

+ 28.08.1914 Moislains (80) – transcrit 15.01.1921

#### 2. Auguste LABROUSSE

La Fiolie

° 07.09.1887 Saint-Augeau (16)

Soldat au 207<sup>e</sup> RI

+ 28.08.1914 à Moislains (80)

Mort pour la France

#### 3. Albert CANTELLAUVÉ

Au bourg

° 15.08.1882 Trémolat de Jean-François et de Marie Foulcon de Laborie

Sergent au 308<sup>e</sup> RI

+ 30.08.1914 à Moislains (80) – transcrit 30.01.1917

---

1. Les transcriptions des décès n'étaient pas toujours notées à leur date réelle dans les registres d'état civil. En ce cas, la date de transcription est mentionnée. L'astérisque figurant après certains noms nous indique qu'il s'agit de frères.

## 4. Pierre, Léonard MEYRIGNAC

La Queyssou

° 18.12.1886 Trémolat de Pierre et d'Anne Beney

Caporal au 308<sup>e</sup> RI

+ 25.09.1914 à Moulin-sous-Touvent (02) – transcrit 06.02.1916

## 5. Jean, Abel CASTAGNOL

La Gare

° 05.08.1884 Trémolat de Pierre et de Marguerite Bourgeix

x 26.11.1909 Gabrielle Teyssier

Soldat au 220<sup>e</sup> RI

+ 29.09.1914 à Vaux-les-Palmeix (55) – transcrit 08.06.1920

## 6. François, Victor JUILLET

Cazal

° 16.11.1880

x Aimée Rayneau

Soldat au 123<sup>e</sup> RI

+ 23.09.1914 – transcrit 26.06.1920

## 7. Thomas CHAUADET

Les Barrys

° 11.01.1882 Calès de Michel et de Marie Martigne

Soldat au 308<sup>e</sup> RI

+ 30.10.1914 au Quesnoy-en-Santerre (80) – transcrit 26.09.1915

## 8. Jean, Louis, Robert LOISEAU

Les Barrys

° 24.08.1892 Limeuil de Jean et de Gabrielle Minaut

Soldat au 126<sup>e</sup> RI

+ 25.12.1914 Hôpital d'Erfurt (D) – transcrit 17.05.1917

Mort pour la France

## 9. Louis, Abel LACLIDE\*

La Cabane

° 20.07.1894 Trémolat de Pierre et d'Anne Lorfeil

Soldat au 3<sup>e</sup> Zouaves

+ 27.12.1914 à Lombartzyde (B) – transcrit 31.10.1915

Mort pour la France

**B. Année 1915**

1. Albéric, Jean, Pierre GUILHEM  
 Les Courdilles  
 ° 04.02.1888 Trémolat de Pierre et de Marie Brandon  
 x Anne Lafon  
 Adjudant au 9<sup>e</sup> RI  
 + 06.01.1915 Vargemoulin (51) – transcrit 18.04.1916
  
2. Raphaël REBIÈRE  
 Au bourg  
 ° 09.04.1895 Trémolat de Paul et de Françoise Meyrignac  
 Soldat au 18<sup>e</sup> RI  
 + 23.04.1915 Craonne (02) – transcrit 26.06.1917  
 Mort pour la France
  
3. Pierre LAMOTHE  
 Les Couquilloux  
 ° 27.10.1881 Trémolat de Pierre et Marie Delluc  
 Soldat au 9<sup>e</sup> RI  
 Blessé dans l'Artois  
 + 09.06.1915 Hôpital de Juvisy-sur-Orge  
 Mort pour la France
  
4. Jean, Louis BESSE  
 Les Couquilloux  
 ° 14.10.1885 Trémolat de Pierre et de Marie Labrousse  
 Soldat au 209<sup>e</sup> RI  
 + 19.07.1915 à Saint-Nicolas-les-Arras – transcrit 31.08.1915
  
5. Léon, Jean FÉNELON  
 La Queyrie  
 ° 16.09.1880 Trémolat de Jean et de Gabrielle Meyrignac  
 Caporal au 308<sup>e</sup> RI  
 + 21.09.1915 à Hargicourt (80) – transcrit 07.11.1915
  
6. Léopold CASTAGNOL (Paul)\*  
 ° 28.10.1894 Trémolat de Jean et d'Anne Combe  
 Soldat au 125<sup>e</sup> RI  
 + 25.09.1915 à Neuville-Saint-Vaast – transcrit 26.12.1920

## 7. Lucien DELPRAT

Moulin d'Aval

° 29.01.1895 Trémolat de Simon et de Marguerite Bazilet

+ 29.09.1915 à Valmy

## 8. Pierre, Louis GINESTAL

° 23.12.1876 Trémolat de Pierre et de Marie Labrousse

x Marthe Delmarès

Soldat au 93<sup>e</sup> rég. territorial

+ 25.11.1915 Hôpital de Belfort – transcrit 20.01.1916

## 9. Antoine BÉLANGER

Les Cardoux

° 14.08.1878 Trémolat de Antoine et de Marie Lafon

x Louise Lafon

Soldat au 96<sup>e</sup> rég. territorial

+ 20.12.1915 Trémolat

## 10. René CASTAGNOL\*

° 14.11.1887 Trémolat de Jean et d'Anne Combe

x 24.08.1912 Saintes (17) Jeanne Nourand

+ 29.12.1915 à Beuvraignes (80)

Mort pour la France

**C. Année 1916**

## 1. Pierre, Gabriel ESCALIER

La Cabane

° 01.10.1883 Trémolat de Antoine et de Cécile Denoix

Soldat au 108<sup>e</sup> RI

+ 23.01.1916 à Neuville-Saint-Vaast – transcrit 25.03.1916

## 2. Jean DELFOUR

Au bourg

° 03.08.1878 Trémolat de Pierre et de Julienne Basse

x Léonie Morignat

Sergent au 359<sup>e</sup> RI

+ 23.06.1916 à Vaux-Chapitre (55) – transcrit 28.10.1916

Mort pour la France

## 3. Jean, Guillaume MARJADOU

° 17.04.1873 Trémolat  
 Soldat au 27<sup>e</sup> RA  
 + 05.07.1916 à Salonique  
 Mort pour la France

## 4. Joseph, Gabriel AUBARBIER

Au bourg  
 ° 12.02.1891 Trémolat de Louis et de Marie Lafond  
 Adjudant au 4<sup>e</sup> Zouaves  
 Croix de guerre  
 + 05.08.1916 à Vaux-Chapitre (55) – transcrit 28.10.1916  
 Mort pour la France

## 5. Joseph GINESTAL

Les Nardoux  
 ° 1880  
 Soldat au 208<sup>e</sup> RA  
 + 16.10.1916 Hargicourt (80)

## 6. Jacques, Fernand ROUGIER

La Placelle  
 ° 05.02.1878 Trémolat de Thomas et de Marie Linarès  
 x Elisabeth Escarmant  
 Soldat au 308<sup>e</sup> RI  
 + 07.11.1916 Ablaincourt (80) – transcrit 03.03.1917

## 7. Pierre, Henri DESPRAT

Les Nardoux  
 ° 28.03.1892 Trémolat de Jean et d'Anne Lial  
 Soldat au 119<sup>e</sup> RI  
 + 29.12.1916 à Bezonvaux (55) – transcrit 25.06.1918

**D. Année 1917**

## 1. Henri BIERNE

La Queyrie  
 ° 12.02.1891 Paunat (Vaudune) de Pierre et de Marie Chantal  
 Soldat au 2<sup>e</sup> rég. du génie  
 + 08.02.1917 Hôpital de Montpellier – transcrit 10.04.1917

## 2. Issartier, Elie MONRIBOT\*

La Placelle

° 23.11.1870 Le Coux de Jean et de Marie Ballan

x Thérèse Bouysset

+ 03.03.1917 Trémolat

## 3. Jean, Abel COMBE

° 11.01.1882 Trémolat de Jean et de Marie Lorfeil

x Alice Pichot

Soldat au 308<sup>e</sup> RI

+ 16.05.1917 Hôpital de Wissen (D) – transcrit 30.11.1921

## 4. Louis DELMARÈS

Le Puch

° 28.02.1894 Trémolat de Pierre et de Marie Durguel

Caporal au 28<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs+ 23.10.1917 Ravin des Bovettes, La Malmaison (02) – transcrit  
15.09.1921

## 5. Marc Étienne FABRE

Les Flaments

° 17.05.1892 Souillac (19) de Julien et de Marie Lacombe

Soldat au 2<sup>e</sup> rég. du génie

+ 19.12.1917 Trémolat

**E. Année 1918**

## 1. Louis BUGEAUD

Les Pautis

° 03.12.1897 Angoisse (24) de Pierre et de Marie Picot

Soldat au 98<sup>e</sup> RI

+ 04.08.1918 à Cercueil (02) – transcrit 19.01.1919

Mort pour la France

## 2. Fernand CASTAGNOL\*

Les Cireys

° 22.04.1889 Trémolat de Jean et d'Anne Combe

x 26.06.1918 Marie Henriette Cluzel

Soldat au 63<sup>e</sup> RA

+ 18.12.1918 Trémolat

## 3. Émile MONRIBOT\*

° 26.09.1875 Saint-Denis-de-Piles de Jean et de Marie Ballan  
 x 29.12.1899 Madeleine Goutouby (° 20.01.1877 Pezuls) <sup>2</sup>

**F. Postérieurement à l'année 1918**

1. André DELMONTEIL

2. Joseph DESPRAT (1)

3. Pierre MARTY (1)

4. Raymond LAGARDE (1)

° 17.03.1878 Trémolat de Jean et de Marie Launaud  
 x 20.05.1899 Marie Lebriat  
 + 29.05.1920 Trémolat

5. Jean LANNAUD (1)

Cazal

° 02.11.1898 Pezuls de Pierre et de Julia Marjadou  
 + 21.02.1921 Trémolat

(1) Ne figurent pas sur la plaque qui était apposée dans l'église malgré la décision du conseil municipal (session de mai 1921).

**Données statistiques**

L'importance du nombre des morts à Trémolat pendant la guerre de 1914-1918 incite à examiner attentivement la répartition de ces morts. Sur un total de 39 morts il est surprenant de constater que 10 seulement sont répertoriés sur la liste des « Morts pour la France » que l'on trouve sur le site Internet du ministère de la Défense <sup>3</sup>. Il ne semble pas que, lors de l'érection du monument aux morts en 1921, on se soit préoccupé de fixer des règles précises pour l'inscription. Tacitement, il semble que l'on ait inscrit ceux dont on connaissait la mort soit qu'ils fussent décédés à Trémolat des suites de la guerre, soit que la mairie ait reçu la notification d'avoir à transcrire sur le registre de l'état civil l'avis de leur décès. Dans quelques cas, on s'est contenté du fait qu'ils étaient nés à Trémolat. Enfin, il existe des cas où on ne connaît des intéressés que leur nom et leur prénom.

---

2. On ignore la date et le lieu de son décès (À Pezuls ?).

3. <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr>

**A. Nombre de morts en 1914 : 9**

a. morts pour la France	3
b. nés à Trémolat	5
c. morts à Trémolat	0
d. avis de décès transcrits à Trémolat	8
e. ni b, ni c, ni d.	1

**B. Nombre de morts en 1915 : 10**

a. morts pour la France	3
b. nés à Trémolat	10
c. morts à Trémolat	1
d. avis de décès transcrits à Trémolat	6
e. ni b, ni c, ni d.	0

**C. Nombre de morts en 1916 : 7**

a. morts pour la France	3
b. nés à Trémolat	6
c. morts à Trémolat	0
d. avis de décès transcrits à Trémolat	5
e. ni b, ni c, ni d.	1

**D. Nombre de morts en 1917 : 5**

a. morts pour la France	0
b. nés à Trémolat	2
c. morts à Trémolat	2
d. avis de décès transcrits à Trémolat	3
e. ni b, ni c, ni d.	0

**E. Nombre de morts en 1918 : 3**

a. morts pour la France	1
b. nés à Trémolat	1
c. morts à Trémolat	1
d. avis de décès transcrits à Trémolat	1
e. ni b, ni c, ni d.	1

**F. Nombre de morts postérieurement à 1918 : 5**

a. morts pour la France	0
b. nés à Trémolat	1
c. morts à Trémolat	2
d. avis de décès transcrits à Trémolat	0
e. ni b, ni c, ni d.	3

Sur le total des 39 morts inscrits sur le monument aux morts, il y a donc :

a. morts pour la France	10
b. nés à Trémolat	25
c. morts à Trémolat	6
d. avis de décès transcrits à Trémolat	23
e. ceux qui ne sont ni nés, ni morts à Trémolat et pour lesquels il n'y a pas eu transcription d'un avis de décès à Trémolat	6

On constate donc que 29 décès (6 à Trémolat et 23 transcriptions) sont à l'origine de l'inscription sur le monument aux morts, il en est de même pour 4 des 25 qui naquirent à Trémolat. Il s'agit de B.3 Pierre Lamothe, B.7 Lucien Delprat, B.10 René Castagnol (il s'est marié à Saintes où son avis de décès a été transcrit, mais 2 de ses frères, Léopold et Fernand ont été aussi victimes de la guerre) et C.3 Jean Guillaume Marjadou mort à l'Armée d'Orient. On doit remarquer que 3 de ces 4 morts sont inscrits parmi les « Morts pour la France ».

Il reste donc à examiner le cas des 6 qui ne sont ni nés ni morts à Trémolat et pour lesquels il n'y a pas eu transcription d'un avis de décès à Trémolat. Pour 3 d'entre eux, F.1, 2 et 3 nous ne connaissons que le nom et le prénom. Les 3 autres sont A.2 Auguste Labrousse né en Charente où son avis de décès a été transcrit, C.5 Joseph Ginestral dont nous ignorons le lieu de naissance mais qui était domicilié aux Nardoux à Trémolat, E.3 Émile Monribot marié à Pezuls mais dont le frère Issartier habitait la Placelle à Trémolat où il est mort des suites de la guerre semble-t-il.

M. B.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
Liberté — Égalité — Fraternité

# MAIRIE

## De la Ville de Périgueux

Le Maire de la ville de Périgueux adresse un pressant appel aux parents des braves qui vont partir pour la frontière. Il les supplie de ne pas se départir du calme patriotique dont ils ont fait preuve jusqu'à présent et de rester chez eux au moment du départ de nos régiments.

Certes, l'admirable enthousiasme de nos troupes ne peut être amoindri, mais la tristesse de la séparation serait accrue par la présence des femmes et des enfants en pleurs.

La cause que l'ennemi séculaire nous oblige à défendre est sacrée ; la population de Périgueux sera à la hauteur des devoirs qu'elle nous impose.

**VIVE LA FRANCE ! VIVE L'ARMÉE !**

Hôtel de Ville de Périgueux, le 5 août 1914.

Le Maire.

Pour le Maire :

L'Adjoint.

**DUPUY.**

Imprimé par L. BÉGIN, Bourges, 10, rue de la République.

*Affiche appelant la population à ne pas accompagner les soldats au moment de leur départ, car « la tristesse de la séparation serait accrue par la présence des femmes et des enfants en pleurs ». Municipalité de Périgueux, 5 août 1914 (coll. SHAP).*



*Dessin de Sem, extrait de l'album Quelques croquis de guerre par Sem 1915-1916 (coll. SHAP).*

# À sa mémoire : Georges Maumont (1875-1915)

par Jean-Pierre BOISSAVIT

« Heureux ceux qui sont morts,  
pour une juste cause... »

Charles Péguy (1873-1914)

*Le rangement – tardif – de papiers et souvenirs d'une tante bergeracoise, voisine et amie de la famille Maumont, a permis de trouver une mince brochure jaunie.*

*Éditée par l'imprimerie Cadoret à Bordeaux en 1930, elle est intitulée À sa mémoire, avec la dédicace « à vous qui l'avez connu » et la signature de l'auteur, Jean Maumont, fils de Georges Maumont.*

*À l'aide de lettres et de cartes à lui adressées au début de la Grande Guerre – car il avoue combien ses souvenirs d'enfant sont insignifiants – Jean Maumont essaye de « faire revivre, une minute, un visage béni ».*

*Après un bref rappel biographique de Georges Maumont, sont reproduits des extraits de cet émouvant document, sans doute marqué de style de l'époque, mais qui s'inscrit aussi dans la grande Histoire.*

NOUVEAUTÉS  
**MAUMONT & DURAND**  
 BERGERAC



*Publicité pour le magasin de nouveautés  
 Maumont & Durand de Bergerac.*

Né à Bergerac le 28 juillet 1875, d'une famille des plus estimées, Pierre Georges Maumont, jeune encore, après des études faites au collège de cette ville, montra des dispositions pour le commerce. Après un séjour dans l'affaire paternelle, il vient à Paris pour se perfectionner dans la pratique des affaires.

De retour à Bergerac, il succédait bientôt à Monsieur Fontaine Maumont, son père, ancien adjoint au maire de Bergerac, dans l'importante maison de nouveautés familiale. Puis, comme propriétaire et directeur, il contracta une association avec un Monsieur Durand. L'imposant immeuble, situé en face de l'église Notre-Dame, qui s'appela successivement Maumont et Durand, puis Durand-Barjeaud et enfin Les Nouvelles Galeries, évoque encore l'importance de cette entreprise.

De son union en 1908 avec Anne Manhès, il eut deux enfants, Jean et Cécile, eux-mêmes sans descendance.



*5.011111 Vue artistique, Louis Garde, Libourne  
 951. Bergerac (Dordogne) - Place du Marché*

*L'imposant immeuble abritant le magasin de nouveautés de la famille Maumont,  
 place du Marché à Bergerac (carte postale coll. SHAP).*

Après la déclaration de guerre, Georges Maumont fut incorporé à l'appel de sa classe au 96<sup>e</sup> Territorial. Vu son âge et sa situation militaire, il aurait pu servir dans une ville de garnison, mais à l'exemple de son père en 1870, il demanda à partir, comme volontaire, au 414<sup>e</sup> régiment de marche où il allait se retrouver avec son frère André.

Apprécié de ses chefs, il fut rapidement promu caporal puis nommé sergent, avant d'être grièvement blessé le 23 octobre 1915. Une balle dans la tête, malgré diverses tentatives chirurgicales, entraîna finalement sa mort le 10 décembre suivant à Vernon dans l'Eure, dans sa quarante et unième année.

Accompagnées d'une affluence considérable, témoignage de l'estime et de la considération portée à sa famille, les obsèques de Georges Maumont eurent lieu à Bergerac quelques jours avant Noël 1915.

Un discours prononcé par Jules Passerieux, maire de Bergerac, pharmacien, évoqua sa carrière familiale, professionnelle et militaire et ne manqua pas de citer la devise de sa vie : « Devoir et Bonté ».



*La rue Sainte-Catherine à Bergerac. À droite, l'officine du maire J. Passerieux.*

Le capitaine Lafosse, qui s'exprima ensuite, avait connu et commandé les deux frères Maumont à Grenoble en décembre 1914 avant leur engagement volontaire. Il conclut ainsi :

« Proposé pour une citation, il n'aura pas eu la joie de recevoir vivant cette croix de guerre qui constate la bravoure : mais sa famille aura, il faut l'espérer, la consolation de la conserver comme le remerciement de la patrie...



Georges Maumont (1875-1915).

Oui, sergent Maumont, l'unité de votre vie fut admirable : vous avez été un citoyen irréprochable, un patron équitable et bienveillant, un négociant honoré, un chef de famille tendre et attentif à ses devoirs, un croyant fidèle et constant et toutes ces vertus civiques et privées, vous les avez couronnées de toutes les vertus militaires... un pays qui compte de tels fils est sûr de vaincre. »

J.-P. B.

*Doivent être remerciés vivement pour les informations et illustrations communiquées, Denise Champeval et Jean Guy Delmas, les amis du Vieux Bergerac et Yan Laborie.*

### La Fête des Poilus

Chaque siècle, en passant, sur ton front, noble France,  
Dépose ses lauriers ;  
Et le sang qui les pourpre atteste la vaillance  
De tes rudes guerriers.

Si loin que les regards s'enfoncent dans l'Histoire,  
Les ors de tes pavots  
Frissonnent au soleil sous la vent de la gloire  
Des combats d'autrefois.

Bouvines, Fontenoy, Sébastopol, Mayence,  
Sous les consuls, les rois,  
Comme aux jours de Brennus, toujours dans la ba-  
Le glaive des Gaulois. [lance

Les noms s'en vont changeant : Zouaves, Mousque-  
Zéphire, Enfants-Perdus. [talrea,  
Mais qu'importe ! Les fils sont plus grands que leurs  
Nous avons les Poilus. [pères :

Des plaines de la Marne aux monts de la Champagne,  
Les Germaines blémissants,  
Par leur fer décimés, ont jonché la campagne  
De morceaux d'ossements.

La nuit sous l'ouragan, l'hiver sous la gelée,  
Pas un d'eux qui faiblit,  
Ils restent invaincus, debout dans la tranchée  
Que la neige remplit.

De tant d'efforts sanglants, suprême récompense,  
Aux horizons lointains  
D'heure en heure grandit le jour de délivrance,  
Espoir des lendemains.

France, lève le front, écoute ces bruits d'ailes  
Des cieux bleus descendants.  
Ce sont tes fils portant les palmes immortelles  
Des soldats triomphants.

F. LADEVI-ROCHE.

*Poème de F. Ladevi-Roche, publié dans le Journal de Bergerac, samedi 18 décembre 1915, sur la même page que l'annonce de la mort de Georges Maumont.*

## Le soldat <sup>1</sup>

[...]

Papa est parti, qui jamais plus ne reviendra.

Au cri de détresse jeté par la Patrie, d'une détermination irrévocable, il a sacrifié ses plus chères amours et donné comme rançon son or, ses souffrances, sa vie.

Une dernière fois, contre son cœur qui ne bat plus, il a étreint sa pauvre femme ; et maintenant, le train l'emporte vers l'horizon rouge, tout rouge...

« Pour Dieu pour la France ! »

telle est l'inscription que j'ai lue au-dessus d'une petite peinture faite par mon père, le 8 novembre 1903, et représentant le drapeau tricolore timbré du Sacré-Cœur.

De la part de leur chevalier, ces grandes causes veulent de nobles gestes couronnés par un sacrifice sans rémission. Aussi, quittant la garnison où il est affecté à cause de son âge, il demande à partir pour la ligne de feu.

Et c'est la guerre aux cent visages horribles.

Dès le premier contact, se révèle son esprit d'initiative : « Je t'envoie une vue du camp où nous sommes allés, hier 8 mars ; mais, en cette saison, il n'y a pas les tentes que tu peux voir ci-contre. Quand tu seras grand, tu pourrais avoir l'occasion de coucher dans ces abris qui sont réellement confortables. »

Il s'accommode aux circonstances : « Nous sommes à peu près installés dans notre nouveau cantonnement, mais il y avait fort à faire pour remettre en état le local. Nous ne pouvons sortir que deux heures le soir ; c'est peu, mais ça marche quand même. »

Il a pris position pour arrêter la marche en avant de l'envahisseur : « Je suis heureux de t'envoyer cette carte représentant le Bois Étoilé où je me suis trouvé en face des Boches pendant quelques jours. » Et, sur une autre carte où l'on voit un mortier boche de 340 : « Avec des engins de cette nature, il faut, pour éviter les effets du bombardement, se loger dans des abris de 5 mètres de profondeur, recouverts d'une couche de 2 m 50 de terre ; ce sont ceux que nous avons aidé à creuser à Framerville ».

Puis, c'est la vie dans la tranchée boueuse et clapotante, l'hiver ; les longues veilles dans les postes d'écoute où les yeux se brûlent d'insomnie ; enfin, l'effarante multitude des plus crucifiantes douleurs.

Malgré tout, il se montre animé d'un bel entrain : « Nous avons un brouillard épais, ce matin, ce qui nous laisse supposer une journée chaude. Le cliché ci-contre représente une tranchée française avec les créneaux d'où l'on surveille l'ennemi et où l'on place les fusils pour bien viser les Boches. En avant une ligne de fils de fer barbelés rend une surprise presque impossible, car les soldats ne peuvent avancer qu'après avoir coupé ces rideaux ; et ce n'est pas chose facile ! Les Boches nous laissent assez tranquilles ; cependant j'ai été obligé de me lever deux fois, cette nuit, pour leur montrer que nous faisons bonne garde. » ... « P.S. – J'ai demandé à maman de joindre au

---

1. Les titres sont de Jean Maumont. (J.-P. B.)

colis une lampe électrique de poche : cela me sera très utile pour faire la relève des sentinelles. »

Puis les menus faits quotidiens : « Ton papa ressemblera bientôt au chasseur alpin que je t'envoie, car il est fortement question de nous donner ce genre de coiffure lorsque nous serons au repos, avec le casque en plus pour aller au combat. »

Le danger ne l'effraye pas : « Ci-inclus deux petites lamelles de cuivre de l'obus de 150 qui a éclaté le plus près de ma cagna : c'est, en somme, pour moi, le baptême du feu. Tu vois que jusqu'alors je n'ai pas couru beaucoup de risques. »

Il le regarde même avec une légère pointe d'insouciance : « Ma solitude n'est troublée que par le sifflement des balles. Je suis à l'emplacement d'une route bordée de pommiers ; les Boches supposent, sans doute, que nous avons des guetteurs dans ces arbres car ils tirent à cet endroit-là plus souvent qu'ailleurs ; mais nos tranchées sont suffisamment profondes, aussi ne craignons-nous pas d'être atteints. »

Quant aux fatigues de toutes sortes, il ne s'y attarde pas : « Tout va bien : il fait assez chaud, mais malgré tout, l'étape n'a pas été trop dure. » ... « Ce n'est pas au bord de la mer, ni dans quelque ville des Pyrénées que nous faisons notre « season », cette année ; nous nous contentons, lorsque nous sommes au repos, de faire, le soir, une bonne petite promenade sur les rives du canal, ce que nous apprécions beaucoup, ayant été plutôt privés d'eau depuis que nous sommes au front. Comme quoi, on s'habitue à tout et on se contente de peu. »

Le moral reste intact : « Tout marche à souhait ; les Boches sont tranquilles, nous aussi. Nous faisons depuis quelques jours une véritable cure d'air ; nous sommes dans un pays très intéressant où nous jouissons d'une température idéale, si l'on tient compte que nous sommes en automne et surtout dans le Nord. Nous aidons parfois les cultivateurs à faucher les prés et les luzernes ».

Et même quelque bonne humeur ne perce-t-elle pas sous les lignes suivantes ? « Il est d'usage, dans nos contrées, de fêter le lendemain de Pentecôte en organisant une partie de campagne avec déjeuner sur l'herbe ; quoique nous soyons en guerre et à 700 kilomètres, les coutumes du pays sont les mêmes ; aussi, nous n'avons pas voulu faire exception et ferons aujourd'hui notre petite partie de pique-nique. »

Ailleurs : « C'est de l'emplacement d'un moulin bombardé par les Boches et dont il ne reste plus que des ruines que je t'envoie ces quelques mots. La matinée est superbe : c'est le calme complet, qui n'est guère troublé que par le chant des oiseaux. »

Il dissimule si bien ses propres angoisses qu'à l'entendre rien ne manquerait à son bonheur : « M. Maury<sup>2</sup> s'occupe de l'alimentation de la compagnie, mais surtout de ton papa et de tonton André. Ses menus sont toujours variés et leur préparation est irréprochable. Installés à la lisière d'un boqueteau, nous prenons nos repas en plein air : c'est charmant et je passerais contrat pour que cela dure longtemps ainsi. »

---

2. Est-ce la même famille que celle qui fut remarquable propriétaire de l'Hôtel de Bordeaux, place Gambetta à Bergerac ? (J.-P. B.)

## Le patriote

Partout, dans sa correspondance, vibre son amour pour la France mise à mal et qui perd son sang.

« Les troupes allemandes ont eu l'audace de souiller notre sol ; tu peux le voir sur cette carte lorsqu'elles marchaient sur Paris qu'elles croyaient prendre dans un délai bien déterminé par elles. Il n'en a rien été !!! Elles ont fait demi-tour ; et ton père et ses compagnons d'armes ne rentreront dans leurs foyers que lorsqu'ils auront chassé ces hordes barbares. Crois-moi, il n'y en aura pas pour longtemps. »

Pour l'anniversaire de la bataille de la Marne : « Combien nous devons nous réjouir de la victoire de la Marne de l'année dernière qui a débarrassé plusieurs départements de cette race ignoble ! Elle occupe encore quelques contrées de notre belle France ; nous avons cependant confiance au succès futur et notre volonté inébranlable triomphera sûrement de la ténacité de nos ennemis ; c'est vers ce but que tendent tous nos efforts. »

Il revient volontiers sur ce même sujet : « C'est une bien belle arme que celle des chasseurs. Pour te donner un exemple entre mille, je te citerai la résistance superbe et la magnifique allure qu'a eues ici même, à Proyart, au début de la guerre, un régiment de chasseurs qui tint tête à toute une division allemande. Voilà ce que peuvent faire de bons Français. »

Tant il est grand l'amour qu'il porte à son pays ! « Tu verras, d'autre part, notre fameux canon de 75 qui nous a déjà gagné tant de batailles et qui contribuera puissamment à chasser nos ennemis de notre belle France. »

Son amour et son admiration vont à ses frères d'armes qui l'aident à libérer sa Patrie. « Voici la photo d'une des plus belles troupes de France (les chasseurs) qui s'est couverte de gloire dans les Vosges. Elle continue sa marche en avant en Alsace, dans la région de Metzereil : aussi, les Boches ne l'aiment guère. Ce sont des soldats ardents, souples aguerris et disciplinés, les vrais défenseurs de la Patrie. Nous leur devons tous un large tribut de reconnaissance. »

Le paisible citoyen est devenu d'une terrible intransigeance pour les droits sacrés qu'il défend : « Le communiqué du 21 août fait mention de la petite attaque qu'a eu à soutenir à Frise une des compagnies voisines de notre secteur. Nous étions à 4 ou 500 mètres à peine, prêts aussi à recevoir les Boches s'ils avaient voulu nous attaquer. Oui, nous étions un peu là ! Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas les avoir vus à portée de fusil : qu'est ce qu'ils auraient pris ! »

Sur une carte où l'on voit des Allemands dissimulés dans les arbres et abattus par des mitrailleuses, on lit : « Voilà le sort qui est réservé à nos ennemis trop hardis : ils essaient de tous les stratagèmes, mais nous les découvrons un jour ou l'autre. Œil pour œil, dent pour dent. »

Puis, toute une série de cartes coloriées donnant les divers types de soldats ennemis : « En a-t-il une tête, ce vieux bavarois ? Et ce serait un peuple comme cela qui voudrait imposer sa volonté au monde ? Non ! Ce n'est pas possible ! » ... « Encore un mangeur de choucroute et un buveur de bière qui voudrait nous imposer leur kultur ! Ah ! non, nous ne nous laisserons pas faire ! »

Enfin, ne passe-t-il pas dans les lignes suivantes un souffle de haine sacrée envers le Prussien qui souille la Patrie ? « J'espère que lorsque je rentrerai, tu pourras me faire voir un album composé des cartes que je t'aurais adressées. Ce sera un souvenir précieux pour tous. Nous pourrons revivre ensemble les diverses étapes de cette campagne sans précédente dans l'histoire du monde ; campagne qui, souhaitons-le, sera la dernière par suite de l'anéantissement de ce peuple de brutes qui voulait gouverner l'univers entier, mais dont les nations civilisées sont en train de briser la puissance à tout jamais. »

Il prend en pitié les ruines de son pays, et souffre de ses souffrances :

« Je n'aurais jamais cru trouver un village aussi dévasté, écrit-il. Ce que nous avons vu jusqu'alors n'est rien à côté de cet amas de ruines où l'on comprend que chaque rue, chaque maison, chaque pouce de terrain a été disputé par nos braves camarades : nombreux, en effet, sont ceux qui reposent là et qui ont bien mérité de la patrie. »

Il s'apitoye sur les églises martyres. « Celle de Rosières-en-Picardie, que je t'envoie aujourd'hui, est superbe. Je ne sais dans quel état elle se trouve actuellement car, comme beaucoup d'autres, elle a reçu des obus. Dans le pays que nous traversons, elles sont toutes anciennes et retiennent l'attention du visiteur. Mais que de ruines, maintenant ! »

Et, à la vue de ces sanctuaires violés, il appelle sur les coupables la vengeance du ciel.

« On ne supposerait jamais, d'après la photo prise lors de l'enterrement de notre camarade C..., que l'extérieur de l'église d'Herleville fut aussi délabré ; cependant, c'est la réalité. Ces vandales de Boches n'en ont guère épargné de ces lieux sacrés, mais ils seront sévèrement punis, espérons-le. »

Aussi, est-il à l'affût de tout ce qui peut faire présager l'aube merveilleuse de la Victoire qui couronne le front de la Patrie.

« La pensée que nous avons pour alliés la Russie, l'Angleterre, la Belgique, la Serbie, doit nous donner une confiance inébranlable dans l'issue de cette terrible lutte contre les Barbares. Nous ferons tous notre devoir jusqu'au bout, car il le faut pour la paix future, pour la paix du monde.

« ... L'intervention de l'Italie va, peut-être, nous ouvrir des horizons nouveaux et monter à nos ennemis l'inutilité de prolonger la lutte. »

Un jour, c'est un obus qui se trouve dans un arbre, « telle une pointe qu'on aurait enfoncée », et où il voit « l'impuissance dont font preuve les Boches à percer nos lignes. C'est fini, maintenant, pour eux ; oui, c'est l'agonie qui commence ».

Il prévient, combat l'effet des mauvaises nouvelles : « Les succès que viennent d'obtenir les Austro-Allemands autour de Przemysl ne peuvent qu'être éphémères et ne ferons que nous rendre plus forts, surtout plus tenaces pour mener à bien la tâche qui nous incombe en ce moment. »

Mais, sans désertir nos drapeaux, la victoire finale continue de se dérober, insaisissable.

« N'est-ce pas, écrit-il, qu'avec des chefs comme ceux que nous avons nous arriverons à la victoire ? Eh ! oui, mais il faut encore de la patience : nous en aurons... Il est à craindre que nous en ayons encore pour de longs mois, car on ne réduit pas à néant une organisation comme celle de l'Allemagne en peu de temps. »

« Tout va bien : chaque jour, notre situation s'améliore, tandis que celle de nos ennemis faiblit peu à peu. Encore un peu de patience, surtout à l'arrière. *Sursum corda* ! »

Et cependant, cette victoire qu'il voit toujours reculer, de quels vœux ne l'a-t-il pas appelée !

Glanons au hasard dans ses lettres où fourmillent tous ses beaux espoirs.

« Voici quelques étendards que certains de nos vaillants camarades ont pris à l'ennemi. Nous pourrons les admirer, plus tard, aux Invalides, et cela nous rappellera les heures pénibles que nous passons actuellement. Mais ce qui nous réconforte, c'est que notre cause est bonne et que la victoire couronnera tous nos efforts. »

La victoire, il en a la hantise : « Nos avions rentrent de faire leurs reconnaissances sur les lignes ennemies ; ils sont salués au passage par les canons boches qui, mal pointés, ne leur font aucun mal. Aussi, est-ce avec fierté que nous les suivons des yeux, ces grands oiseaux qui contribuent pour une large part à la victoire future. »

Mais jamais, à ses yeux, l'étoile ne s'éteint. Sur une carte représentant un peloton de dragons : « Ils ne remonteront en selle que pour la poursuite de l'ennemi ; souhaitons que ce soit bientôt. La lutte se poursuivra sans défaillance par les Alliés, car la victoire leur est indispensable. Nous l'aurons, certes, mais il faut du temps... »

... et des victimes, aurait-il pu ajouter.

Un lieutenant qui l'a connu a dit : « Georges Maumont fut le soldat courageux et aimé de tous. »

Aimé de ses camarades, certes, mais de ses chefs aussi ; et cet amour était basé sur la respectueuse soumission qu'il leur avait vouée.

« L'album que tu dois composer en ce moment, écrit-il un jour, ne recevra plus que de rares cartes postales illustrées car nous n'avons plus l'autorisation de faire parvenir ce genre de correspondance. Je le regrette vivement, mais il faut obéir et je m'y soumetts volontiers. »

« Nous sommes à la lisière d'un bois, emplacement qui peut se comparer aux tranchées allemandes que tu vois sur cette carte. Je te prie de croire que ceux qui attaquent, lorsqu'on est séparé par une centaine de mètres seulement, reçoivent toute la gamme des obus, des balles, des grenades, qui arrêtent presque toujours l'assaillant. Il faut se résigner à la guerre d'usure afin d'éviter de trop nombreuses pertes ; aussi, devons-nous féliciter notre état-major de cette façon de continuer la lutte ».

Il ne craint pas de les défendre contre les attaques dont ils sont l'objet : « Ci-inclus une lettre écrite par un capitaine et qui donne une idée exacte de la vie que nous menons dans cette guerre. Elle devrait être communiquée à toutes les personnes de l'arrière qui critiquent trop souvent sans rien connaître ; elle leur donnerait, je crois, un peu plus de patience et de résignation. »

Sa reconnaissance va aux chefs alliés : « Voici un sonnet écrit en l'honneur du roi des Belges. Ce souverain a eu une conduite admirable à laquelle nous devons tous rendre hommage : il a sauvé la France en retardant l'invasion boche. Gloire à lui ! »

Sa vaillance n'avait d'égale que sa modestie.

« Tout arrive en ce monde, voire même les premiers galons : le capitaine vient de me faire savoir qu'il me propose comme caporal. C'est un succès, n'est-ce pas ? Attendre 40 ans pour cela ! mais il le faut et j'en suis ravi autant que pourra l'être ta maman. »

Cinq mois après : « Ma nomination au grade de sous-officier vient de paraître, hier au soir, avec un certain nombre d'autres : mais ce qui me comble de joie, c'est que je reste avec tonton André, à la même compagnie. »

Enfin, un hommage qui vient de bien haut. Un jour, cette lettre : « Je t'envoie un extrait d'un journal donnant quelques notes sur la vie du général de Castelnau qui commande en ce moment la II<sup>e</sup> armée. Il nous a passés en revue, il y a quelques temps. C'est un homme de grande valeur et le bras droit de notre généralissime. »

Rien d'extraordinaire à cela, mais papa semble oublier qu'il y a peu de jours, alors que ce général visitait les tranchées, il remarqua un soldat dont la présence parmi les jeunes troupes ne laissa pas de l'étonner. Il se le fit présenter et, lui ayant demandé ses états de service, ajouta : « Je vous félicite, mon ami. »

### **Le chef de famille**

[...]

Enfin, c'est son fils qu'il choisit pour occuper la place vide laissée au foyer : « Oui, c'est ton rôle de remplacer ton papa, en ce moment, car il travaille pour toi et tous les petits enfants, afin de vous éviter un pareil cataclysme et de vous donner une paix bonne et bienfaisante pour tous. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ton papa qui t'aime, Georges. »

MODÈLE N° 14

Article 350 du règlement  
du 25 août 1913  
sur le Service intérieur

FORMAT :  
1/4 de feuille colier.

• CORPS D'ARMÉE  
ou  
GOUVERNEMENT MILITAIRE  
DE Sans

Corps { \_\_\_\_\_  
per \_\_\_\_\_

• DIVISION  
• BRIGADE

Compagnie  
Escadron ou  
Batterie { \_\_\_\_\_

(1) Permission, congé ou prolongation; en indiquer la nature et inscrire en toutes lettres le nombre de jours.  
(2) Porter les grades ou emploi, nom et prénoms. S'il s'agit d'un militaire rengagé ou commissionné, spécifier s'il a droit à la solde de présence ou d'absence, etc., etc.  
(3) Désigner nominativement l'autorité.

**Sous-officier, caporal ou brigadier ou soldat**

(1) Permission de trois jours  
valable du 17 au 19 Mai inclus  
accordée au (2) sapeur Thauziès

N° d'inscription au répertoire spécial : 14 F 24  
Le Major

pour aller à Bordeaux

A Versailles, le 19 Mai 1916.  
L. Colonel C. B. Dépôt

Visa du Médecin constatant que le titulaire n'est atteint d'aucune maladie contagieuse.




NOTA. — Le séjour à l'hôpital, au cours d'un congé ou d'une permission, compte dans la durée du titre d'absence. L'intéressé doit donc, à l'expiration de son congé ou de sa permission, rejoindre son corps ou service à moins qu'il n'obtienne un nouveau titre d'absence que l'autorité militaire demeure libre d'accorder ou de refuser suivant les circonstances et les nécessités du service.

Impr.-Libr. Militaire Universelle L. Fournier, 284, Boulevard Saint-Germain, Paris. — T. 596.

Permission de 3 jours accordée au sapeur périgordin Thauziès, mai 1916  
(coll. SHAP).



*L'heure de la soupe*

L'heure de la soupe, dessin de Sem, extrait de l'album *Quelques croquis de guerre* par Sem 1915-1916 (coll. SHAP).

# Les poilus de la commune du Bugue

par Gérard FAYOLLE

*Plusieurs centaines de Buguois ont participé à la Grande Guerre. Un modeste Livre d'or, publié en 1919, les présente avec leur profession, leur âge et leurs faits d'armes. Ce document nous renseigne sur la composition sociologique d'un bourg rural, sur l'importance de sa participation aux combats, sur son rôle et aussi sur le prix élevé qu'a payé la France profonde lors du premier conflit mondial.*

L'auteur de ce carnet de petit format, imprimé chez Réjou à Nontron, est lui-même un ancien combattant. Il s'appelle Émile Bouant et vend ce petit livre bleu « au profit du monument de la victoire ». Il en signe la préface le 15 avril 1919. Il y souligne la difficulté de son travail. Ses recherches ont duré plusieurs mois et il se plaint du manque de collaboration de ses anciens compagnons d'armes. « J'espérais, au début, que les poilus ou leur famille voudraient bien venir jusqu'à moi pour m'éclairer. Il n'en a rien été. J'ai dû aller moi-même partout, non seulement en ville, mais à la campagne ». L'auteur n'a pas pu obtenir tous les renseignements qu'il souhaitait sur les citations : « Est-ce ma faute si beaucoup de poilus ont apporté tant de négligence, à me faire parvenir les leurs ? »

Les combattants sont présentés regroupés par classe. On connaît leur métier dans la vie civile, leur affectation militaire, les citations éventuelles et le cas échéant la date de leur disparition ou de leur décès.

## Les métiers des poilus

Le soldat le plus ancien (classe 1876 !), Adolphe Roussel présente un cas particulier. Il s'agit d'un militaire de carrière, un officier d'administration principal qui meurt à l'hôpital militaire de La Tronche, dans l'Isère, en 1916. Autre vieux soldat, Arthur Lasselves est un médecin, administrateur en chef des colonies au Sénégal qui, sur sa demande, sera affecté dans la marine comme médecin principal de 1916 à 1919. Il est successivement médecin en chef sur le cuirassé Voltaire puis sur le cuirassé Courbet.

Mis à part ces deux cas, les Buguois sont mobilisés en nombre à partir de la classe 1889 qui compte quinze recrues. Il sera ainsi fait appel à toutes les classes jusqu'aux jeunes de la classe 1919 qui sont appelés en avril 1918. Ils termineront la guerre puis effectueront trois années de service, comme le jeune Étienne Fayolle, en Allemagne occupée puis en Algérie.

Entre ces deux classes, Émile Bouant a recensé 550 mobilisés qui exercent dans la petite ville du Bugue des professions variées. Cet échantillon constitué par les impératifs de la guerre donne une bonne idée de la vie économique dans le monde rural au début du XX<sup>e</sup> siècle, en réalité à la fin du XIX<sup>e</sup>, car c'est toute une période de l'histoire qui s'achève en 1914.

Sur ce groupe d'hommes, les agriculteurs sont au nombre de 187 (34 %). En 2008, il reste au Bugue moins de 10 entreprises agricoles. Elles sont d'ailleurs souvent dirigées par des couples dont l'un des conjoints n'exerce pas la profession d'agriculteur. On sait qu'il y a un siècle, c'est toute la famille qui travaillait à la ferme. L'écart paraît donc considérable entre les deux périodes. Au sein de certaines classes, comme les classes 1919, 1912 ou encore 1889, les agriculteurs apparaissent comme majoritaires.

Leur effectif peut même s'approcher de la majorité de l'effectif global des poilus si l'on y ajoute ceux qui exercent des métiers directement liés à l'agriculture. On peut compter en effet une soixantaine de professionnels dans cette catégorie. Les plus nombreux, et de loin, sont les treize maréchaux-ferrants dont on peut imaginer l'activité, dans les rues du Bugue, dans un village dépourvu d'automobile et parfumé par l'odeur de la corne brûlée. Notons qu'il y avait encore deux maréchaux-ferrants en 1945. Vient ensuite le groupe des charrons, au nombre de huit, dont l'activité est en grande partie liée à celle des fermiers, grands utilisateurs de chariots et autres tombereaux. Quant à l'équipement des chevaux, il est préparé par un bourrelier et un sellier présents dans le contingent des poilus qui comprend aussi un vétérinaire, un marchand de chevaux, deux charretiers et un hongreur. Les forgerons aussi s'emploient en grande partie au service de l'agriculture. Six d'entre eux vont prendre les armes, tout comme deux regratiers ou marchands de volailles, un chevrier et

cinq tanneurs occupés dans cette activité locale qui utilise les eaux claires du ruisseau de Ladouch.

Dans ce pays qui a surmonté la crise du phylloxéra et où chaque foyer possède une petite vigne ou, à tout le moins, une treille on trouve de nombreux tonneliers. Sept d'entre eux vont être appelés sous les drapeaux. Ils s'y retrouvent avec ces autres auxiliaires des agriculteurs comme les journaliers au nombre de cinq, trois vérificateurs des tabacs ou encore un distillateur. Un champignoniste, sans doute employé dans les carrières à champignons de Campagne-du-Bugue, les a rejoints au front.

On dénombre, dans l'effectif de ces soldats, près d'une soixantaine de professionnels de l'alimentation et parmi eux le nombre tout à fait important des boulangers, trente, auxquels il convient d'ajouter six meuniers. En revanche, les autres professions sont représentées par des effectifs plus faibles. On compte trois épiciers et un commis épicier, trois jardiniers, un marchand de primeurs, un pâtissier, un seul boucher et un seul charcutier. Dans les métiers de la restauration, figurent quatre maîtres d'hôtel, un restaurateur, un cafetier, un aubergiste et deux garçons de café. Un cuisinier, un marchand de vin et un limonadier complètent l'échantillon.

Des professionnels de l'habillement animent la vie du village. Une cinquantaine d'entre eux vont partir parmi lesquels vingt-trois chapeliers ! Il est vrai qu'il existe au Bugue une fabrique de chapeaux. Puis, trois corps de métiers dominent : les cordonniers au nombre de huit, les sabotiers au nombre de sept et les tailleurs d'habits au nombre de six. Ils sont accompagnés de deux teinturiers, de deux marchands de nouveautés et d'un mercier. Et aussi de trois chiffonniers.



*Émile Batailler, disparu à Neuville-Saint-Vaast  
(photographie coll. J. Batailler).*

Une soixantaine de recrues viennent des métiers du bâtiment, dont huit maçons, trois tailleurs de pierre et deux cimentiers. On trouve aussi trois charpentiers, deux couvreurs et un tuilier (il existait au Bugue une petite tuilerie). Le contingent comprend aussi quatre peintres, quatre serruriers, trois plâtriers, trois ferblantiers et un zingueur. Le travail du bois est représenté par le chiffre relativement élevé de dix-huit menuisiers et de deux scieurs de long.

Parmi les appelés ceux qui pratiquent les métiers traditionnels voisinent avec les adeptes des nouveaux métiers. À côté d'un cocher et d'un roulier, on note deux électriciens, cinq mécaniciens, quatre chauffeurs, un tourneur et un ajusteur.

Les poilus se recrutent aussi dans le secteur du commerce et des « services », comme on l'appelle aujourd'hui. Dans la première catégorie, on compte deux négociants, un représentant, deux employés de commerce, un commis de magasin, un marchand forain et un colporteur. Un antiquaire, un chaisier, deux imprimeurs peuvent y figurer ainsi que dix-sept coiffeurs. Le service public est représenté par trois cantonniers, quatre facteurs, un employé des Postes, cinq instituteurs, un employé de trésorerie, un employé de bureau, un commis de percepteur, un commis greffier, un agent-voyer, un receveur de l'enregistrement et un magistrat. Neuf officiers et gendarmes les rejoignent au front ainsi qu'un pompier de Paris. Les employés du chemin de fer, qui ne font pas encore partie du service public, sont deux, comme les assureurs, tandis que les comptables sont quatre. Recrutés par le service de santé, on trouve deux médecins, un interne des hôpitaux et trois pharmaciens avec un aide-pharmacien. Un notaire et un prêtre seront appelés ainsi que deux industriels dont les spécialités ne sont pas précisées. Parmi les quatre personnes qui n'indiquent pas de profession, on trouve Adrien Bels, qui est maire de Sainte-Alvère depuis 1912, et qui fera une longue carrière de sénateur. Deux étudiants sont mobilisés ainsi qu'un artiste peintre. Il s'agit de Paul Loubradou, qui sera affecté en Côte d'Ivoire dans l'armée coloniale puis classé en service auxiliaire. Il a été gazé au front ce que ne précise pas le livre d'or. Militant pacifiste, il sera député communiste en 1936 et quittera le parti en 1939, puis se retirera de la vie politique<sup>1</sup>.

## Les poilus au combat

Les mobilisés du Bugue, dans leur diversité, se retrouvent pour beaucoup d'entre eux face à la mort. Émile Bouant recense 102 morts et disparus et 33 prisonniers. Ce qui confirme bien le lourd tribut payé par la France rurale si l'on y ajoute les blessés dont certains seront amputés d'un membre ou d'un œil.

---

1. PENAUD (Guy), *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1999.



*Le Bugois Lafaysse, mort à Salonique en 1916 (2<sup>e</sup> à partir de la gauche)  
(carte postale coll. J. Batailler).*



*Les conscrits du Bugue (carte postale coll. J. Batailler).*

Les affectations des Buguois sont diverses. Si la majorité rejoint l'est de la France dans des régiments d'infanterie et d'artillerie, certains de leurs compatriotes sont affectés au service auxiliaire ou comme garde-voie, surtout parmi les plus âgés, les malades et les blessés. D'autres sont envoyés dans des unités très modernes même s'ils ne semblent pas spécialistes. Ainsi en est-il de Denis Rey, secrétaire des Douanes, qui se retrouve affecté à un groupe d'aviation, ou du coiffeur Justin Lacoste qui va pratiquer le nouveau métier de téléphoniste. L'armée utilise parfois les compétences. Siméon Foubert, serrurier, sera détaché comme mécanicien aviateur après une blessure reçue dans l'infanterie et Pierre Régnier, ouvrier mécanicien, rejoint un navire de guerre. André Magimel, chauffeur d'auto, devient mécanicien aviateur.

Les Buguois vont être dispersés sur tous les fronts. Ils sont une quinzaine à faire la campagne d'Orient comme le fantassin Jean Delpech, l'artilleur Albert Delpy ou le zouave François Petit. Léopold Garrigue et Henri Faure y sont blessés tout comme Albert Agrafeuill, blessé trois fois, tandis que Pierre Lamouthe quitte le front d'Orient pour aller combattre en Russie. En 1915, Pierre Ladeuil meurt aux Dardanelles et Isidore Longuevergne en Grèce, dans l'île de Lemnos.

D'autres mobilisés partent pour l'Italie. Le forgeron Marcel Maizonobe y gagne trois flatteuses citations comme son compatriote Jean Ringuet, cité lui aussi, et qui trouve la mort en octobre 1918 à Morostisca. C'est aussi en Italie que Louis Bavière gagne deux citations et la croix de guerre de même que l'artilleur Jacques Monribot. Albéric Vigier, Fernand Barbet et Jean Besse ramènent d'Italie croix de guerre et citations.

Certains se retrouvent en Afrique. L'agriculteur François Lombange meurt à bord du *Vin-Long*, sur le lac de Bizerte. Paul de Laulanié, commis aux affaires indigènes, effectue au titre de sergent des tirailleurs sénégalais les campagnes du Cameroun, du Haut Sénégal et du Niger. Un autre tirailleur, Louis Estay, reçoit la médaille du Soudan. Élie Dazenière, chasseur à cheval, est victime d'un accident au Maroc et Jean Teyssandier, lui aussi chasseur à cheval, est affecté en Algérie. Jean Delprat, après une citation gagnée au front, est envoyé en Indochine et Pierre Geneste, après une blessure, au Cameroun.

Tous ces militaires, selon leur formation, leur affectation, leur action et aussi selon les événements, obtiennent des grades différents. Pour la plupart, sortis du rang, ils n'accèdent que rarement au grade d'officier mais nombreux sont les caporaux, les sergents et maréchaux des logis et les adjudants et même les adjudants-chefs. Le maréchal des logis Prosper de Burette est promu sous-lieutenant avant d'être renvoyé dans ses foyers après une grave blessure. L'instituteur Albert Régnier est promu lieutenant puis capitaine après sa campagne d'Italie. Louis Coste, militaire de carrière, obtient le grade de capitaine après quatre blessures. Léo Vénil, sergent, obtient le grade de capitaine

et la Légion d'honneur après une très grave blessure. Le Buguois qui atteint le grade le plus élevé est un militaire de carrière, Jean Étienne Linarès, qui, parti en campagne comme capitaine, termine la guerre comme lieutenant-colonel, commandant le 161<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Ces promotions, ainsi que le nombre élevé de morts et de prisonniers, témoignent d'un fort engagement dans les combats. Émile Bouant a recensé plus de 120 blessés (certains ont été atteints de quatre blessures). Ils sont réformés ou affectés à l'arrière ou bien souvent renvoyés au front s'ils peuvent combattre. De même, l'auteur du *Livre d'or* a compté l'attribution de 90 croix de guerre. En revanche, les Légions d'honneur sont plus rares : moins de dix, dont deux croix d'officier. Il est vrai que des promotions sont annoncées après la publication de ce petit ouvrage. Autres distinctions gagnées au feu, les citations, nombreuses, ne sont peut-être pas toutes signalées, puisque l'auteur s'est plaint de la difficulté de la collecte des informations. Il signale 83 citations à des titres divers : au titre de l'armée, du corps d'armée, de la division, de la brigade ou du régiment.

Le cas de l'instituteur Robert Manet est exemplaire avec huit citations gagnées entre 1916 et 1918 sur le moral, le courage, la volonté de ce soldat. Le lieutenant colonel Linarès, depuis l'Orient en 1915 en passant par Verdun, l'Argonne et la Champagne, gagne six citations à l'ordre de l'armée. Le capitaine Viale est blessé dès le mois de septembre 1914. La citation est élogieuse : « s'est mis à la tête de la compagnie qu'il commandait et l'a conduite, baïonnette au canon, avec le plus grand entrain, à l'assaut des positions ennemies [...] grièvement blessé : a perdu l'usage du bras ». Les officiers ne sont pas les seuls à être distingués : l'agriculteur Ferdinand Mazaudon gagne quatre citations entre juillet et novembre 1918. Lisons celle du 7 septembre : « Très bon soldat. Est allé entre les lignes chercher un camarade blessé, malgré la violence du tir des mitrailleuses ennemies ». Le typographe Amédée Faure « a assuré pendant plusieurs jours, dans des conditions extrêmement difficiles,



Henri Batailler (carte postale coll. J. Batailler).

et sous un feu violent, le ravitaillement en munitions, en grenades et en outils, des compagnies de première ligne, avec le plus grand calme et le plus grand dévouement ». Amédée Faure fut enseveli par l'explosion d'un obus et décéda à l'hôpital de Vitry-le-François (Marne) le 10 décembre 1915. Le 24 août 1914, tout juste arrivé au front, le sergent Pierre Vilatte-Lafontaine est grièvement blessé, « très bon sous-officier ; plein d'entrain et très brave au feu ». C'est en juillet 1918 qu'Henri Ladeuil, cultivateur, se distingue : « Aux avants-postes et de nuit, au cours d'un coup de main sur la ligne ennemie, qui a abouti à l'enlèvement de deux petits postes, armé d'une mitrailleuse légère et retranché derrière des réseaux de fil de fer, a pris, avec quelques camarades, la tête de la compagnie, et abordé à la course la ligne allemande surprise, et contribué à la capture de trois prisonniers ». Citons encore le cas d'André Rigal, maréchal des logis présenté parmi les sans profession dans le civil, et qui créa après la guerre un commerce d'antiquités au Bugue : « Sous-officier plein de bravoure. Attaqué à coups de fusils par un groupe d'ennemis, n'a pas hésité à se lancer résolument sur eux ; a fait un prisonnier ». Il s'agit là de la troisième citation obtenue. La quatrième citation d'André Rigal fut attribuée en 1918 : « Sous-officier observateur, agent de liaison auquel on peut tout demander. D'un courage à toute épreuve. S'est dépensé sans compter dans les affaires du bois du Châtelet et la prise de Crécy. Volontaire pour la transmission des messages, n'a pas hésité à traverser les plus violents bombardements pour accomplir les missions qui lui étaient confiées. »

La lecture du *Livre d'or* nous donne donc de nombreuses informations sur la vie (et aussi la mort) des habitants d'une petite ville de près de 2 700 habitants au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui va être durement frappée dans sa démographie, non seulement par la guerre mais aussi par l'exode rural. Le rythme de disparition des entreprises agricoles et des petites industries locales va se précipiter. La civilisation de l'automobile commence sa marche conquérante modifiant la nature des métiers et les modes de vie. En une génération, les garagistes vont remplacer les maréchaux-ferrants. Et le chemin de fer de la petite gare du Bugue qui avait triomphé des gabares de la Vézère va subir la rude concurrence des autobus et des camions. De retour dans leurs foyers, les poilus s'adapteront au monde nouveau. Certains, infirmes, devront changer d'activité ou renoncer à travailler. De nombreuses veuves devront faire face tandis que s'organise le culte du souvenir. On le voit avec ce premier travail de mémoire que mène à bien Émile Bouant. Retrouvant la vie du village, les poilus restent discrets sur les exploits que racontent les citations du *Livre d'or*. Qui pourrait imaginer en bavardant avec ces paisibles artisans et agriculteurs les réalités de la vie et de la mort dans les tranchées ? Qui pourrait alors imaginer que, vingt ans plus tard, certains d'entre eux devront reprendre les armes ?

Nom *Cazalas*  
 Prénoms *Jean, Jules, André, Marc (Eutrope)*  
 Né à *Ribéac (Dordogne)*  
 Le *30 Avril 1864*  
 Grade *Colonel*  
 Etat-Major de *13<sup>e</sup> Corps*  
 Bureau ou Service *Com<sup>d</sup> le Génie d'Etat*  
 G. Q., le *15 Mai 1918* Signature du titulaire :  
 Le Chef d'Etat-Major :  
*Gracien* *Cazalas*




Carte d'identité et laissez-passer permanent, valable pour la zone de la II<sup>e</sup> Armée, du colonel Eutrope Cazalas, Ribéacois membre de notre Société, mai 1918 (coll. SHAP).



Hommes de corvées, dessin de Sem, extrait de l'album *Quelques croquis de guerre* par Sem 1915-1916 (coll. SHAP).

# Conscrits nontronnais et Grande Guerre

par Hervé LAPOUGE

## **La conscription**

La conscription est la réquisition par un État d'une partie de sa population afin de servir ses forces armées.

Même si le terme conscription n'apparaît pour la première fois dans un texte juridique que dans la loi Jourdan-Delbel du 19 fructidor an VI (5 septembre 1798), son principe a existé dans le système de défense de la France depuis une époque fort ancienne.

En effet, l'obligation de service militaire, antérieure à la Révolution française, a atteint les jeunes gens sous de multiples formes pendant des siècles, de manière successive et parfois complémentaire : le service du ban et de l'arrière-ban au Moyen Âge, les milices bourgeoises à partir du XII<sup>e</sup> siècle, les milices garde-côtes dans les paroisses maritimes, les milices provinciales près des frontières terrestres.

Ces différentes obligations n'avaient aucun caractère universel. Elles étaient le plus souvent temporaires et locales et ne concernaient pas toutes les couches sociales. Elles pouvaient intervenir en temps de paix comme en temps de guerre et entraînaient des périodes d'instruction.

À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la création par Louvois de la milice royale a préfiguré le système en vigueur de la Restauration jusqu'en 1815, avec une organisation fondée sur le tirage au sort d'un certain nombre d'appelés.



Mairie de Nontron : la toise.

La conscription moderne a été imaginée à partir de la Révolution française. Le 5 septembre 1798, au Conseil des Cinq-Cents, le député Jean-Baptiste Jourdan (Limoges 1762 - Paris 1833) fait voter la loi qui rend le service militaire obligatoire. L'article premier de la loi énonce : « Tout Français est soldat et se doit à la défense de la patrie ». Tous les hommes français doivent effectuer un service militaire de 5 ans de 20 à 25 ans.

En date du 8 nivôse an XIII (29 décembre 1804), un décret impérial de Napoléon I<sup>er</sup> met en place le conseil de révision et le tirage au sort. En voici quelques extraits :

- Article 21. Un maire ou un adjoint par commune, un officier de recrutement, l'officier de gendarmerie, un officier de santé ou docteur nommé par le préfet pour chaque arrondissement et pris hors de l'arrondissement, seront tenus d'assister à l'examen des conscrits...
- Article 11. Le conscrit sera présenté à une toise à deux montants, dont la traverse sera fixée à 1 mètre 544 millimètres...
- Article 21. Le sous-préfet procédera ensuite à la désignation, de la manière suivante : on mettra dans une urne autant de bulletins portant chacun un numéro différent qu'il y aura de conscrits devant concourir à la désignation ; chacun d'eux sera appelé pour tirer un billet...
- Article 22. Le numéro que chaque conscrit aura obtenu sera inscrit à côté de son nom ; on inscrira en même temps ses prénoms, ceux de ses père et mère, son domicile, sa taille et les grands traits de son signalement...

Il faut dire que la conscription, avec des conditions de remplacement qui évoluent au gré des événements, est dans l'ensemble fort mal accueillie. Ainsi, certains préfèrent se couper l'index – qui sert à appuyer sur la détente du fusil – plutôt que de partir au service.

La conscription est abolie sous la Restauration et les troupes impériales dissoutes. Très vite, faute de volontaires, l'armée de métier ne suffit pas et, le 12 mars 1818, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr est chargé d'une refonte de l'armée. Il fixe alors de nouvelles règles : l'armée se recrute d'abord par engagement volontaire, puis pour 40 000 soldats environ, par tirage au sort.

Le service actif dure 6 ans et le remplacement est possible (une loi de 1855 fixe la limite à la famille proche et autorise le « rachat », sans remplacement), les exemptions limitées (professeurs, instituteurs, ecclésiastiques, fils uniques, bacheliers...).

La loi Niel du 4 février 1868 précise la loi Gouvion-Saint-Cyr en affectant aux « mauvais numéros » un service actif de 5 ans et aux autres un service dans la garde nationale mobile, peu contraignant. L'exonération est supprimée : par ce biais, le service militaire devient personnel et universel.

La loi Gouvion-Saint-Cyr régit, à quelques modifications près, le service militaire jusqu'en 1872, et ce n'est qu'en 1886 qu'une réforme profonde et égalitaire du service est préparée par le général Boulanger.

En 1889, la durée du service militaire est ramenée à 3 ans ; en 1905, à 2 ans et en 1913 elle est à nouveau portée à 3 ans à l'approche de la guerre.

Après les deux guerres mondiales, elle passe à 18, 12 puis 10 mois. Enfin, le 27 juin 2001, le Conseil des ministres lance un décret mettant fin à la conscription. Les derniers appelés sous les drapeaux sont ainsi libérés le 30 novembre 2001.

## La Grande Guerre

Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, est assassiné à Sarajevo. Un mois après, jour pour jour, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie.

Le 30 juillet, le tsar Nicolas II, allié des Serbes, ordonne la mobilisation générale en Russie. En réplique, Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, déclare l'« état de danger de guerre » en vue de soutenir l'Autriche, et adresse un ultimatum à Saint-Pétersbourg.

Dans la soirée du 31 juillet, au café du Croissant à Paris, Jean Jaurès est assassiné par le nationaliste Raoul Villain.

Le 1<sup>er</sup> août, à 19 heures, n'ayant pas obtenu satisfaction, pressé par son état-major, Guillaume II déclare la guerre à la Russie. Le même jour, le gouvernement français, allié de celui de Saint-Pétersbourg, décrète la mobilisation générale.

Le 3 août, désireux avant tout d'éliminer la puissance française, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Dans le même temps, elle envahit la Belgique, semblant délibérément ignorer la garantie accordée à ce pays neutre par la Grande-Bretagne, précipitée à son tour dans la guerre dès le lendemain.

La querelle austro-serbe se transforme ainsi en une terrible conflagration continentale puis mondiale avec l'intervention dans le conflit du Japon, dès 1914, puis des États-Unis en 1917.

À Nontron, le 6 août, le conseil municipal se réunit en séance extraordinaire. Le maire, François Olivier Villepontoux, expose alors la situation nécessiteuse dans laquelle vont se trouver sous peu un grand nombre de familles par la suite de la mobilisation générale et fait immédiatement voter un crédit de 3 000 francs (7 864 €) pris sur les ressources générales du budget communal. Il faut également savoir que depuis le 23 novembre 1913, l'allocation journalière versée aux familles de soldats par la commune s'élève à 1,25 franc (3,28 €).

Mobilisation générale donc pour : conscrits de fraîche date, réservistes et rappelés plus âgés, quittant dans l'angoisse leur famille et leur emploi.



*Conscrits nontronnais.*

Mais qui sont ces jeunes conscrits, âgés de vingt ans, puis appelés de plus en plus jeunes au fil des mois et d'un conflit dévoreur de chair humaine. La consultation des tableaux de recensement des jeunes gens des classes 1913 à 1920 de la commune de Nontron nous permet de mieux les connaître.

## Classe 1913

Elle concerne les jeunes gens nés en 1893, année où la commune de Nontron enregistre 79 naissances dont 40 garçons.

En août 1913, 18 passent leur conseil de révision à Nontron, 15 sont inscrits dans d'autres communes et 7 sont décédés.

À Nontron, le jour du conseil, 32 conscrits, tous célibataires, sont recensés : 18 sont nés à Nontron, 6 dans le canton, 4 dans le département et 4 hors département.

- 22 sont déclarés « bons » pour le service armé dont les 5 soutiens de famille.
- 6 sont ajournés pour faiblesse. Ils seront tous considérés « bons » l'année suivante.
- 4 sont réformés pour infirmité, arrêt de développement, faiblesse générale.

### *Professions*

- Agriculture : cultivateurs (11), jardinier, journalier.
- Commerce et artisanat : boulanger, épicier, pâtissier-cuisinier, terrassier, plâtrier, maçon, sellier, ébéniste, typographe.
- Services : domestiques (4).
- Administration : employés de mairie, de sous-préfecture, des hypothèques.
- Autre : ingénieur des Arts et Manufactures.
- Deux conscrits sont sans profession.

### *Degré d'instruction*

Le degré d'instruction des conscrits s'étalonne sur cinq niveaux :

- 0 : ne sait ni lire ni écrire ;
- 1 : sait lire seulement ;
- 2 : sait lire et écrire ;
- 3 : possède une instruction primaire plus développée ;
- 4 : a obtenu le brevet de l'enseignement primaire ;
- 5 : bachelier, licencié...

À Nontron, 5 conscrits relèvent du niveau 0 ; 12 du niveau 2 ; 14 du niveau 3 et 1 du niveau 4 (Louis Jollivet, ingénieur des Arts et Manufactures).

### *Renseignements divers*

De ces 32 conscrits :

- 2 seulement sont musiciens : Maurice Jean Carteau, employé de sous-préfecture et François Paulhiac, cultivateur, qui jouent respectivement du saxophone et du clairon.



*Jules Lapouge, classe 1913 (Nontron 29 décembre 1893-Nevers hôpital  
25 septembre 1914). 3<sup>e</sup> Compagnie du 100<sup>e</sup> Régiment d'infanterie.  
Mort pour la France. Cité à l'ordre du régiment.*

- 10 savent monter à cheval ; 14 sont capables de conduire et soigner les chevaux mais aussi de conduire les voitures.
- 24 conscrits sont vélocipédistes ; 17 savent nager.
- Jules Laurençon, employé de la mairie de Nontron, a obtenu un prix de gymnastique.
- Il n'est mentionné aucun lauréat de prix de tir et aucun titulaire du brevet de conducteur automobile.
- Cette classe, comme d'ailleurs toutes ses suivantes, ne compte dans ses rangs ni colombophile, ni aérostatier.

### ***Taille***

La taille moyenne de cette classe est de 1,63 m.

Les deux plus grands : François Halary, cultivateur et Joseph Fargeot, ébéniste, culminent sous la toise à 1,76 m et 1,75 m.

Quatre conscrits mesurent moins de 1,60 m. Les deux plus petits (1,51 m et 1,52 m) font partie des exemptés.

## Classe 1914

Elle concerne les jeunes gens nés en 1894. 81 naissances dont 39 garçons sont enregistrées dans la commune de Nontron.

En avril 1914, alors que la guerre n'est pas encore déclarée, 15 natifs de la commune figurent sur le tableau de recensement (16 sont inscrits dans d'autres communes et 8 sont décédés). 7 conscrits nés dans le canton, 3 dans le département et 4 hors département complètent le contingent des 29 recensés localement.

- 18 sont jugés « bons » au service armé.
- 3 sont engagés volontaires : Simon Alexis Chamoulaud au 12<sup>e</sup> cuirassier ; André Lafarge au 6<sup>e</sup> chasseur d'Afrique à Mascara ; François Laulangeas au 3<sup>e</sup> colonial à Rochefort.
- 4 sont ajournés pour faiblesse. Ils seront tous déclarés « bons » l'année suivante.
- 4 sont exemptés définitivement pour surdité, faiblesse de vue, faiblesse générale et douleurs aux jambes.
- 3 conscrits sont soutiens de famille.

### *Professions*

- Agriculture : cultivateurs (5), journaliers (2).
- Commerce et artisanat : employé de commerce, boulangers (3), charcutier, peintre, plâtrier, serrurier, mécanicien, sabotier, coutelier (Louis Barry).
- Services : domestique.
- Administration : employé de bureau, employé au greffe du tribunal, agent-voyer.
- Éducation : étudiants (2).
- Militaire : engagés volontaires (3).
- Deux conscrits sont sans profession.

### *Degré d'instruction*

1 seul conscrit relève du niveau 0 ; 10 du niveau 2 ; 15 du niveau 3 ; 1 du niveau 4 (Jean Mathurin Jollivet, agent-voyer) ; 2 du niveau 5 (Joseph Marie Michel Antoine Duvoisin et Robert Eugène Havard, étudiants).

### *Renseignements divers*

- 3 conscrits sont musiciens : Abel Pierre Brandy, peintre ; Adrien Granvaud, cultivateur ; Robert Eugène Havard, étudiant. Ils jouent du bugle, de l'accordéon et de divers instruments pour le troisième musicien.

- 8 savent monter à cheval. 10 sont en mesure de conduire et soigner les chevaux mais aussi de conduire les voitures.

- 20 sont vélocipédistes et 16 savent nager.
- 3 conscrits ont reçu prix de tir et prix de gymnastique : Abel Pierre Brandy, également musicien et vélocipédiste ; Emile Albin Pierre, employé de commerce, qui monte à cheval et pratique le vélocipède ; Robert Eugène Havard, musicien, nageur et vélocipédiste.
- Aucun titulaire du brevet de conducteur d'automobile n'est mentionné.
- Il est à noter que 4 conscrits, en l'occurrence les 4 exemptés, ne satisfont à aucune de ces compétences.

### **Taille**

La taille moyenne est de 1,64 m.

Le plus grand, Jean Mathurin Jollivet, mesure 1,72 m.

Le plus petit, 1,52 m, est réformé par faiblesse générale. Il ne possède pas de profession.

## **Classe 1915**

Elle concerne les jeunes gens nés en 1895. La commune de Nontron enregistre 73 naissances dont 33 garçons pour une baisse sensible.

Cette classe est la première, en octobre 1914, à passer son conseil de révision en état de guerre.

10 natifs de la commune sont inscrits sur le tableau de recensement (13 sont inscrits dans d'autres communes et 10 sont décédés, chiffre qui représente près du tiers des naissances).

La liste des 21 recensés est complétée par 4 conscrits nés dans le canton, 4 dans le département et 3 hors département.

- 14 sont déclarés « bons » au service armé.
- 2 sont affectés au service auxiliaire pour obésité et varices.
- 2 sont ajournés puis déclarés « bons » l'année suivante.
- 3 sont exemptés pour faiblesse générale irrémédiable, infantilisme, surdité et mutité.
- 4 conscrits sont soutiens de famille.

### **Professions**

- Agriculture : cultivateurs (10).
- Commerce et artisanat : employé de commerce, coiffeurs (2), chaudronnier, ouvrier sur bois à la mécanique, imprimeur.
- Services : conducteur d'automobile.
- Administration : employé de bureau.
- Éducation : instituteur, surveillant, élève à l'École normale.



*Martial Fernand Naboulet, classe 1915 (Nontron 30 juillet 1895-8 mars 1982).  
Son frère Émile mort au combat le 18 janvier 1915,  
il porte sur la photo un brassard de deuil.*

### ***Degré d'instruction***

5 conscrits relèvent du niveau 0. Un quart des conscrits est ainsi totalement analphabète ; 5 du niveau 2 ; 8 du niveau 3 et 3 du niveau 4 (Émile Breugne de Valgast, instituteur ; Pierre Claude Muller, élève à l'École normale ; Pierre Vigneron, surveillant).

### ***Renseignements divers***

- Martial Naboulet, imprimeur et joueur de bugle, est le seul musicien de la classe 1915.

- 6 conscrits savent à la fois monter à cheval, conduire et soigner les chevaux, conduire les voitures.

- 13 sont vélocipédistes, 8 savent nager. Henri Laroussarie, cultivateur Chez Balassou, avoue ne savoir qu'« un peu ».

- L'instituteur Émile Breugne de Valgast a obtenu un prix de tir.

- 3 conscrits cumulent prix de tir et prix de gymnastique : Henri Lagarde ; Jean Eugène Maurice Lamérie, ouvrier sur bois à la mécanique ; Pierre Vigneron. Les deux derniers montent à cheval, nagent et font du vélocipède.

- Henri Lagarde, conducteur d'automobile professionnel, est bien sûr titulaire du brevet de conducteur d'automobile.

- 4 conscrits ne souscrivent à aucune de ces compétences : 3 relèvent du niveau 0 d'instruction, le quatrième, plus surprenant, est l'élève de l'École normale.

### ***Taille***

La taille moyenne est de 1,65 m.

Le plus grand, Maurice Aupy, employé de bureau, mesure 1,74 m.

Le plus petit a une taille de 1,54 m.

## **Classe 1916**

Elle concerne les jeunes gens nés en 1896. Année particulièrement prolifique, 101 naissances dont 48 garçons figurent sur les registres de l'état civil de la commune.

26 natifs de la commune sont inscrits sur le tableau de recensement de la classe 1916 (15 sont inscrits dans d'autres communes, 7 sont décédés).

La liste de 35 recensés est complétée par un conscrit né dans le canton, 4 dans le département et 4 hors département.

En janvier 1915, jour du conseil de révision :

- 22 conscrits sont jugés « bons » au service armé.
- 1 conscrit est affecté au service auxiliaire pour perte de la vision à droite.
- 2 sont engagés volontaires au 50<sup>e</sup> d'Infanterie : Marie Joseph Creston et Alphonse Louis Eugène Barrier.
- 6 sont ajournés pour faiblesse puis déclarés « bons ».
- 1 est ajourné puis exempté pour arthrite chronique au genou gauche.
- 3 sont exemptés pour hernie volumineuse, tumeur blanche à l'articulation du genou droit conduisant à l'amputation, perte totale du pouce et de l'index de la main droite.
- 4 conscrits, tous « bons », sont soutiens de famille.

### ***Professions***

- Agriculture : cultivateurs (12), jardinier.
- Commerce et artisanat : employés de commerce (2), boulanger, garçon charcutier, maçon, ébénistes (3), charpentier, ouvrier sur bois à la mécanique, ferblantier, serrurier électricien, maréchal-ferrant, typographes (2).
- Administration : employé de bureau, comptable.
- Services : domestique, garçon d'hôtel.



*Alphonse Louis Eugène Barrier, classe 1916 (Nontron 10 janvier 1896-Sapicourt 7 août 1915). Engagé volontaire le 23 août 1914, aspirant le 30 mai 1915. Mort au combat.*

- Éducation : instituteur.
- Militaire : engagés volontaires (2).

#### ***Degré d'instruction***

5 conscrits relèvent du niveau 0 ; 11 du niveau 2 ; 17 du niveau 3 ; 2 du niveau 4 (Alphonse Louis Eugène Barrier, engagé volontaire au 50<sup>e</sup> d'Infanterie ; Jean Besse, instituteur).

#### ***Renseignements divers***

- La classe 1916 comporte dans ses rangs 6 musiciens : Alphonse Louis Eugène Barrier (piano) ; Charles Jean Raymond Desport, ferblantier (piston) ; Pierre Faye, serrurier électricien (alto) ; Pierre Ernest Lacotte, employé de commerce (violon) ; François Grégoire, ébéniste (saxophone) ; Louis Le Jeune, ébéniste (basse).

- 7 conscrits savent monter à cheval ; 8 conduisent et soignent les chevaux, mais aussi conduisent les voitures.

- 25 sont vélocipédistes ; 12 savent nager.

- 7 conscrits ont obtenu un prix de tir et 5, un prix de gymnastique. Marie Joseph Creston, engagé volontaire ; Maurice Jean, maçon ; Eugène Reix, ébéniste, possèdent l'un et l'autre.

### *Taille*

La taille moyenne est de 1,62 m.

Le plus grand, Louis Le Jeune, ébéniste, mesure 1,76 m.

Le plus petit a une taille de 1,50 m.

## **Classe 1917**

Elle concerne les jeunes gens nés en 1897, 79 naissances dont 45 garçons sont enregistrées.

19 natifs de la commune sont inscrits sur le tableau de recensement de la classe 1917 (17 sont inscrits dans d'autres communes et 9 sont décédés).

Ce tableau qui recense 26 conscrits est complété par 2 jeunes gens nés dans le canton, 3 dans le département et 2 hors département.

En mai 1915, lors d'un conseil de révision très anticipé :

- 17 conscrits sont déclarés « bons » au service armé.
- 1 conscrit est engagé volontaire : Marie Marc Glangetas, au 50<sup>e</sup> d'Artillerie.
- 3 sont ajournés pour faiblesse ou palpitation du cœur puis déclarés « bons » l'année suivante.
- 3 sont ajournés.
- 2 sont exemptés pour aliénation mentale et faiblesse générale irrémédiable.

### *Professions*

- Agriculture : cultivateurs (6), jardiniers (2), hongreur.
- Commerce et artisanat : négociant en nouveautés, sellier, ferblantier, serrurier, peintre-plâtrier.
- Services : cuisinier, domestiques (4), cocher, charretier.
- Éducation : étudiant, élève à l'École nationale des Arts et Métiers d'Angers, surveillant.
- Militaire : engagé volontaire.
- Un conscrit est sans profession.

### ***Degré d'instruction***

1 conscrit relève du niveau 0 ; 8 du niveau 2 ; 13 du niveau 3 ; 3 du niveau 4 (Paul Julien Carteau, surveillant ; Marie Marc Glangetas, engagé volontaire ; Louis Emile Marquet, élève à l'École nationale des Arts et Métiers d'Angers) ; 1 du niveau 5 (Gérard Élie Georges Marie Édouard Barraud de Lagerie, étudiant. Il sait monter à cheval, conduire et soigner les chevaux, conduire les voitures ; il est également vélocipédiste, pratique la nage, a obtenu un prix de tir et possède même le rarissime brevet de conducteur d'automobile).

### ***Renseignements divers***

- La classe 1917 est forte de 5 musiciens : André Berny, jardinier, domicilié rue du Grand Puy de Bayet (alto) ; Paul Julien Carteau, surveillant (saxophone) ; François Maurice Chantre, cocher (trompette basse) ; Marie Marc Glangetas, engagé volontaire (divers instruments) ; Jean Marchelie, peintre-plâtrier (baryton).

- 10 conscrits montent à cheval ; 11 conduisent et soignent les chevaux et conduisent les voitures.

- 18 sont vélocipédistes ; 9 savent nager.

- 10 conscrits ont obtenu un prix de tir et 4 un prix de gymnastique. Jean Marchelie ; Pierre Joseph Moreau, négociant en nouveautés rue Carnot ; André Poupy, charretier à Gaumondières ; Jean Védrenne, hongreur à Gaumondières, sont titulaires des deux prix.

- 3 conscrits sont rebelles à toute activité.

### ***Taille***

La taille moyenne est de 1,64 m.

Le cocher François Maurice Chantre, avec 1,71 m, est le plus grand de sa classe.

Le plus petit mesure 1,58 m.

## **Classe 1918**

Elle concerne les jeunes gens nés en 1898. 72 naissances dont 34 garçons sont enregistrées.

12 de ces natifs sont inscrits sur le tableau de recensement de la classe 1918 (13 sont inscrits dans d'autres communes et 9 sont décédés).

Le tableau qui recense seulement 19 conscrits, se compose, hors les 12 Nontronnais, de 5 natifs du canton et de 2 du département.

Le conseil de révision de la classe 1918 se tient en décembre 1916.

- 15 conscrits sont déclarés « bons » au service armé.
- 2 conscrits sont engagés volontaires : Jean Nouaud dans les équipages de la Flotte ; Jean Pradier au 118<sup>e</sup> régiment d'Artillerie lourde à la Rochelle.
- 1 conscrit est ajourné pour insuffisance musculaire puis affecté au service auxiliaire.
- 1 conscrit est ajourné pour faiblesse.

### ***Professions***

- Agriculture : cultivateurs (7).
- Commerce et artisanat : employé de commerce, boulanger, peintre, maçon, imprimeur.
- Service : domestique.
- Éducation : étudiants (3).
- Administration : employé de perception.
- Militaire : engagés volontaires (2).

### ***Degré d'instruction***

1 conscrit relève du niveau 0 ; 8 du niveau 2 ; 5 du niveau 3 ; 2 du niveau 4 (André Michel, commis de perception ; Jean Pradier, agent voyer) ; 3 du niveau 5 (Antoine Lérigé, étudiant ; Jean Marie Léonce Henri Martin, étudiant ; Georges Pierre Mougnaud, étudiant en droit).

### ***Renseignements divers***

- La classe 1918 compte 3 musiciens : Charles François Devarenne, boulanger (saxophone) ; Antoine Lérigé, étudiant (piano) ; Jean Pradier, engagé volontaire (violon). Ce dernier sait également monter à cheval, soigner et conduire les chevaux, conduire les voitures, faire du vélo, nager. Il a aussi obtenu un prix de tir et un prix de gymnastique.

- 4 conscrits montent à cheval ; 5 conduisent et soignent les chevaux ; 6 conduisent les voitures.

- 16 conscrits pratiquent le vélodrome et 9 la nage.

- 3 conscrits ont obtenu un prix de tir : Antoine Lérigé ; Jean Pradier et Frédéric Richard Pierre, employé de commerce rue Carnot. Les deux derniers ont également obtenu un prix de gymnastique.

- 1 conscrit est réfractaire à toute activité.

### ***Taille***

La taille moyenne est de 1,66 m.

L'étudiant en droit Georges Pierre Mougnaud culmine à 1,72 m.

La plus petite taille enregistrée est de 1,58 m.

## Classe 1919

Elle concerne les jeunes gens nés en 1899. 89 naissances dont 47 garçons sont alors enregistrées.

19 natifs de la commune figurent sur le tableau de recensement de la classe 1919 (17 sont inscrits dans d'autres communes et 11 sont décédés).

3 conscrits nés dans le canton, 3 dans le département et 2 hors département complètent le contingent des 27 recensés localement.

Le conseil de révision de la classe 1919 se tient en février 1918.

- 21 conscrits sont jugés « bons » au service armé.
- 4 conscrits sont engagés volontaires au dépôt des équipements de la Flotte à Rochefort : Antoine Joseph Pierre Clamens, instituteur-adjoint ; Élie Henri Jules Faurie, Jean Henri Réjou et Pierre Solas, tous les trois boulangers de formation.
- 2 sont exemptés pour infantilisme et paralysie infantile.
- 4 conscrits sont soutiens de famille.

### *Professions*

- Agriculture : cultivateurs (13).
- Commerce et artisanat : boulangers (2), coiffeur, tailleur de pierres, charpentier, menuisier.
- Services : employé d'hôtel.
- Administration : employé de bureau.
- Éducation : étudiant.
- Militaire : engagés volontaires (4).
- Un conscrit est sans profession.

### *Degré d'instruction*

4 conscrits relèvent du niveau 0 ; 13 du niveau 2 ; 8 du niveau 3 et 2 du niveau 4 (Jean Georges Ventelou, étudiant ; Antoine Joseph Clamens, engagé volontaire et instituteur adjoint de formation).

### *Renseignements divers*

- 3 conscrits sont musiciens : Jean Combeau, cultivateur à Fonladiet (clairon) ; Adrien Lascaud, également cultivateur à Fonladiet (clairon) ; Jean Baptiste Elie Lufau, employé d'hôtel (trombone).

- 9 conscrits savent monter à cheval ; 14 conduisent et soignent les chevaux ; 15 conduisent les voitures.

- 21 conscrits sont vélocipédistes et 11 savent nager.

- 2 prix de tir sont recensés : Élie Henri Jules Faurie et Pierre Solas, engagés volontaires.

- Prix de gymnastique et brevet de conducteur d'automobile n'apparaissent pas.

- 1 seul conscrit ne maîtrise aucune activité.

### **Taille**

La taille moyenne est de 1,65 m.

André Petit, cultivateur à Bord, avec ses 1,80 m, peut faire figure de véritable géant. Élie Henri Jules Faurie mesure quant à lui 1,71 m.

Le plus petit conscrit mesure 1,57 m.

## **Classe 1920**

Le tableau de recensement de la classe 1920 est incomplet. Le conseil de révision qui se tient en septembre 1918 est le dernier à avoir lieu en temps de guerre.

La classe 1920 concerne les jeunes gens nés en 1900. 81 naissances dont 47 garçons sont enregistrées cette année-là dans la commune de Nontron.

23 natifs de la commune figurent sur le tableau de recensement de la classe 1920 (17 sont inscrits dans d'autres communes et 7 sont décédés).

Le tableau qui recense 28 conscrits se compose en complément des 23 Nontronnais de : 1 natif du canton, 3 du département et 1 hors département.

- 16 conscrits sont déclarés « bons » au service armé.
- 1 conscrit est engagé volontaire au 4<sup>e</sup> dépôt des équipages de la Flotte à Rochefort : Paul Aillot, cultivateur au Bost de Peyrat.
- 9 sont ajournés pour faiblesse.
- 2 sont exemptés pour faiblesse et bronchite chronique.

### **Professions**

- Agriculture : cultivateurs (13).
- Commerce et artisanat : boulangers (2), boucher, coiffeurs (2), marchand de vin, électriciens (2), monteur.
- Services : cuisinier.
- Éducation : étudiants (2).
- Militaire : engagé volontaire.
- Industrie : mineurs (2) (Eugène Lacourarie de Saint-Front-La-Rivière et Jean Yonnet du Moulin de Magnac à Nontron).

### **Degré d'instruction**

4 conscrits relèvent du niveau 0 ; 12 du niveau 2 ; 9 du niveau 3 ; 3 du niveau 4 (Marie Louis Pierre Marcillaud de Goursac, étudiant ; Pierre Robert Carteau, électricien ; Pierre Léon Boisseau, étudiant).

## Synthèse

De 1893 à 1900, années de naissance des conscrits des classes 1913 à 1920, la commune de Nontron a enregistré 655 naissances pour une moyenne annuelle de 82 naissances. En 1896, année particulièrement prolifique, 101 naissances sont enregistrées. À l'opposé, l'année 1898 compte seulement 72 nouveau-nés.

Sur ces 655 naissances, 333 concernent les garçons pour une moyenne annuelle de 42 naissances et, 322, les filles.

### *À l'heure du conseil*

À l'heure de passer leur conseil de révision, 20,42 % des 333 garçons nés entre 1893 et 1900, sont décédés. 42,64 % sont toujours domiciliés dans leur commune d'origine et 36,93 % sont partis dans d'autres communes.

Les tableaux de recensement se composent de 217 conscrits. 142, soit 65,43 % sont des autochtones et 75, soit 34,56 %, viennent d'autres communes.

### *« Bons » ou...*

Sur les 217 conscrits :

- 145 sont déclarés « bons » (66,82 %)
- 21 sont ajournés puis déclarés « bons » l'année suivante (9,67 %)
- 13 sont engagés volontaires (5,99 %)
- 4 sont affectés au service auxiliaire (1,84 %)

183 des 217 conscrits (84,33 %) participent donc au conflit.

- 21 conscrits sont définitivement exemptés (9,67 %)
- 13 sont ajournés (5,99 %)

### *Les professions*

Les 217 conscrits exercent 56 professions différentes. Celles-ci peuvent être classées en 9 catégories :

- Les professions liées à l'agriculture. Elles représentent 39,17 % de l'emploi avec 77 cultivateurs, 4 jardiniers, 3 journaliers et 1 hongreur soit 85 conscrits.

- Les professions du commerce et de l'artisanat, de loin les plus variées avec 29 activités différentes. Elles représentent 29,95 % de l'emploi pour 65 conscrits soit : 5 employés de commerce, 1 négociant en nouveautés, 1 marchand de vin, 10 boulangers, 1 épicier, 2 charcutiers, 1 boucher, 5 coiffeurs,

2 imprimeurs, 3 typographes, 1 terrassier, 2 plâtriers, 3 maçons, 3 peintres, 1 tailleur de pierres, 3 serruriers, 2 ferblantiers, 1 chaudronnier, 1 coutelier, 2 selliers, 2 électriciens, 1 mécanicien, 1 monteur, 4 ébénistes, 1 menuisier, 2 charpentiers, 2 ouvriers sur bois à la mécanique, 1 sabotier, 1 maréchal-ferrant.

- Les professions de services, au nombre de 6, représentent 8,75 % de l'emploi pour 19 conscrits : 11 domestiques (dont une grande partie pourrait d'ailleurs être rattachée au secteur agricole), 2 garçons d'hôtel, 3 cuisiniers, 1 charretier, 1 cocher et 1 conducteur d'automobile.

- Les professions de l'administration, au nombre de 8 pour 11 conscrits, représentent 5,06 % de l'emploi : 1 employé de mairie, de sous-préfecture, des hypothèques, de perception, 1 employé au greffe du tribunal, 4 employés de bureau, 1 comptable et 1 agent-voyer.

- Les professions de l'éducation, au nombre de 5, concernent 15 conscrits, soit 6,91 % de l'emploi : 9 étudiants, 1 élève à l'École normale, 2 instituteurs, 1 élève à l'École des Arts et Métiers, 2 surveillants.

- Les professions industrielles avec 2 mineurs, représentent 0,92 % de l'emploi.

- 1 cadre, ingénieur des Arts et Manufactures, représentant 0,46 % de l'emploi.

- Les 13 engagés volontaires, soit 5,99 % des conscrits.

- Enfin, il est à noter que seulement 6 conscrits, soit 2,76 %, sont sans profession.

### *Le degré d'instruction*

- 26 conscrits, soit 11,98 %, ne savent ni lire ni écrire.
- 79 conscrits, soit 36,40 %, savent lire et écrire.
- 89 conscrits, soit 41,01 %, possèdent une instruction primaire plus développée. Il faut songer là à un niveau voisin du si important certificat d'études.
- 17 conscrits, soit 7,83 %, ont obtenu le brevet de l'enseignement primaire.
- 6 conscrits, soit 2,76 %, possèdent le baccalauréat ou une licence.

L'analphabétisme est, on le voit, conséquent. Poursuivre des études au-delà du certificat d'études primaires est réservé à de rares privilégiés. Pour une grande majorité de ces conscrits issus de la ruralité, l'essentiel de leur bagage éducatif se limite à savoir lire, écrire et bien compter.

Le tableau de recensement de la classe 1920 étant incomplet, les dernières statistiques ne peuvent être considérées que pour un panel de 189 conscrits.

### *Conscrits musiciens*

23 conscrits maîtrisent la pratique d'un instrument, soit 12,16 % des 189 conscrits.

Ce résultat, très honorable, peut s'expliquer par l'incontestable activité de la Société musicale de Nontron, créée depuis 1862.

### *L'importance du cheval*

Sur 189 conscrits, 54 montent à cheval, soit 28,57 % ; 68 conduisent et soignent les chevaux, soit 35,97 % ; 70 conduisent les voitures, soit 37,03 %.

Dans une commune à la vocation rurale prononcée, le cheval garde toute son importance. Utile pour le travail, n'ayant pas encore été supplanté par le tracteur, il l'est aussi pour le transport.

### *Vélocipède et natation*

137 conscrits, soit 72,48 %, sont vélocipédistes.

Le vélocipède est roi dans une commune où l'automobile reste rare. Seuls, 2 conscrits possèdent le brevet de conducteur d'automobile.

82 conscrits, soit 43,38 %, savent nager.

Ce nombre est tout à fait respectable, compte tenu de la formation d'autodidacte de nos conscrits.

### *Prix de gymnastique et prix de tir*

18 conscrits ont obtenu un prix de gymnastique, soit 9,52 %.

29 conscrits ont obtenu un prix de tir, soit 15,34 %

En grande partie, les titulaires du prix de gymnastique sont également titulaires du prix de tir.

Ces prix sont le résultat de la préparation militaire des jeunes Nontronnais, effectuée sous l'autorité du colonel Danède et de sa Société de gymnastique et de tir, active à Nontron depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

### *La taille*

La taille moyenne des conscrits est de 1,64 m. Elle est tout à fait conforme à la moyenne relevée à l'époque en zone rurale et à l'ouest du pays (la partie située à l'est d'un axe Le Havre-Marseille, plus industrialisée et urbaine, possède alors une moyenne légèrement supérieure).

Aujourd'hui, cette moyenne a augmenté de 11 centimètres.

Il est à noter que le plus petit des 189 conscrits mesure 1,50 m alors que le plus grand culmine à 1,80 m.

## En conclusion

À Nontron, le 11 novembre 1918, à l'heure où l'armistice est signé à Rethondes, la ville qui déplore 120 morts ou disparus et dont la population s'est effondrée (3 508 habitants en 1911 – 3 059 en 1921) est véritablement exsangue.



*Le monument aux morts de la guerre 1914-1918 à Nontron.*

H. L.

### *Sources*

*Archives municipales de la ville de Nontron*

- *État civil*
- *Tableaux de recensement militaire des classes 1913 à 1920*

N° 7380

## VILLE DE PÉRIGUEUX

Le Maire de la ville de Périgueux, en vertu des dispositions de la loi du 3 juillet 1877, sur les réquisitions militaires, prescrit à M. Charles Aublant, demeurant à Périgueux, rue La Bastonne, n° 25, d'avoir à fournir à la Mairie, dans le plus bref délai possible et au plus tard le dimanche 27 septembre courant ~~un~~ couverture en laine couvre-pieds destinée à des blessés militaires.

Les bureaux de la Mairie sont ouverts de 8 h. 1/2 à 11 heures du matin et de 1 h. 1/2 à 6 heures du soir.

Faute par M. Ch. Aublant d'obtempérer au présent ordre, il se trouvera en contravention avec l'article 53 de la loi sus-indiquée.

Fait à la Mairie de Périgueux, le 25 septembre 1914.

Le Maire,  
G. SAUMANDE.

Imp. Jouché.

N°

## VILLE DE PÉRIGUEUX

Reçu de M. Aublant Ch. Mme couverture couvre-pieds réquisitionnée par ordre de M. le Général Commandant la 12<sup>me</sup> Région territoriale, évaluée sept francs.

A Périgueux, le 27 septembre 1914.

Pour le Maire,



*[Signature]*

Imp. Jouché.

Courrier réquisitionnant une couverture en laine destinée aux blessés militaires et reçu daté du 27 septembre 1914, adressés à Charles Aublant, secrétaire adjoint de la SHAP (coll. SHAP).



Les cuisines roulantes, dessin de Sem, extrait de l'album *Quelques croquis de guerre* par Sem 1915-1916 (coll. SHAP).

# Le monument aux morts de Saint-Pierre-de-Chignac

par Guy ROUSSET

*C'est par un accord unanime du conseil municipal du 22 décembre 1919, Me Limousin étant maire, qu'il fut décidé d'ériger dans la commune de Saint-Pierre-de-Chignac un monument à la mémoire « de ceux de nos compatriotes glorieusement tombés sur les champs de bataille pour la défense de la patrie ». Le budget municipal prendra en charge le complément du financement non couvert par la souscription publique lancée auprès des habitants de la commune.*

Le 12 février 1920 se pose la question de l'emplacement de ce monument. Un conseiller municipal suggère de le placer dans la partie nouvelle du cimetière, non loin de la croix autour de laquelle se déroulaient jusqu'alors les commémorations. Le maire s'y oppose suivi par l'ensemble des conseillers sous le prétexte suivant : « ce monument ne doit être dissimulé dans un cimetière, mais au contraire, doit être exposé à la vue et à l'admiration du public. Rien ne peut mieux convenir que la place publique se trouvant en face de la maison commune dont il sera le plus beau ornement ».

Une convention est signée le 8 mars 1922 entre la municipalité de Me Limousin et « un homme de l'art » A. Ybard, sculpteur, demeurant rue Clémenceau à Marennes (Charente inférieure). Elle sera approuvée le 1<sup>er</sup> août 1922 par le préfet de la Dordogne après avis favorable du marquis de Fayolle, membre de la commission d'examen des monuments commémoratifs. Cette



*Le monument aux morts de Saint-Pierre-de-Chignac (cliché Jean-Marie Renard).*

convention stipule que A. Ybard s'engage à livrer et à placer à l'endroit qui lui sera indiqué un monument en pierre de Pons d'une hauteur de 3 m représentant :

- une Douleur accoudée sur un entablement, tenant de la main droite une couronne d'immortelles et de la main gauche offrant une gerbe de fleurs aux morts (statue de 20 cm d'épaisseur à la base) ;

- sur le côté droit du monument un écusson sur lequel se détachent les mots « honneur et patrie », le tout encadré d'une branche de chêne ;
- sur le côté gauche une branche de laurier ;
- au-dessus de la Douleur, sur une pyramide, sera placée une plaque de marbre soutenue à ses angles par quatre clous en cuivre sur laquelle seront gravés en lettres dorées les noms des morts de la commune à raison de 0,70 F la lettre ;
- deux marches, en pierre de Saint-Même, compléteront le monument.

A. Ybard a quatre mois pour livrer son œuvre. Les matériaux, venant de Marennes, voyageront au risque et péril du sculpteur.

La commune prend en charge : les fondations, le transport par chemin de fer et les frais d'enregistrement.

Le devis daté du 19 juin 1922 s'élève à 3 826 F.

Le 29 mai 1922, le conseil municipal établit la liste complète des soldats morts pendant la guerre. Ils figureront sur la plaque par rang de grade et par ordre alphabétique. Ce même jour, les élus déterminent l'emplacement de ce monument sur la place du village. Il est décidé aussi de ne pas demander l'octroi d'une subvention de l'État, celle-ci très modique occasionnerait le retard du projet.

Les travaux de fondations et de maçonnerie ont été confiés à l'entreprise J. Gibert de Saint-Pierre ; la grille entourant le monument, provenant de la Société de constructions métalliques Guillot-Pelletier d'Orléans, a été installée par M. Vigier, serrurier à Saint-Pierre. Cette grille ornée de huit croix de guerre, dont l'achat avait été décidé le 8 octobre 1922 est destinée à protéger le monument des animaux les jours de foire et aussi des jeux des enfants. Elle est installée sur une bordure en pierre de taille de la hauteur du soubassement du monument.

Le coût total de la construction et de l'installation de cet ouvrage commémoratif s'est élevé au 19 novembre 1922 à la somme de 6 023,34 F.

L'inauguration a eu lieu le 12 novembre 1922 à 14 heures.

Lu dans l'*Avenir de la Dordogne* (ancêtre de la *Dordogne Libre*) à la date du 24 novembre 1922 le compte rendu suivant :

« Dimanche, à Saint-Pierre de Chignac, a eu lieu la cérémonie d'inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats de la commune morts pour la France. Ce monument, à la fois simple et beau, avait été pour la circonstance artistement décoré. De superbes fleurs naturelles déposées au dernier moment par de nombreux et généreux donateurs recouvraient entièrement le socle.

Quand le cortège officiel, parti de l'hôtel de ville, vint se ranger à la gauche du monument, une foule nombreuse et recueillie faisait déjà cercle sur la grande place. Les enfants des écoles ceints d'écharpes tricolores et portant des drapeaux vinrent se masser à droite.

Tour à tour, le Dr Chaminade, conseiller général ; Me Limousin, maire ; M. Vigneras, conseiller d'arrondissement ; M. le député David et enfin M. Bellat, représentant le Préfet rappelèrent en termes émouvants les hauts faits d'armes des héros de la Grande Guerre et rendirent un éclatant hommage à nos chers morts dont le sublime sacrifice a fait notre France glorieuse et libre.

Des chœurs exécutés par les enfants des écoles ont été écoutés avec recueillement et émotion. Une claire sonnerie par l'Avant-garde périgourdine annonça la fin de cette cérémonie ».

Trente-neuf noms figurent sur la plaque : un lieutenant, deux sous-officiers, cinq caporaux et trente-et-un hommes de troupe. La plupart sont des paysans, ce qui est logique dans la France d'alors. Mais nous y trouvons également un aviateur et un industriel distillateur à Bordeaux, grand propriétaire terrien à Lardimalie. Ce sont des fantassins sauf un sapeur du génie, un chasseur, un artilleur et un aviateur.

La commune de Saint-Pierre a été durement éprouvée puisqu'elle a perdu 5 % de sa population (1914 : 7 ; 1915 : 6 ; 1916 : 9 ; 1917 : 3 ; 1918 : 9 ; sans inscription de date 5).

En revanche, sur la plaque commémorative se trouvant fixée sur des piliers de l'église, nous ne trouvons que trente-deux noms inscrits. Les registres du conseil de fabrique de la paroisse n'ont pas été archivés. Mon hypothèse est que la pose de cette plaque a dû se faire peu après la fin de la guerre, que l'on avait alors aucune nouvelle de ces huit soldats et que les familles espéraient toujours les voir revenir, à moins que les familles n'aient pas souhaité leur inscription dans une église.

Sur la deuxième marche du monument, reposant sur un socle, une modeste plaque de marbre rappelle les noms de quatre enfants du pays, morts pour la France au cours de la guerre 1939-1945 (un), de la lutte armée de la Résistance (un), et des combats A.F.N. (deux).

G. R.

### **Liste alphabétique des jeunes hommes morts pendant ce premier conflit mondial**

Ils sont cités par ordre alphabétique avec leur grade, leur domicile, leur situation familiale, la date et le lieu de leur décès et les circonstances du décès dans la mesure du possible.

nom - prénom	grade	domicile situation familiale	lieu de décès	date	circonstances
BONNET François	soldat 128 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Les Sablières 28 ans célibataire	Le Godat Marne	4 mars 1917	
BONNET Henri	soldat 50 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Fayard 38 ans célibataire	Mourmelon-Le- Grand Marne	12 mars 1915	blessé au combat mort dans l'ambulance
CHAUMONT Louis	soldat 326 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	La Morandie 32 ans célibataire	Haute Averse Pas-de-Calais	16 oct. 1915	
CHAUVET Jean	caporal 110 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	La Grafeuille 36 ans marié	Mont-Sans-Nom- Douaumont Meuse	3 mars 1916	suite de blessures au combat bataille de Verdun
CHAUVET Léon	sapeur 21 <sup>e</sup> génie	La Morandie 24 ans marié	Mont-Sans-Nom- Douaumont Meuse	13 mars 1918	mort au combat Inhumé au cimetière militaire de Gascoü
DAUBISSE Frédéric	soldat 1 <sup>er</sup> régiment d'infanterie	Les Masneufs 20 ans célibataire	Crépy-en-Valois Oise	21 juillet 1918	suite de blessures de guerre
DAUBISSE Pierre	soldat	Saint-Pierre	Hôpital militaire de Périgueux		
DAUGE Gaston	soldat 150 <sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale	Saint-Pierre	Hardecourt Somme	2 juillet 1916	disparu au combat
DESCHAMPS Georges	soldat 1 <sup>er</sup> régiment d'infanterie	Les Péconnes 24 ans célibataire	Rossignol Belgique	22 août 1914	disparu au combat
DUJARRIC Ernest engagé volontaire chevalier de la Légion d'honneur	lieutenant observateur escadrille de bombardement n° 13	Saint-Pierre 28 ans célibataire	Borau	16 août 1918	mort en combat aérien disparu
DURAND Léon	soldat 15 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	La Peyzie 22 ans célibataire	Vaux Chapitre près de Verdun Meuse	26 août 1916	suite de blessures de guerre bataille de Verdun
DUVALEY Auguste	soldat 135 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	La Morandie 30 ans célibataire	Grivesnes Somme	27 mai 1918	
GIBERTIE Marcel	soldat	né le 31.10.1879 marié à Gouvernes (Seine-et-Marne) en 1905			
GRELETTY Germain	soldat				
LACOSTE Sicaire	soldat 200 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Les Côtelats 25 ans célibataire	Tranchée du ravin des Dames Fleury/Douaumont Meuse	29 mai 1916	mort au combat bataille de Verdun
LAFAYE Louis	soldat	Moulin de la Peyzie 25 ans marié	Mont-Didier Somme	11 déc. 1914	
LAFAYE Jean	caporal	Lardimalie	Orvillers Oise	9 juin 1918	disparu au combat
LAROUMEDIE Adrien médaille militaire croix de guerre (palme)	soldat 21 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Saint-Pierre 26 ans	Vatry Marne	13 octobre 1918	suite de blessures de guerre
LEYMEREGIE Jean	soldat 22 <sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale	Les Rivières 41 ans marié	Vassogne Aisne	21 sept. 1918	

MADUR Henri	soldat 401 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	La Peyzie 20 ans célibataire	Bailleul Nord	4 mars 1918	
MAFAYOU Jean	soldat 113 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	La Fargennerie 35 ans marié	Maison-de- Campagne Marne	25 sept. 1915	mort au combat
MALY Cyprien	soldat 308 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Jean-Petit 30 ans marié	Ablaimont Somme	7 nov. 1916	
MARTIN Léon	soldat	Les Péconnes			
MAUGUY Étienne Ferdinand	soldat	Château-d'Eau 19 ans célibataire		16 mars 1916	hôpital militaire de Brive
MIGNOT Henri	soldat 7 <sup>e</sup> R.I.C.	Saint-Pierre 20 ans	Seddul-Bahr <sup>1</sup>	4 juin 1915	
MONTORIOL Germain	soldat		Neuville-Saint-Vaast Pas-de-Calais	30 oct. 1915	
PAUMERIE Marcel	soldat 108 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Saint-Pierre	Saint-Hilaire Le Grand Marne	16 sept. 1914	mort sur le champ de bataille (chemin des Dames)
PERRIER Édouard	soldat 77 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Lardimalie 21 ans marié	Craonne Aisne	22 mai 1917	mort sur le champ de bataille (chemin des Dames)
PRIVAT Émile	soldat 8 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Moulin de la Peyzie 19 ans célibataire	Bois de Jaulnay Meuse	27 août 1914	disparu
PRIVAT Julien	soldat 50 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Saint-Pierre 24 ans célibataire	Villers-Marmery Marne	26 février 1915	suite de blessures de guerre
RAVIDAT Jean	caporal		Vaux-Chapitre Meuse	1 <sup>er</sup> sept. 1916	bataille de Verdun
RODE Louis	soldat 93 <sup>e</sup> territorial d'infanterie	La Fargennerie 39 ans marié	Loo Belgique	3 nov. 1914	suite de blessures contractées en service (cuisse, abdomen)
RODE Émile	maréchal des logis 102 <sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde	Saint-Pierre 25 ans célibataire	Hôpital militaire Saint-Marcelin Isère	23 mai 1916	
SECRETAT-ESCANDE Georges	sergent 344 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Lardimalie 29 ans marié 1 enfant	Fax-Fontenoy près de Moranges Moselle	20 août 1914	tué à l'ennemi disparu
SENRENS Sicaire	soldat 50 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	Les Minières 36 ans marié	Auberine Marne	30 sept. 1914	mort sur le champ de bataille bataille de la Marne
SEGUY Gaston	soldat 16 <sup>e</sup> bataillon de chasseurs	Les Masneufs 24 ans célibataire	Bezonneaux Louvemont Meuse	24 août 1917	
SIBERT Joseph	caporal	Saint-Pierre 26 ans	Hôpital militaire de Périgueux	15 août 1918	
SIMEON Jean Mathieu croix de guerre	soldat 298 <sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale	Saint-Pierre 38 ans marié	Hindlengen Alsace inhumé au cimetière militaire de Seppois le bas (Alsace)	27 déc. 1916	tué à l'ennemi au poste avancé du bois pointu
TREILLE J.	caporal				

1. Expédition franco-anglaise des Dardanelles destinée à décimer l'armée turque alliée aux Allemands pour ouvrir une voie de communication avec la Russie notre alliée. Débarquement des Français à Seddul-Bahr sur une bande de côte étroite et malsaine ; de très grosses pertes en hommes. Par la suite, les rescapés devinrent le 1<sup>er</sup> noyau de l'armée d'Orient (Salonique).

# Carnet oublié

par Guy ROUSSET

*C'est en feuilletant les archives familiales, avec l'aide de mon père centenaire, que j'ai trouvé un vieux carnet, endormi à l'abri de l'air dans une boîte métallique. C'était le carnet de route du sergent Léon Fernand Rousset, matricule 7053, classe 1898.*

*Entièrement écrit au crayon à papier, il relatait au jour le jour ce que fut la vie militaire de mon grand-père paternel du 10 octobre 1914 au 18 décembre de la même année. Ce carnet approchait les 90 ans. Il était temps de le transcrire car, par endroit, la lecture devenait difficile. Avec la ferveur que vous devinez, je me suis mis à la tâche.*

Mon grand-père qui avait obtenu, à 12 ans, en 1890, son certificat d'études savait construire des phrases correctes avec très peu de fautes d'orthographe. Le plus ingrat fut de transcrire correctement le nom des villages flamands traversés



Léon Fernand Rousset (1878-1954).

en Belgique. Mais, ce fut le travail de mon frère Jean-Pierre, qui s'occupa de la cartographie.

Il était né en 1878 à Neuvic-sur-l'Isle. Fils de coiffeur, il exerça le même métier. Il effectua son service militaire (1898-1901) au 108<sup>e</sup> d'infanterie de Bergerac où il sortit avec le grade de sergent breveté chef de section. En 1914, il a 36 ans. Il est mobilisé au 93<sup>e</sup> régiment territorial à Périgueux.

Les territoriaux, en raison de leur âge, sont tenus par le haut commandement en piètre estime quant à leur aptitude au combat. Le régiment de mon grand-père est affecté à la défense de Paris et n'a aucunement participé aux premiers combats, ceux qui aboutirent à la victoire de la Marne. Mais très vite survint ce que l'on appella la « course à la mer », entre Oise et mer du Nord. Dès octobre 1914, la bataille fait rage en Flandres, dans un petit coin de Belgique, non loin de Dunkerque. Le commandement français engagea, auprès des Anglais et des Belges, ses dernières ressources : fusiliers marins, coloniaux et humbles territoriaux à qui est donné l'occasion de faire leur preuve.

C'est alors que le 93<sup>e</sup> territorial quitte la région parisienne, gagne Cherbourg par le rail puis Dunkerque par voie maritime. Aussitôt engagé dans la lutte, il subit le baptême du feu dans le triangle formé par les villes de Furnes, Dixmude et Ypres.

Comment le sergent Rousset a-t-il vécu cette rude épreuve ? C'est ce que disent les notes qu'il a consignées sur son carnet de route, au jour le jour, du 10 octobre, jour de son embarquement à Cherbourg sur *L'Abeille*, jusqu'au 28 décembre 1914 où débute sa convalescence à l'hôpital militaire de Dieppe. Il avait été blessé le 17 décembre par un obus éclatant sur la tranchée faisant un mort et quelques blessés.

Ce récit est devenu livret grâce à l'amabilité et au savoir-faire de Marie-Pierre Mazeau-Janot, que je remercie ici. Très vivant, très parlant, j'ai pensé qu'il pourrait intéresser les chercheurs historiens. J'ai donc remis un exemplaire à la bibliothèque de la SHAP, au musée militaire de Périgueux et aux Archives départementales. Sur les conseils d'un ami universitaire et historien, j'ai également adressé l'ouvrage à l'Historial de la grande guerre, musée militaire de Péronne (Somme).

Mon grand-père fut blessé une seconde fois au bois de Courrières à Verdun, en septembre 1917, et hospitalisé à Langres. Nommé adjudant, il termina la guerre comme sous-officier instructeur.

Cité à l'ordre du Corps d'armée, il était titulaire de la croix de guerre et de la médaille militaire.





Le repos dans la sape, Argonne, dessin de Sem, extrait de l'album Croquis de guerre par Sem 1915-1916 (coll. SHAP).

## Des vies brisées

par Jeannine ROUSSET

*Ce texte est un simple témoignage comme des milliers d'autres. Il nous a paru intéressant de mentionner deux lettres officielles, lettres semblables à celles que les familles des soldats tués devaient lire et relire.*

En ce début d'octobre 1914, Éloi Mirabel, maire de Pressignac (canton de Lalinde), reçoit la lettre officielle (fig. 1) annonçant le décès le 22 septembre à l'hôpital temporaire n° 2 de Verdun, du soldat Jean Audy dit André, grièvement blessé le 9 septembre.



Fig 1. Lettre annonçant le décès de Jean Audy.



Fig. 2. Jean Audy (photographie C. Langeau, Villa Saint-Bernard à Tulle).



Fig. 3. Léonie Audy et ses filles Léa et Andréa.

Comme tous les maires, il a la pénible mission d'annoncer aux familles le décès d'un être cher « tombé au Champ d'Honneur ». Déjà deux morts en septembre, dans sa commune... et son fils aussi est parti à la guerre ! La première victime est le jeune Henri Priat, le fiancé de Marie Chadourne dite la Chadournette, belle-sœur d'André Audy.

Le maire se rend donc au hameau de Lapouleille chez ses métayers Pierre et Anna Chadourne. Que dire à leur fille Léonie-Marie, jeune veuve de 21 ans avec deux fillettes Léa née le 8 décembre 1911 et Andréa née le 21 août 1913.

André Audy, né à Calès le 17 décembre 1885, était cultivateur à Saint-Marcel-du-Périgord (commune limitrophe de Pressignac). Conscrit de la classe 1905, il partit deux ans (1906-1907) au service militaire où il obtint un certificat de bonne conduite. André et Léonie, mariés le 24 février 1911, sont venus ensuite vivre à Pressignac, à la ferme des Coulaud, aux Pouroux. L'avenir du jeune couple paraissait assuré : il travaillait la propriété, soignait les deux personnes âgées sans enfant... un jour, il serait propriétaire de la ferme.

Les graves événements européens de l'été 1914 et surtout la déclaration par le gouvernement français de la mobilisation générale allaient tout bouleverser. André, mobilisé, ne pouvait laisser sa femme seule avec les deux enfants

pour faire tout le travail aux Pouroux. La décision fut rapidement prise. Les beaux-parents Chadourne accueillirent sa famille. Les meubles et objets divers appartenant au ménage furent chargés dans la charrette tirée par deux bœufs et amenés à Lapouleille. Le lendemain, André Audy quitta les siens, devenant le soldat matricule n° 682 au 220<sup>e</sup> régiment d'Infanterie. Une nouvelle vie commençait aussi pour ceux qui restaient.

Dans la métairie d'Éloi Mirabel vivent Pierre et Anna, leurs deux fils Félix 14 ans et Léon 6 ans (les deux filles Marie et Félicie sont « placées » l'une au bourg chez le maire, l'autre chez les propriétaires de la Fourquerie), et depuis deux mois Léonie et ses deux enfants. Le maire remet donc la lettre officielle à Léonie. Il n'a pas d'autres précisions à donner.

Le soldat « fut blessé d'une balle au crâne le 9 septembre » et conduit à l'hôpital temporaire n° 2 de Verdun. « Il n'a presque pas parlé jusqu'à son décès le 22 » écrit le médecin-chef ». Il repose au cimetière de Verdun et sur la plaque de la croix de sa tombe, nous lisons : « mort pour la France le 9.9.1914 ».



Fig. 4. La tombe de Jean Audy à Verdun.

Mais quelle émotion ressentie par Léonie lorsqu'elle reçoit, fin mars 1915, une lettre (fig. 5) de l'infirmière chef et surtout le portefeuille de son époux.

Lorsque la cloche de l'église sonne le 11 novembre 1918, c'est la joie et le soulagement dans de nombreux foyers, mais à Lapouleille<sup>1</sup> Léonie pleure la mort d'André.

Sur le monument aux morts de Pressignac, 6 noms sont inscrits selon l'ordre de la date du décès des soldats : H. Priat, J. Audy, H. Maillot, A. Lachaize, P. Neau, S. Denoix. Plus tard, s'ajouteront les noms des victimes de 1940-1945, et celui du capitaine Léon Chadourne, mort en Cochinchine en 1948.

<sup>1</sup>: Dans les actes, à cette époque, c'est en un seul mot.

CROIX ROUGE FRANÇAISE  
 Union des Femmes de France  
 HÔPITAL AUXILIAIRE N° 101  
 79, Avenue de la République, 79

Paris le 22 Mars 1915

Madame !  
 ROQUETTE G&P

Madame

Ce portefeuille a été trouvé par  
 moi dans la poche d'une capsule dont  
 on avait couvert un soldat blessé que  
 l'on apportait à l'hôpital. Je vous  
 l'envoie, le soldat André Audy, d'après  
 le carton trouvé dans ce portefeuille,  
 devant être votre mari ou votre parent.  
 Surtout - et il n'a rien pas été parmi  
 nos glorieuses victimes de la guerre !  
 Croyez, Madame, mes meilleurs  
 sentiments.

J.P. Dalliguy  
 L'INFIRMIÈRE-CHEF

Paris. le 22 Mars 1915.

Fig. 5. Lettre accompagnant l'envoi du portefeuille de J. Audy à sa veuve.

À la métairie, la jeune femme travaille dur afin de ne pas être une charge pour les parents : labourant avec les bœufs, fauchant dès le lever du jour, lançant les bottes de foin ou les gerbes de blé dans la charrette lors de la fenaison ou de la moisson, lavant l'hiver dans le ruisseau la laine des moutons... Elle a pour mission, chaque semaine, de préparer dès 5 heures du matin le cabriolet du maire pour conduire ce dernier à la gare de Lalinde. Le soir, elle repart à la gare car Éloi Mirabel revient par le train de Villamblard où il exerce la fonction de juge de paix. Un jour de mars 1923, une ambulance conduit Léonie à l'hôpital de Bordeaux pour une opération. Une autre ambulance, quelques jours plus tard, ramène le corps de Léonie. Le conseil de famille confie les deux jeunes orphelines à leurs grands-parents Chadourne qui reçoivent une aide financière pour les élever. Léa et Andréa font un apprentissage de couturière et s'installent à Bergerac. Toutes deux marquées par le destin de la guerre.

Si le père de Léa Audy (épouse Perry) est mortellement blessé au début de la guerre le 9 septembre 1914, son beau-père le caporal Joseph Amédée Perry (fig. 6), n° 64 au 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs territorial, fut tué à la fin de la guerre le 11 septembre 1918 à la Roche du Coq de Bruyère (Vosges). Il était né à Bourniquel le 18 octobre 1877 et habitait avec son épouse à Veyrines-de-Vergt. Il était cantonnier et elle tailleuse. Le couple menait une vie paisible. Après 1918, sa veuve Madeleine et ses trois enfants, Aline 13 ans, Jean 11 ans, Marguerite 9 ans, viennent vivre à Sainte-Alvère pour trouver plus facilement du travail. Une nouvelle vie commence aussi pour cette famille. Puis, Madeleine Perry fait revenir le corps de son époux qui repose au cimetière de Sainte-Alvère.



*Fig. 6. Joseph Amédée Perry.*

J. R.<sup>2</sup>

---

2. Petite-fille des deux poilus disparus.



Passage d'un blessé, Argonne, dessin de Sem, extrait de Quelques croquis de guerre par Sem 1915-1916 (coll. SHAP).

# Albert de Sanxet, prisonnier en Allemagne

extraits de *Épisodes de la guerre 14-18*

*Le brigadier Albert de Sanxet<sup>1</sup>, de Pomport, avait 19 ans lorsque la guerre éclata. Fait prisonnier le 27 décembre 1914, il passa quatre ans en Allemagne, où, refusant de travailler, il fut envoyé en camps de représailles en Russie pendant six mois. Plusieurs années après son retour, il coucha sur le papier ses souvenirs, comme nombre de ses contemporains, qui ressentirent, comme lui, le besoin de laisser une trace de leur parcours pendant ces épreuves. Notre collègue Louis Eckert, son gendre, a offert à notre bibliothèque une transcription de ce récit<sup>2</sup>. En voici les premières pages.*

« Les impressions qui vont suivre sur ma campagne et sur diverses aventures qui m'arrivèrent pendant la guerre de 1914-1918, je les dédie à ma fiancée Madeleine.

Durant ma captivité en Allemagne, j'avais déjà rédigé un journal destiné à ma chère maman, je dus le détruire pour qu'il ne tombe pas aux mains des Allemands au moment des évasions. De retour en France, je retraçai pour mon plaisir personnel, quelques-uns de ces souvenirs.

---

1. Albert de Sanxet fut maréchal des logis ; il eut la croix de guerre 1914-1918 avec palmes, la médaille des évadés 1914-1918, la médaille militaire.

2. Accompagnée de photographies, de courriers, d'extraits du journal de Mme de Sanxet mère, de coupures de presse...



*Albert de Sanxet en mai 1914 (coll. privée).*

Peut-être, ma chère Madeleine, aurez-vous quelque intérêt à parcourir ces pages ? Puissiez-vous y retrouver ce sentiment d'amour-propre qui dirige souvent les actions des hommes car, bien que ne vous connaissant pas encore, j'avais, aux moments les plus critiques, une force qui me faisait agir : celle qui venait de la certitude de remplir un devoir et surtout un sentiment de fierté que j'aurais de m'épancher un jour dans le cœur d'une mère ou de celle, inconnue alors, qui deviendrait ma femme... C'est cette force qui m'aida à supporter bien des maux et à surmonter bien des difficultés.

Vous ne trouverez d'ailleurs dans ces souvenirs que quelques principaux faits qui marquèrent les étapes de ma captivité ; j'aurais cependant beaucoup à raconter sur la façon dont nous vécûmes, mes camarades et moi, dans les forêts des Ardennes...

Puis sur le séjour dans les camps en Allemagne, sur la manière dont les prisonniers y étaient traités, sur le triste régime alimentaire auquel ils étaient soumis, sur les vexations de mille sortes dont ils furent l'objet, sur le manque d'hygiène de certains camps touchés par le typhus et sur la tristesse des « lazarets » boches, vrais vestibules du cimetière ; ce que furent également les luttes journalières entre les boches et nous pour échapper au travail qu'ils voulaient nous imposer, afin que nous ne puissions leur être d'aucune utilité, mais plutôt une source d'ennuis.

Vinrent les représailles sur le front russe qui mirent à une formidable épreuve le degré de résistance de l'être humain et pendant lesquelles, durant des mois, mal nourris, mal vêtus, les prisonniers durent travailler par n'importe quelle température, à des travaux de terrassements les plus pénibles.

Enfin, ce sont les évasions manquées ou les coups d'audace qui conduisent dans les « stralkommandos », mines de charbon ou de sel, arsenaux ou fabriques de munitions, véritables bagnes où la moindre défaillance ou résistance est punie de mort.

Il serait à décrire également les séances de conseil de guerre, avec toutes les ruses, les astuces et la mauvaise foi que les boches mettaient en jeu pour couvrir leurs crimes ou leur responsabilité.

Mais il faudrait des volumes pour relater toutes ces misères, ces actes de courage cachés, par lesquels les soldats alliés servaient encore leur cause en tenant tête aux boches, même sous les verrous.

Ces innombrables impressions qu'on aurait pu recueillir pendant quatre années dans les camps où grouillaient des milliers de prisonniers de toutes races et de toutes les couleurs.

Cette tâche serait au-dessus de mes forces et ce ne sera qu'en coordonnant mes souvenirs épars que j'arriverai à vous donner une idée de ce que furent pour moi les quatre années que je passai en Allemagne.

J'étais brigadier depuis deux mois lorsque la guerre éclata. Je faisais partie du 4<sup>e</sup> escadron du 9<sup>e</sup> chasseurs à cheval : ce premier galon m'avait donné droit à une permission de quatre jours que j'avais refusée, comptant la prendre plus tard, car les mois de juin et juillet avaient été consacrés à l'entraînement journalier en vue des courses « inter-régiments » qui devaient avoir lieu durant les évolutions de cavalerie au mois d'août au camp de Lannemezan.

J'entraînais donc, en vue de ces courses, une délicieuse petite jument anglo-arabe du nom de Gergovie et à aucun prix je n'aurais abandonné ma place à l'entraînement.

C'est sur ces entrefaites que la guerre nous surprit. Mon régiment devait partir le 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> jour de la mobilisation et tous, sans hâte ni fièvre, plutôt joyeusement, nous fîmes nos préparatifs de départ. Ce qui me chagrinait le plus, c'était de ne pouvoir embrasser mes chers parents avant de partir.

Les premières heures de voyage me ramenaient vers Sanxet<sup>3</sup> suivant un itinéraire pris souvent à mes vacances de collégien et à mes dernières permissions. Au Buisson, nous prîmes la grande ligne de Paris ; c'était partout sur notre passage un enthousiasme délirant.



*Albert de Sanxet, en mars 1917, au retour d'un camp de représailles sur le front russe (coll. privée)*

3. Le château de Sanxet, aujourd'hui au centre d'une exploitation viticole, commune de Pomport, date du XV<sup>e</sup> siècle.

Le 6 août, nous débarquâmes à Valmy d'où, par étapes, nous nous rapprochâmes de la frontière sous un soleil de feu. Ce n'est que vers le 20 août que nous passâmes la frontière belge.

Quelques jours auparavant, à Stenay, j'avais entrevu les premiers blessés que l'on ramenait dans des autobus : chasseurs, dragons et cuirassiers d'une brigade de cavalerie qui avait chargé à Florentville.

L'accueil que nous réservait la population belge était des plus chaleureux ; dans beaucoup de petites localités, les habitants avaient déjà vu les boches : là ils avaient fusillé trois jeunes gens parce que le drapeau français flottait sur le clocher... ou bien, ils étaient repartis en emmenant le maire et le curé comme otages.

Dans un autre village, une mère en pleurs nous raconta en se tordant les bras, que des soudards boches s'étaient emparés de sa fille âgée de 17 ans : ils l'avaient obligée à les servir à table à demi-nue sur la place publique à l'ombre d'un tilleul... puis ils l'avaient violée.

Ces faits monstrueux nous paraissaient à peine croyables s'ils ne nous avaient été confirmés par des gens terrifiés et si nous n'avions vu de nos propres yeux les traces encore fraîches de leurs victimes et le restant de leurs orgies.

Partis sans grande animosité contre des gens qui nous étaient inconnus, ces actes de bandits nous révoltaient et il nous tardait de nous mesurer avec eux pour venger ces victimes innocentes.

Les 21 août, nous prîmes contact avec les avant-gardes boches ; à la première escarmouche nous eûmes quelques chevaux blessés ; en revanche, de concert avec un peloton de dragons, nous réussîmes à attirer une patrouille de cavaliers ennemis dans une embuscade et à faire mordre la poussière à la majeure partie de son effectif.

Les journées des 21 et 22 août, malgré l'héroïsme de nos troupes à Bouillon et Bertrix, durent se terminer par une retraite : nous étions écrasés par des forces très supérieures par leur nombre et leur artillerie.

La rage dans le cœur, nous faisons chaque nuit les étapes de retraite qui, bien que méthodiquement effectuées, produisaient toujours un certain désarroi, les routes étant encombrées de convois de troupes et de civils fuyant devant l'ennemi, les traînards et les blessés achevaient de donner un caractère lugubre et navrant à notre recul.

Le 25 août, au passage de la Meuse, notre mouvement de retraite eut un temps d'arrêt, l'ordre se rétablit un peu dans les unités, si bien qu'à certains endroits, les boches purent passer le fleuve sur les cadavres de leurs soldats.

Malgré ces semblants de succès, comme à Maisoncelle, notre recul continuait, moins précipité sans doute et avec plus d'ordre qu'aux premiers jours. »

<p><b>LIGUE ANTIALLEMANDE</b> Siège Social: 9, Place de la Bourse, PARIS</p>	N° <del>3533</del> .ad.	1916
	<p><b>CARTE D'IDENTITÉ</b></p>	
<p><b>PAS DE PERSONNEL PAS DE PRODUITS ALLEMANDS</b></p>	<p>Monsieur <b>Ch. Aublant</b></p>	
	<p>Profession Dessinateur à la C<sup>ie</sup> Paris - Orléans à Terriqueux, C.B. de Strasbourg.</p>	
	Le Président,	Le Secrétaire général,
	<p><i>Ch. Charqueneau</i></p>	

Carte de la ligue anti-allemande au nom de Charles Aublant, secrétaire adjoint de la SHAP à l'époque, dont le fils Jean fut tué en 1916. De son côté, la SHAP radia de ses membres associés le libraire berlinois Asher en octobre 1914.



Argonne, dessin de Sem, extrait de l'album Quelques croquis de guerre par Sem 1915-1916 (coll. SHAP).

# Un « lycée de l'arrière<sup>1</sup> » pendant la première guerre mondiale : le lycée de Périgueux

par Alain VAUGRENARD

*Tout visiteur qui pénètre dans la Cité scolaire Bertran de Born par l'entrée d'honneur, ne peut qu'être surpris par le monument aux morts qui couvre la paroi sud de l'entrée et qui rappelle le sacrifice des anciens élèves morts au cours de la première guerre mondiale mais aussi de la seconde et de celles qui ont suivi. S'y ajoute, sur le mur opposé, une plaque évoquant le sacrifice d'un ancien élève, René Lestin, dans la catastrophe du cuirassé Liberté, le 25 septembre 1911 en rade de Toulon. On ne saurait pour autant oublier le très intéressant et rare monument consacré aux anciens élèves morts pendant la guerre de 1870 érigé au milieu de la cour d'honneur. Il ne s'agit pas de lieux « morts » mais au contraire de lieux de mémoire, fréquentés et honorés deux fois par an : pour le 11 novembre et pour l'assemblée générale des anciens élèves en octobre. Traditions qui perdurent, ont traversé le XX<sup>e</sup> siècle et témoignent du profond traumatisme*

---

1. L'expression « lycée de l'arrière » n'est en aucun cas un jugement de valeur. Elle est utilisée dans les documents de l'établissement et s'insère dans le contexte de l'époque.

*provoqué par ces conflits. Au fil des temps, les noms inscrits n'évoquent plus des êtres de chair et de sang et entrent dans l'anonymat. Pourtant, quand on réfléchit aux nombres, 140 personnes rien que pour 1914-1918, 45 pour 1939-1945, sans oublier les 15 de la guerre de 1870-1871, le tout pour cette petite communauté, on mesure déjà l'ampleur du drame et le traumatisme causé par tous ces vides et ces blessés rentrant peu à peu avec les démobilisés, reprenant leur poste encore tout étonnés d'en être sortis.*

*Il faut donc essayer d'aller plus loin, tenter de faire à nouveau revivre ces anonymes et voir comment ce lycée de l'arrière traversa l'épreuve.*

## **I. Les pertes, les combattants, les blessés, les morts, les disparus, médailles et décorations**

C'est ce qui est le plus immédiatement perceptible. En effet, on ne peut qu'être impressionné par ce monument aux morts sur lequel est gravé le nom de 140 hommes, appartenant à la communauté du lycée et tués sur les champs de bataille de la première guerre mondiale. Le chiffre est imposant mais il est difficile d'évaluer son impact quantitatif exact. En effet, il faut ramener ce chiffre à la communauté du lycée, qui n'est certes pas aussi importante que celle de maintenant (environ 500 élèves et une soixantaine de personnels « Instruction publique » et auxiliaires). En revanche, il est difficile d'évaluer le nombre total d'anciens élèves, donc d'avoir le véritable pourcentage morts/ nombre total d'anciens élèves. Ceci n'est pas vrai pour les personnels car là, les documents existent encore : on sait exactement combien il y avait de fonctionnaires de l'Instruction publique <sup>2</sup> ainsi que de personnels auxiliaires. On peut savoir qui a été mobilisé, est revenu ou pas. Quoiqu'il en soit, on mesure déjà ce que fut, tant pour le lycée de Périgueux que pour n'importe quel village de France, l'ampleur de la saignée. Le monument ne cite pas les blessés, la liste a été retrouvée. Il faudrait aussi ajouter les familles désemparées par la perte d'êtres chers. Sans parler de ceux qui reviennent, reprennent leur poste, souvent traumatisés à vie. Très rapidement, l'établissement et l'Association des anciens élèves s'efforcent de faire un suivi de ceux qui sont mobilisés et donc, de tenir la liste des morts, disparus, blessés, décorés. Étant entendu que, comme pour le reste du pays, les chiffres des pertes n'ont pu être connus sur le moment et on n'a d'ailleurs jamais établi de façon très précise ce qu'ils étaient au moment de la stabilisation des fronts à l'automne 1914. Au 20 novembre, le service chargé

2. Tout au moins pour les personnels enseignants, l'aumônier, le service d'économat, le concierge, car il n'y a plus de documents sur les personnels non enseignants.

de comptabiliser les morts et les blessés, mais qui, par la force des choses ne pouvait les enregistrer qu'avec un certain retard, arrivait à 581 167 soldats et officiers hors de combat. Ce ne sera qu'avec le début de l'automne que commence à arriver un peu partout et donc à Périgueux, l'annonce des tués<sup>3</sup>. C'est alors que la liste s'étoffera et s'affinera au fil des mois pour atteindre une relative précision. Cette liste a donc été reprise et vérifiée à la lueur des possibilités actuelles à savoir : documents du lycée et de l'Association des anciens élèves, fichier informatique du ministère de la Défense « mémoire des hommes<sup>4</sup> », fichiers informatiques divers essentiellement de généalogie et de recensement des sépultures militaires. Malgré cela, il n'a pas été possible de parvenir totalement aux objectifs de départ : obtenir pour chaque combattant le nom, le prénom, la date et le lieu de naissance, l'unité, le grade, la date, le lieu de décès, voire les circonstances. Il est donc possible que certains des noms gravés sur le monument n'aient pas bénéficié du statut administratif de « mort pour la France », ce qui n'enlève rien à leur sacrifice. Il reste des données inconnues : ceux pour lesquels il n'y a qu'un nom par exemple, voire le nom et la date de décès. Mais il y a aussi d'autres questions : comment de telles listes ont-elles pu être établies et mises à jour et à partir de quels documents ? Couvrons-nous véritablement la totalité du champ des personnes de la communauté scolaire engagées dans ce conflit ? Quel est le nombre d'anciens élèves engagés dans le conflit ? Quoiqu'il en soit, on ne peut qu'être admiratif devant la qualité du travail fait à l'époque, travail certainement exécuté dans de grandes difficultés et avec beaucoup d'émotion. En tout état de cause, il y a là largement matière à analyse et l'occasion de redonner un peu de « vie » à cette liste de noms, par la force des choses, de plus en plus inconnus.

---

3. Noël Becquart (« L'opinion publique en août 1914 dans le département de la Dordogne, rapports du Préfet de la Dordogne », *BSHAP*, 1969, t. XCVI) apporte d'intéressants éclairages sur le vécu du mois d'août 1914 en Dordogne, au travers des rapports du préfet. On y voit en un mois, l'opinion passer de la bonne volonté à l'inquiétude, le tout accompagné d'un début d'un contrôle strict de l'opinion. La mobilisation s'effectue sans problèmes, les premiers départs ont lieu dès le 6 août au matin. Les premiers blessés du 50<sup>e</sup> RI. arrivent le 29 août, ceci lié aux difficultés d'acheminement du courrier aux mobilisés va provoquer une vague d'inquiétude qui va amener le préfet à suggérer que les blessés des régiments locaux soient rapatriés dans d'autres villes et à rappeler à l'ordre la presse et la mairie de Périgueux pour avoir divulgué des informations (en l'occurrence pourtant optimistes) sur les combats.

4. Ministère de la Défense, Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives, Bureau de la politique des archives et des bibliothèques, « Mémoire des hommes ». Ce site Internet ([www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr](http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr)) donne la possibilité d'accéder, voire d'imprimer les fiches élaborées au lendemain de la première guerre mondiale par l'administration des anciens combattants et aujourd'hui conservées par la direction de la mémoire, du patrimoine et des archives du ministère de la Défense. Étant entendu que la mention « mort pour la France » est accordée suivant certaines conditions, en vertu des articles L 488 à L 492bis du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre.

## 1. Analyse quantitative de la liste des morts et disparus

### *Les décès*

année	1914	1915	1916	1917	1918	1919
lycée de Périgueux	26 %	23 %	23 %	10,5 %	16,75 %	0,75 %
armée française	23 %	26,8 %	19,36 %	12,60 %	18,06 %	

Le total est de 140 morts dont 139 anciens élèves et un membre du personnel du lycée. On notera l'ampleur du choc initial : 26 % de morts dont 8 disparus dès 1914<sup>5</sup>. 1916 est aussi une année particulièrement sanglante. Les lieux et les dates des décès suivent fidèlement les aléas du champ de bataille : les morts à Verdun apparaissent en 1916, la bataille de la Marne dès 1914, etc. Enfin, un combattant décède des suites de ses blessures en 1919, à l'hôpital militaire de Saint-Raphaël (Var).

### *Les âges*

L'âge moyen est de 26,5 ans, 24,5 ans pour les hommes du rang, 22 ans pour les caporaux, 25 pour les sergents, les aspirants ont 21,5 ans, les sous-lieutenants 24,5 ans, les lieutenants 27,5 ans, les capitaines 37 ans, les commandants 46,5 ans, les colonels 51 ans, les médecins 32,5 ans. La pyramide des âges correspond à la pyramide des grades. Par contre, on soulignera la jeunesse de tous ces hommes, en dehors des officiers supérieurs : ils ont en effet tous entre 18 et 27 ans. Les trois plus jeunes sont nés en 1898, le benjamin étant Albert Aumeuille né le 21 novembre 1898 à Châteauroux (Indre). C'est Roger Gsell qui est le plus jeune mort de la liste, étant né à Périgueux le 5 juillet 1897 et décédé à Saint-Nazaire le 9 janvier 1915 des suites de ses blessures. On retrouve là le terrible impact de cette guerre sur la démographie de la France de l'après-guerre. Pour 100 hommes actifs il y a eu en France 10,5 tués, 8 410 000 hommes furent mobilisés dont 75 % avaient entre 20 et 35 ans. Sur ce total, il y aura 1 357 800 tués et 3 595 000 blessés sans oublier 600 000 veuves et 7 600 000 orphelins de père. C'est cet écho lointain de la tragédie qu'il faut avoir en toile de fond des listes du lycée de Périgueux.

5. Il faut se souvenir que les débuts de la guerre sont particulièrement sanglants pour l'armée française. Outre les problèmes d'équipements inadéquats (pantalons rouges, pas de casque mais une casquette alors que le soldat allemand est bien équipé), le haut commandement n'est pas toujours à la hauteur de ses responsabilités et il faudra une sévère épuration des généraux (« limogeages »), une ferme reprise en main et la victoire de la Marne pour que le scénario de 1870 ne se reproduise pas et que la barre soit redressée. Le tout au prix d'énormes pertes humaines.



*Le corps principal de la façade du lycée (cliché A. Vaugrenard).*

### *Les circonstances et causes de décès*

21,50 % décèdent des suites de blessures reçues au combat (soit 27 hommes) ou de maladie, soit au front, soit consécutive à leur séjour au front (3 hommes). Ils décèdent « dans l'ambulance » donc encore dans la zone des combats, en hôpital temporaire proche de la zone des combats voire à l'arrière en hôpital militaire ou chez eux <sup>6</sup>. Mais aucun ne survit à la fin des hostilités. Paul François, sous-lieutenant au 8<sup>e</sup> génie, meurt le dernier, le 13 février 1919, à Saint-Raphaël (Var). Les disparus représentent 12,75 % du total. La mention est souvent portée sur l'acte, parfois sur décision de justice. On y trouve tout autant un colonel (Henri Berguin, colonel du 143<sup>e</sup> RI, disparu le 20 août 1914 à Mulhwald en Lorraine, qu'un capitaine d'état-major (J. Dunogier) ou de simples soldats (Émile Chansard, du 308<sup>e</sup> RI, disparu le 28 août 1914 à Moislains dans la Somme), voire un aviateur (Eugène Saumande, capitaine aviateur, 2<sup>e</sup> groupe d'aviation, disparu le 29 juin 1918 au Bois de Mailly en Meurthe-et-Moselle). Enfin, 65,75 % sont morts sur le champ de bataille.

6. Types de pathologie : « phtisie », « plaie région lombaire par éclat d'obus ayant entraîné une méningite bacillaire » ce, pour les cas les plus explicites.

### *Lieux de décès*

Les lieux de décès suivent les grandes périodes et les différents lieux de combats de l'armée française. De la bataille de la Marne aux combats en Alsace, dans les Ardennes, Champagne, Artois, Verdun et les Dardanelles ainsi que le front italien, tous les lieux de combats sont représentés. Au total, les combats du secteur de la Marne représentent 20,5 %, ceux de Lorraine-Alsace 24 %, 14,25 % pour la Somme, 14,25 % pour les combats de Champagne, 12,75 % pour le Pas-de-Calais, 6 % en Belgique. À titre d'exemple, on peut suivre les combats du 50<sup>e</sup> R.I. : en croisant le déroulement bien connu des campagnes du régiment<sup>7</sup> et la chronologie des morts du lycée :

Ferdinand Bayle, 24 août 1914 à Blagny (Marne). Il disparaît dans les combats alors que le régiment bat en retraite devant l'ennemi. Pierre Lallet, caporal, meurt le 10 septembre 1914 (suite blessures au combat pendant que le régiment se retire devant l'ennemi). André Talaucher est tué le 30 septembre 1914 à Auberive (Marne) alors que le régiment participe à une contre-offensive ainsi que le sergent Raphaël Tinlot. C'est alors la fin des opérations offensives du régiment. Du 18 octobre 1914 au 28 février 1915, l'unité s'installe et tient un secteur qui va de Prosnes jusqu'au bois le Patron (Marne). Pendant cette période, on enregistre les décès de Edgard Dantou, adjudant, le 3 décembre 1914 devant Prosnes (Marne) et de Pierre Rouland, sergent, le 3 décembre 1914 « près de Reims ». Le 28 février 1915, le régiment quitte le secteur de Prosnes pour le secteur de Baconnes qu'il tient jusqu'au 20 mars 1915.

Du 22 juillet 1915 au 12 mars 1916, l'unité combat en Artois, dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais). Le lieutenant René Masset est tué le 26 juillet 1915 dans ce secteur où le régiment vient d'arriver après une relève très pénible : pluie, boyaux très longs et glissants.

Le sous-lieutenant Adolphe Simon tombe le 24 septembre 1915 à Thélus (Pas-de-Calais) dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast. Le régiment a alors subi 72 heures de bombardements et contre-attaque le 25. C'est au cours de

7. Historique du 50<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Docsources : Centre d'aide à la recherche historique, 38970 Corps d'Administration, 1904-1962.

7 août 1914-15 octobre 1914. Marche en Belgique. Retraite bataille de la Marne. Poursuite. Auberive.

18 octobre 1914-28 février 1915. Secteur de Prosnes-Bois le Patron.

1<sup>er</sup> au 20 mars 1915. Secteur de Baconnes.

2 avril 1915-28 mai 1915. Lorraine.

22 juillet 1915-12 mars 1916. Artois.

5 avril 1916-25 juin 1916. Verdun.

18 juillet 1916-15 septembre 1916. L'Aisne.

25 novembre 1916-3 février 1917. Somme.

8-9-10 mars 1917. Maison de Champagne. Auberive.

16 mars 1917-7 octobre 1917. Champagne (secteur de Forestière, secteur de Tahure).

18 novembre 1917-1918 : Front italien. Offensive autrichienne du 15 juin. Offensive de la Piave.

cette contre-attaque que le capitaine Paul Letenneur est tué : « Vers 15h30, le 3<sup>e</sup> bataillon arrive à se placer dans les tranchées de départ et essaye de se porter en avant. Mais toujours les mitrailleuses fauchent rapidement tout ce qui tente de sortir. Ainsi sont tués le capitaine Letenneur, commandant la 10<sup>e</sup> compagnie, le lieutenant Meyneraud, de la 10<sup>e</sup> compagnie, en donnant l'exemple du plus beau dévouement ». Le sergent fourrier François Montozon-Brachet est tué le 26 septembre 1915 à Thélus (Pas-de-Calais), secteur de Neuville-Saint-Vaast, dans le cadre de la nouvelle attaque portée contre les mêmes lignes qui ont coûté la vie au capitaine Letenneur. L'aspirant Marc Brachet et le soldat Pierre Cocard sont tués le 30 octobre 1915 dans ce même secteur de Neuville-Saint-Vaast qui, jusqu'à la fin octobre est ligne de front, livrée à la guerre de sape et à la boue. La zone est aussi considérée par le commandement comme un secteur base d'une future offensive. On y fait donc des travaux préparatoires. Le 30 octobre, à la pointe du jour, de grosses torpilles éclatent simultanément sur toute la ligne de guetteurs qui, presque en même temps, est submergée par plusieurs vagues d'assaut très denses pendant qu'un barrage intense est déclenché sur tout le secteur. Le professeur Cocard est mort sous ces bombardements en allant réparer des lignes téléphoniques. Le 10 décembre 1915, le commandant Maxence Pouquet est tué dans le même secteur de Neuville-Saint-Vaast où la situation s'est aggravée, même si le régiment est relevé tous les huit jours : boue, sapes allemandes jusque sous les lignes des guetteurs français. Le sous-lieutenant Jean Lavaud tombe le 29 janvier 1916 en tenant les positions conquises la veille. Le 1<sup>er</sup> mars 1916, Paul Lacombe, sergent mitrailleur, succombe alors que le secteur est l'objet d'attaques et contre-attaques incessantes qui voient les entonnoirs pris et repris et les mines sauter. Le régiment est relevé par les Anglais le 13 mars pour aller à Verdun du 5 avril au 25 juin 1916. Il est possible que le soldat Pierre Agard, qui décède à Périgueux « suite blessures reçues au combat » le 24 octobre 1916, ait été blessé à Verdun ou dans l'Aisne. En effet, après Verdun, le 50<sup>e</sup> R.I. prend dans l'Aisne le secteur d'Oulches du 18 juillet au 15 septembre 1916. C'est ensuite la Somme du 25 novembre 1916 au 3 février 1917, puis le secteur de Maisons-de-Champagne (Marne) où les Allemands viennent d'attaquer victorieusement. Dans la nuit du 6 au 7 mars, le régiment reprend le secteur. La contre-attaque allemande a lieu. C'est dans ces combats que vont disparaître le 8 mars 1917 Pierre Mergier, sous-lieutenant, et René Sireyjol, lieutenant, le 9 mars 1917. Épuisé et décimé, le régiment est relevé dans la nuit du 9 au 10. Ces combats vaudront au régiment une citation à l'ordre de l'armée par le général Pétain. Il n'y aura certes plus de morts parmi les anciens élèves du lycée, pour autant, le 50<sup>e</sup> R.I. continue la guerre. Il participe aux combats de Champagne (16 mars-7 octobre 1917) puis termine la guerre en Italie à partir du 18 novembre 1917 contre les troupes autrichiennes (région d'Asagio).

### *Départements de naissance*

77 % de natifs de Dordogne, 88 % avec les départements limitrophes. À noter un natif du département de Constantine (Algérie), un natif d'Espagne. Mais aussi, Calvados, Indre, Bouches-du-Rhône, Sarthe, Seine. On note une très large prépondérance du recrutement local et régional, ce qui explique le nombre conséquent de disparus appartenant au 50<sup>e</sup> R.I.

### *Unités, grades, arme, services*

#### *Par unité*

On notera la part prépondérante du 50<sup>e</sup> R.I. (13,8 % des pertes totales) qui s'explique aisément, ce régiment étant le régiment d'Infanterie de Périgueux et ce, depuis 1876. En revanche, le 34<sup>e</sup> régiment d'artillerie, autre régiment local est plus faiblement représenté (2 artilleurs).

#### *Par arme et services*

	Infanterie	Artillerie	Aviation	Génie	Détaché état-major	Service de santé	Marine
lycée de Périgueux	81,75 %	8 %	3,65 %	3 %	1,45 %	1,45 %	0,7 % (fusiliers marins)
armée française	41,9 %	17,90 %	1,17 %	3,68 %			

Au travers de ces chiffres, on voit bien que cette armée est une armée de fantassins. Dans le détail, ces régiments appartiennent essentiellement à l'infanterie de ligne mais aussi aux chasseurs alpins et aux unités coloniales : zouaves, tirailleurs algériens et coloniaux. On remarquera l'absence d'unité de cavalerie mais par contre, la part de l'artillerie et l'apparition de l'aviation. Les anciens élèves décédés au sein de cette arme naissante sont soit directement des officiers pilotes soit des officiers détachés par leur unité pour effectuer des missions d'observation.

#### *Par grade*

- Hommes de rang : 30,5 %, toutes spécialités : sapeurs, brancardiers, mitrailleurs, téléphoniste.
- Caporaux et brigadiers : 9,9 %.
- Sergents, maréchal des logis, adjudant : 15,6 %.
- Aspirants, sous-lieutenants, lieutenants, médecins aide-majors, capitaines : 40,5 % (les sous-lieutenants représentant, à eux seuls, 17 % du total général).
- Commandants, lieutenant-colonel, colonels : 3,50 %.

Par grands regroupements, on constate que les hommes du rang et petit encadrement représentent 40,40 % des décès, les sous-officiers 15,6 %, les officiers subalternes 40,50 % (en rajoutant les médecins militaires), les officiers supérieurs 3,50 %. On remarquera une surmortalité des officiers car, dans l'armée française, par exemple dans l'infanterie, les officiers représentent environ 2 % du total, dans la cavalerie, 5 %. On est donc nettement au-dessus des taux nationaux. Mais il faut remarquer qu'il s'agit d'anciens élèves et de personnels enseignants ou de surveillance d'un lycée, c'est-à-dire des hommes d'un certain niveau intellectuel présentant des compétences justifiant une mobilisation en tant qu'officiers. À noter, à contrario, que les professeurs du lycée mobilisés, qui sont pourtant professeurs agrégés ou admissibles, partent comme simples soldats alors que leurs anciens élèves sont officiers. Il n'y a pas d'explication à cette anomalie. Enfin, la mort frappe sans distinction de grade mais par rapport à l'emplacement dans la bataille. Ces hommes appartiennent tous à des unités combattantes, engagées sur le front et on trouve parmi les morts tout autant le colonel, que le simple soldat, le sergent, le capitaine, l'aviateur, le médecin, l'officier d'état-major.

## **2. Les blessés, les cités à l'ordre du jour ou les décorés : 191 dont 76 blessés**

### *Ventilation des décorations par grade ou spécialité*

Homme du rang : 5.	Capitaine : 22.
Caporal : 12.	Commandant : 7.
Sergent, maréchal des logis : 26.	Colonel : 3.
Adjudant : 2.	Général : 2.
Aspirant : 3.	Médecin : 28.
Sous-lieutenant : 32.	Aviateur : 6.
Lieutenant : 27.	

### *Ventilation des blessés par grade*

Homme du rang : 3.	Sous-lieutenant : 16.
Caporal : 7.	Lieutenant : 12.
Sergent, maréchal des logis : 10.	Capitaine : 8.
Adjudant : 1.	Commandant : 2.
Aspirant : 2.	Médecin : 6.

Total général : 140 morts ou disparus dont 139 élèves et un membre du personnel du lycée plus 76 blessés. Une dernière analyse est possible : celle des personnels mobilisés.

### 3. Personnels mobilisés et suivi <sup>8</sup>

#### *Situation à la rentrée 1914-1915 : l'effet direct de la guerre*

##### *Personnels du lycée*

Administration, direction : 2, pas de mobilisé.

Enseignement : 35 professeurs dont 6 mobilisés : Raoul Thauziès, né en 1884, professeur agrégé de Lettres, professeur de première suppléant, mobilisé dans les services auxiliaires ; Pierre Mesnard, né en 1883, professeur agrégé de grammaire, professeur de seconde, mobilisé dans les services auxiliaires comme caporal infirmier le 17 septembre 1914 ; Joseph Kellershohn, né en 1884, professeur agrégé d'allemand, interprète de la division coloniale ; Julien Barat, né en 1881, professeur agrégé d'allemand, mobilisé le 2 août 1914 ; Pierre Cocard, né en 1889, titulaire du certificat d'aptitude en anglais, mobilisé le 2 août 1914, au 50<sup>e</sup> R.I. comme homme du rang ; Pierre Chabaud, né en 1879, bachelier, répétiteur, mobilisé le 9 juillet 1915 dans les services auxiliaires du 78<sup>e</sup> R.I.

Surveillant d'internat : 6 dont 2 mobilisés : Mariotti et Larroque.

Culte et enseignement religieux : 1 dont 1 mobilisé, l'abbé Jarry, né en 1876.

Service économique : 3 dont 1 mobilisé, Louis Nouyrigat, né en 1879, sous-économe, en campagne du 11 janvier 1915 au 30 septembre 1917 (infanterie).

Services auxiliaires : 10 dont 8 mobilisés : Brou de Laurière, médecin, Gadaud, médecin adjoint, Buffet, chirurgien-dentiste traitant, Ozcariz, Tenant, Château, Dufau, Lassoutanie (musique instrumentale).

Total : 57 personnes dont 17 mobilisés. À noter que le plus fort taux de mobilisation se trouve dans les services auxiliaires où il ne reste plus que le chirurgien-dentiste et l'inspecteur. La mobilisation est bien moindre pour le reste des personnels. Ceci s'explique par l'âge moyen de ces personnels. En effet, en comptant les mobilisés, il est de 44 ans et demi. Ceux qui restent ont en 1914, en moyenne 40 ans, 60 pour le « doyen ». Enfin, les enseignements, l'administration du lycée et la surveillance resteront assurés pendant toute la durée de la guerre, les mobilisés étant remplacés par des suppléants.

#### *Devenir des personnels mobilisés*

##### *Enseignants*

Raoul Thauziès, est réformé temporaire, repris dans les services auxiliaires, mis en sursis, et reprend son poste le 26 septembre 1918.

Pierre Mesnard est mis en sursis en octobre 1917 et reprend son poste en 1918.

---

8. Livres du personnel, 1879-1919, 1920-1948.

Pierre Kellershohn, cité à l'ordre de son unité, en congé jusqu'en 1923 puis disparaît des effectifs du lycée.

Julien Barrat reprend son poste le 7 février 1916.

Pierre Cocaud meurt au champ d'honneur le 30 octobre 1915 « vers 8 heures du matin à Neuville-Saint-Vaast, en réparant des fils téléphoniques sous le bombardement ».

Pierre Chabaud est de retour en poste en 1918.

Surveillant d'internat : Mariotti et Larroque sont mobilisés jusqu'en 1918 puis disparaissent des effectifs du lycée (fin de service dans l'Instruction publique).

Culte et enseignement religieux : abbé Jarry de retour en poste en 1918.

#### *Service économique*

Louis Nouyrigat, après avoir été reversé dans les services auxiliaires pour cause de maladie, est mis en sursis à compter du 30 septembre 1917. Il reprend alors son poste et deviendra économiste du lycée le 29 juillet 1922.

#### *Services auxiliaires*

Brou de Laurière, médecin, de retour en poste en 1918, cité à l'ordre du régiment.

Gadaud, médecin adjoint, de retour en poste en 1918, cité à l'ordre du régiment.

Buffet, chirurgien-dentiste traitant, de retour en poste en 1918.

Ozcariz, de retour en poste en 1918.

Tenant, de retour en poste en 1918.

Château, de retour en poste en 1918.

Dufau, de retour en poste en 1918.

Lassoutanie, de retour en poste en 1919.



*Le monument aux morts, partie centrale (1914-1918). Il est l'œuvre d'un des élèves de l'établissement, élève de l'école des Beaux-Arts, Pierre Cocula (cliché A. Vaugrenard).*

### ***1919-1920 : le retour à la normale***

#### *Personnels du lycée*

Administration : 2

Enseignement : 36 dont deux congés

Surveillant d'internat : 5

Culte et enseignement religieux : 2, l'abbé Jarry et le pasteur Camblong

Service économique : 2

Services auxiliaires : 10

Total : 57

Soit la situation de la veille du déclenchement du conflit. Toutefois, celui-ci est l'occasion de voir qu'un regard nouveau est porté sur les femmes.

#### ***La place des femmes dans le personnel***

Le personnel est entièrement masculin à l'exception de M<sup>me</sup> Magannou, institutrice qui enseigne dans la classe enfantine depuis 1884 et qui prendra sa retraite en 1922, pour être remplacée par une jeune collègue. Les femmes apparaissent néanmoins en tant que remplaçantes dès 1916 avec M<sup>lles</sup> Thevenon et Berlandina. La première, titulaire d'un D.E.S. de Lettres exerce en quatrième, la seconde, titulaire d'un D.E.S. d'anglais, enseigne cette discipline. M<sup>lle</sup> Berlandina remplace de 1915 à 1917, M<sup>lle</sup> Thevenon de 1915 à 1919. L'année scolaire 1918-1919, M<sup>lle</sup> Sirey fait un remplacement en histoire et géographie. Jusqu'en 1948, les femmes exerceront simplement des suppléances, à l'exception des deux institutrices titulaires. Ce n'est qu'à partir de 1944 que l'on voit apparaître la première titulaire. Au secrétariat, les femmes (« dactylo ») apparaissent à partir de 1942 (deux personnes). On retrouve donc le phénomène bien connu du rôle des femmes pendant la première guerre, intervenant dans le monde du travail, à des postes jusque là réservés aux hommes. Pour ce qui est du lycée, on remarquera néanmoins que ce fut fugace et ce n'est que l'après seconde guerre mondiale qui marquera vraiment l'entrée des femmes. Il est vrai aussi que le lycée de jeunes filles, bien que n'existant sous cette appellation que depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1937, accueillait la préparation des baccalauréats depuis 1912. Les enseignantes étaient normalement nommées dans cet établissement. Ce sera, par exemple, le cas de M<sup>lle</sup> Touquet, D.E.S. de Lettres classiques, qui fera cours de septembre 1933 à juillet 1936 au lycée de garçons, avant d'être nommée au lycée de jeunes filles.

## II. Le vécu de la guerre

### 1. La guerre au travers des cérémonies de distribution des prix : « Des pompes et du faste » au drame puis le retour à la normale <sup>9</sup>

L'approche est d'autant pertinente que l'on dispose de sources convenables et que, par ailleurs, il s'agit d'un grand évènement annuel sur lequel le contexte mondial ne peut que trouver un écho.

La « distribution solennelle des prix » est annuelle, et donne lieu à un compte-rendu publié par l'« Association amicale des anciens élèves du lycée de Périgueux ». C'est un évènement d'importance, où l'on trouve, selon l'expression du proviseur en exercice pendant la guerre, « la pompe, le faste ». Elle est présidée par une haute personnalité, représentant le ministre de l'Instruction publique. Il s'agit tout autant du préfet en exercice que d'un député ou d'un sénateur de la Dordogne. On note aussi, à plusieurs reprises, le général commandant la 24<sup>e</sup> division d'infanterie à Périgueux ; plus rarement, le maire de Périgueux, le recteur ou l'inspecteur d'Académie, le président des anciens élèves, bâtonnier de l'ordre des Avocats de Paris. Ces hauts patronages montrent bien l'importance de l'établissement et donnent tout leur poids aux discours et déclarations. La distribution suit un cérémonial précis : mise en place des personnalités et participants, discours d'usage prononcé par un professeur, éventuellement intervention du président, proclamation du palmarès et des succès obtenus aux divers examens, distribution solennelle des prix, en débutant par les félicitations du conseil de discipline, et en continuant avec les nombreux prix et récompenses. En tant que tel, le document s'avère précieux car il donne de multiples renseignements : teneur des discours, liste des personnels, analyse des lauréats, etc.

#### *Le déroulement et les contenus*

Les distributions, distribution du 12 juillet 1914 comprise, montrent une communauté vivement attachée aux valeurs nationales et républicaines mais aussi presque insouciantes malgré ce que les historiens appelleront plus tard « la montée des périls ». Les thèmes abordés par les orateurs en sont le témoin. On ne voit pas ou on ne veut pas voir venir la guerre.

#### *Les distributions d'avant la guerre*

Pourtant, en 1897, le général Mille, commandant la 24<sup>e</sup> division militaire et président de la cérémonie, tenait un discours très lucide. En effet,

---

9. Palmarès de 1900-1915.

après avoir exalté la nécessité de faire preuve d'énergie morale, de vigueur corporelle, il pose la question suivante : « nous vivons dans une période de paix armée, est-ce durable alors que l'atmosphère internationale est de plus en plus lourde ? » Et de répondre : « Il faut former des soldats car demain nous assisterons et participerons au choc formidable des nations ». En 1902, année du centenaire de Victor Hugo, on traite de : « L'âme de Victor Hugo ». En 1904 : « L'École de Périgueux au V<sup>e</sup> siècle, Poètes et Rhéteurs ». En 1905, « Frédéric Nietzsche et l'idéal démocratique ». Le général Mounier qui préside la cérémonie se contente de discourir sur le culte de la Patrie. En revanche, en 1906, si le professeur traite de « L'enseignement de l'histoire et sa vertu éducatrice », le général Amourel est moins abrupt que le général Mille mais il parle longuement du service militaire de deux ans qui attend les jeunes à la sortie du lycée, de son contenu, de ses finalités et il évoque le rôle de l'armée. Dans la République : « Nous souhaitons la paix universelle mais les conditions ne sont pas encore réunies pour qu'elle règne. Aussi, après deux ans passés sous le même toit, à l'ombre du drapeau tricolore, sous un régime inspiré par l'esprit républicain qui doit faire la force de l'armée, les jeunes Français doivent rentrer dans leurs foyers unis par un même lien fraternel, préparés à tous leurs devoirs, prêts à prendre les armes lorsque la patrie sera menacée ». 1907, « Sully-Prudhomme ». En 1908, on évoque « les anciens maîtres ». Mais le général Souvestre, dans sa prise de parole, reprend les propos du général Amourel. A. Mesnard, en 1909, présente : « Montaigne ». M. Laporte traite de « l'originalité » en 1910. A. Bohl présente « l'amabilité » en 1911. M. Euvrard, en 1912, exalte les vertus d'énergie, de responsabilité personnelle, de rêverie, courage etc. En 1913, R. Thauziès, qui sera mobilisé et dont un fils sera tué à la guerre, cherche ce qu'il y a « dans le cœur de nos lycéens ». Il fait allusion à son prédécesseur M. Cazals qui, dans ce même cadre en 1887, raillait ses élèves de : « ne pas savoir être jeunes, d'ignorer la bonne humeur ». Il retrouve ce mal en 1913 et croit en trouver la cause profonde « dans les progrès trop rapides de la Science qui déterminent une crise de croissance de la civilisation ». Mais il réaffirme sa confiance « dans leur ardente jeunesse et leur recommandé de ne pas oublier que les Français sont l'élite et l'aristocratie du monde ». Le général de Castelli (commandant la 24<sup>e</sup> division de Périgueux), qui préside la cérémonie, fait une intervention dans laquelle il prend à contre pied son auditoire : « Peut-être attendez-vous d'un soldat qu'il vous entretienne des questions militaires à l'ordre du jour. Tel n'est cependant pas mon dessein, surtout après les fortes paroles que vous venez d'entendre. » Et il exalte alors longuement les vertus des lettres classiques ! Cette intervention est étonnante de la part d'un officier général, parfaitement au courant de l'état de « paix armée » qui règne, notamment du renforcement de sa garnison lié à la loi votée en 1913 sur le rétablissement du service militaire à trois ans. Ce général sera d'ailleurs engagé dans le conflit, dès le début, bénéficiant de la confiance de ses

supérieurs et exerçant de hauts commandements. Il publiera ses souvenirs par la suite <sup>10</sup>. Le général savait-il et a-t-il préféré ne pas inquiéter son auditoire ? Plus étonnante encore la cérémonie du 12 juillet 1914, présidée par l'inspecteur d'Académie. L'orateur, M. Bayle, professeur d'histoire, se demande ce que vont devenir « ces jeunes éphèbes, que feront-ils ? Sont-ils assez armés pour le combat ? ». Sa réponse est qu'ils le sont peu « car le lycée a surtout encouragé les vertus passives ». Or, il va falloir se battre, car « le monde change : que sera la petite Europe devant les 300 millions d'hindous et les 400 millions de Chinois qui s'éveillent aux idées nouvelles ? ». C'est donc un plaidoyer pour la guerre économique et il fait seulement allusion à une autre lutte, mais tout à la fin de son exposé : « et si, à ces heures troubles où les peuples n'obéissent plus qu'au vieil instinct ancestral et se déchirent comme des fauves, la patrie faisait appel à tous ses enfants, souvenez-vous que vous êtes de la terre des Daumesnil et des Bugeaud ! ». L'intervention de l'orateur peut surprendre, ne voyait-il rien venir ? Il s'agit, de plus, d'un professeur d'histoire et géographie. Or, à cette date, le mécanisme de déclenchement de la guerre est lancé : l'archiduc héritier d'Autriche, François-Ferdinand, est tombé à Sarajevo le 28 juin 1914 sous les balles d'un jeune étudiant bosniaque. L'Autriche a accusé de complicité le gouvernement serbe, l'ultimatum sera adressé le 23 juillet à la Serbie et la guerre déclarée le 28 juillet. À sa décharge, on sait maintenant que les Français ont été surpris quand l'ordre de mobilisation les atteint le 1<sup>er</sup> août 1914 et ce, après une crise internationale aussi brève que subite. Il ne fait que refléter l'opinion générale. C'est donc ainsi que le samedi 1<sup>er</sup> août 1914, à 16 h 28, le préfet de la Dordogne, François Canal, reçoit l'ordre de mobilisation et met immédiatement en marche le processus prévu. Vers 17 heures, l'ordre parvient à la caserne Bugeaud au 50<sup>e</sup> R.I., commandé par le lieutenant-colonel Valette. L'unité se met immédiatement en ordre de marche et avec lui les anciens élèves et personnels du lycée qui y sont mobilisés. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France et les premiers combats auront lieu le 22 août à Névroumont.

### *Le triste bilan de juillet 1915*

Tout cela change radicalement en effet l'année suivante : il n'y a plus qu'une simple distribution des prix, elle a lieu le mardi 13 juillet 1915 et elle est simplement placée sous la présidence d'Albert Marcelly, nouveau proviseur, depuis sa nomination le 15 mars 1915. En effet, son prédécesseur, Albert Dutilh en poste depuis le 7 juillet 1908, est décédé subitement le 4 octobre 1914, à son poste. Le nouveau chef d'établissement procède à l'éloge de son

---

10. CASTELLI (général), *Cinq journées au 8<sup>e</sup> Corps 1914, souvenirs de guerre*, Paris, éd. Berger-Levrault, 1930, 123 pages.

prédécesseur et. « au lieu du discours d'apparat fait simplement entendre le rapide historique de notre lycée pendant la guerre ». En effet, « vous seriez froissés au plus profond de vous-même si vous trouviez ici en ce moment la pompe, le faste dans lesquels s'est déroulée la même cérémonie l'an dernier ». Il note que : « chacun a fait son devoir, sans compter, sous toutes les formes, on a versé pour les œuvres de solidarité patriotique, nous avons dû nous serrer, nous gêner pour faire place à nos soldats ; mais il faut le dire, la vie dans la maison et le travail dans la maison n'en ont pas souffert ». Il évoque ensuite les personnels mobilisés et fait honorer le nom des « 24 élèves déjà tombés des Vosges à l'Yser ». Il évoque aussi la mémoire des premiers disparus et « ne compte pas les blessés trop nombreux ». Il n'oubliera pas le capitaine instructeur Lambert (50<sup>e</sup> R.I.) qui, en tant que personnel auxiliaire, présidait aux exercices de tir, mort au combat. Mais, après la page sanglante, il y a la page lumineuse : mises à l'ordre, croix, médailles. Il exhorte enfin les élèves à être dignes de leurs aînés car : « n'oubliez pas, mes amis, que c'est pour vous que coule tout ce sang généreux », « c'est pour vous garder une patrie, pour vous assurer un avenir paisible et libre », « Aimez la patrie doublement, vous qui êtes la France de demain ». On ouvre alors le *Livre d'or, listes des anciens élèves et des fonctionnaires tués à l'ennemi ou morts des suites de leurs blessures, ou bien disparus ; blessés, cités à l'ordre du jour, ou décorés*. Ce livre d'or est publié chaque année, complété car morts, blessés, disparus, décorés s'accroissent. Sans qu'il soit possible de savoir quelles sont les sources qui permettent de tenir ce registre d'une grande complexité. En effet, les mobilisés sont sur tous les fronts et sont nombreux. De plus, les situations sont variées, la tenue du décompte des morts et des blessés peu aisée en particulier au début de la guerre compte tenu des hécatombes et de l'effet de surprise qui désorganise en partie l'armée française. Enfin, la censure est en place et les communications peu aisées. Pourtant, le livre est tenu à jour. Ceci perdure jusqu'en 1922. C'est alors que le monument du hall le remplace et honore dans le marbre les disparus. Il est un fait que dès le départ, l'établissement a été sévèrement touché, les distributions suivantes vont continuer dans ce ton. Celle du jeudi 13 juillet 1916 est présidée par le proviseur, A. Marcelly. Le discours d'usage est prononcé par M. Bayle, celui-là même qui avait fait le discours de juillet 1914. Le décalage entre son état d'esprit en 1914 et celui de 1916 est flagrant. En effet, il commence par ces mots : « Au moment où je me lève, comme je le faisais il y a deux ans, presque à la veille de ce terrible cataclysme que personne ne soupçonnait, malgré moi une émotion intense me saisit ». Il est quand même étonnant de remarquer que celui qui se définit en 1916 comme le doyen d'âge déclare ne rien avoir soupçonné en juillet 1914. Il exhorte l'assemblée à continuer les efforts qu'elle fournit pour soutenir l'effort de guerre et il termine par une note d'espérance : « partout, des Vosges au Grand-Couronné, des plateaux de la Somme aux marais de l'Yser, par-dessus

les tombeaux, les incendies, par-dessus les ruines des cités martyres c'est l'aube qui se lève. Haut les cœurs et haut les fronts ! » Suit la distribution des prix. En 1917, la présidence est assurée par le général Clergerie qui prononce une allocution. Il reprend l'argumentation de M. Dorin qui a prononcé le discours d'usage. Pour illustrer son propos, il évoque « comment en qualité de chef d'état-major des armées de Paris, sous les ordres de mon illustre et vénéré chef, le général Gallieni, il m'a été donné de collaborer à la préparation de la plus grande formidable surprise qu'ait éprouvée depuis longtemps le Grand État-Major allemand, plus particulièrement le général von Kluck, commandant la première armée allemande. Je veux parler de cette partie de la grande bataille de la Marne qui a été livrée par l'armée de Paris et portera dans l'histoire le nom de bataille de l'Ourcq. Ils n'en sont pas encore revenus ; ils n'en reviendront pas ». En effet, d'après le général Clergerie, Gallieni « a eu l'audace de faire ce que Von Kluck considérait comme impensable : jeter toutes ses forces disponibles à soixante kilomètres de sa place ». Sa conclusion est qu'il faut « agir ». M. Dorin, l'orateur, avait quant à lui exalté, « la France pays des surprises et des résurrections ». Et l'on retrouve le thème récurrent : « Hier, c'était la quiétude absolue, la France semblait endormie dans un rêve, aujourd'hui c'est le réveil, le robuste élan aux champs de la gloire ». Il accuse l'Allemagne de nous avoir endormis, d'avoir sapé la gloire de la France dans le monde, aidée en cela par des Français, par snobisme, par scepticisme. Mais notre pays s'est relevé et nous volons de victoires en victoires. Propos que le général Clergerie se devait d'illustrer par son témoignage.

#### *Vers le retour à la normalité*

À partir de 1918, on assiste à un retour à la normale. En effet, le vendredi 12 juillet 1918, M. Roquère, préfet de la Dordogne, préside ce qui redevient une « Distribution solennelle des prix », le discours d'usage étant confié à M. Terrade, professeur de troisième. Retour à la normale aussi dans la teneur des propos de l'orateur. Il est « conscient que le canon tonne du Rhin à l'océan, mais nos distributions des prix font partie des choses indestructibles » et, « comme depuis que dure la guerre, chaque année ceux qui m'ont précédé sur cette estrade vous ont parlé de la patrie et de ses héros, je préfère vous entretenir d'un sujet toujours d'actualité, de nous-mêmes, de notre accent ». Ce qu'il fait allant jusqu'à poser la question de l'utilité désormais d'apprendre encore l'allemand, d'autant que cette langue subit une désaffection auprès des élèves. Il faut continuer, au contraire affirme-t-il « car vous serez mieux à même de défendre vos propres intérêts en Allemagne quand la paix française vous y aura réservé une participation plus facile aux affaires ». Il termine en évoquant la future victoire « celle de la France dont l'accent rénovera le monde enfin pacifié et tranquille dans le Droit et la Liberté ». Le samedi 12 juillet 1919, la cérémonie est présidée par R. Debuc, procureur de la République à Périgueux,

le discours prononcé par M. Simon, professeur d'anglais, nouveau venu dans la maison et à qui, signe de retour à la normale, on a confié le pensum annuel. Il exalte l'amitié franco-américaine née de la guerre et « qui doit y survivre ». Le procureur, quant à lui, encourage ses jeunes amis « à aller vers le chevaleresque et le grand, à avoir foi dans le progrès ». Le rythme des distributions reprend alors complètement son cours normal avec, on peut le supposer, « son faste et son décorum » antérieurs.

### *Le point d'orgue*

1923 voit en effet deux cérémonies. La distribution solennelle des prix a lieu le vendredi 13 juillet 1923. Elle est présidée par M. Petit, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, le discours est prononcé par M. Seguin, professeur de mathématiques. Mais surtout, le dimanche 15 avril, à 14 heures, dans une des cours de l'établissement, en la présence des plus hautes autorités civiles et religieuses du département, a lieu l'inauguration du monument érigé en l'honneur des élèves du lycée morts pour la France. La cérémonie est placée sous la présidence de Raoul Rousset, président de l'Amicale des anciens élèves du lycée, assisté de l'inspecteur d'Académie et du proviseur. Sont présents le préfet de la Dordogne, les sénateurs Guillier et Sireyjol, les députés Saumande et Gadaud, le général commandant la division, le président du tribunal civil, le président du tribunal de commerce, le représentant de l'évêque de Périgueux et maintes personnes car : « la vaste cour du lycée était trop étroite pour contenir les assistants ». Les discours sont prononcés par le proviseur, le professeur Sausy au nom de ses collègues et le président R. Rousset. L'appel des morts est fait par le docteur Pouyaud, secrétaire de l'Amicale des anciens élèves, le ban est ouvert et fermé, la musique militaire prête son concours. « Les chœurs préparés avec un soin pieux par les élèves du lycée sous la direction de leur dévoué professeur, M. Oscariz, scandent les différentes parties de la cérémonie ». M<sup>me</sup> Ducuron entonne la Marseillaise « de sa voie vibrante d'émotion ». « Un défilé s'organise, en tête marchant tous les élèves portant dans leurs bras des gerbes de fleurs, suivis des personnalités officielles, familles des morts et un nombreux public ». Un temps d'arrêt et de recueillement est marqué devant le monument élevé aux morts de la guerre de 1870. Enfin, « un défilé interminable eut lieu devant le monument placé au seuil même du lycée, dans le vestibule ». « Il est l'œuvre d'un des élèves de l'établissement, élève des plus distingués de l'école des Beaux-Arts, M. Pierre Cocula, l'œuvre est simple et belle, d'une grande harmonie. Elle fait honneur à notre jeune concitoyen ». Le discours du bâtonnier Rousset est particulièrement intéressant dans la mesure où il donne une idée des sentiments que peut nourrir une partie de l'opinion ainsi que la finalité du monument. C'est ainsi qu'il commence son allocution en se reconnaissant dans l'impossibilité « de louer les noms de ces valeureux martyrs du Droit et de la Liberté ». Sauf à dire : « Ils

sont morts pour la Patrie ; leur mémoire s'offenserait d'une autre louange ! ». Il donne la finalité de l'association et du monument : « L'Association des anciens élèves du lycée de Périgueux a le culte de l'amitié comme il convient au pays de Montaigne ainsi que la culture de l'incomparable esprit universitaire français, que voulait détruire la haine infatuée de la Germanie ». Elle a un « double devoir : apporter le témoignage ému de sa douloureuse fierté et sa reconnaissance infinie aux « élèves du lycée qui sont morts pour que puissent vivre », dans leur pays libre les élèves d'aujourd'hui et ceux de demain, que brûlait d'asservir la pesante *kultur* et la raideur teutonne. C'est là le sens profond de ce monument, il dit aux générations qui se succéderont ici, que 140 des nôtres sont morts pour elle. Tant que restera debout notre vénérable maison pas un des élèves qui ne soit obligé de passer devant ce prestigieux tableau d'honneur et d'en recevoir la grande leçon de vertu civique et de dévouement à la Patrie ». Il rappelle que : « cette leçon a été reçue par ces morts de leurs devanciers de 1870 ». « Il faut donc aussi évoquer les vaincus d'hier vengés par les vainqueurs d'aujourd'hui. Réunissons les victimes des deux invasions de 1870 et de 1914 ». Il stigmatise alors l'adversaire : « Car c'est toujours le même agresseur, le monstrueux ennemi qui a préparé avec une longue et infernale perversité, puis brutalement imposé les deux guerres abominables ». Qui plus est cet adversaire « s'enorgueillit pour la première guerre, et pour la seconde, il nie sa responsabilité et se déclare insolvable ». Il pose la question du sens de ces morts et y répond ainsi : « Pour défendre notre sol, nos traditions, notre patrimoine d'honneur et de liberté, venger leurs aînés, rendre l'Alsace et la Lorraine, si odieusement arrachées. Elles aimaient la vie, ces intelligences fraîches et vives, ces volontés enthousiastes et ces énergies en fleur ». « Ils ont tout donné parce que c'était leur devoir, parce que l'honneur le commandait, par amour du pays, parce que la guerre est détestable et qu'en gagnant celle-ci ils croyaient en prévenir le retour ».

À noter enfin, que 1923 marque la dernière parution du livre d'or dans le recueil. Rappelons aussi qu'à cette date, une photographie de Pierre Cocard est exposée dans la salle où il enseignait et ce, depuis 1921<sup>11</sup>.

## **2. La guerre au travers des assemblées générales des professeurs et professeurs adjoints** <sup>12</sup>

Ces assemblées ont lieu 7 à 10 fois par an, elles rassemblent en moyenne une vingtaine de participants et sont présidées par le proviseur, plus exceptionnellement par l'inspecteur d'Académie. Ce sera ainsi le cas pour une

11. Courrier de M. Cocard, père, en date du 1<sup>er</sup> mars 1921, suite à la requête du proviseur.

12. Registre des procès verbaux des assemblées générales des professeurs et professeurs adjoints depuis le 3 janvier 1907 jusqu'au 15 décembre 1950.

bonne partie de l'année scolaire 1914-1915 à la suite du décès du proviseur en exercice (séances du 12 octobre, 21 novembre 1914, 3 février 1<sup>er</sup> mars 1915). Ces réunions donnent, plus que les séances du conseil d'administration, et ce, à cause de leur contenu et de leur plus grande fréquence, des renseignements fort intéressants sur la vie quotidienne et le vécu de l'établissement. On y traite, en effet, les passages dans les classes supérieures, l'élaboration du tableau d'honneur, l'obtention du certificat d'études secondaires, la répartition des 8 jours de congés mobiles, les bourses, le calendrier des conseils de classes et la préparation de la distribution des prix. Tout ce qui concerne la vie pédagogique quotidienne de l'établissement est décrit ainsi année après année. Il en sera ainsi pendant toute la guerre, celle-ci apportant son lot de sollicitations et d'évènements nouveaux.

*Une participation certaine à l'effort de solidarité nationale et un essoufflement tardif*

La séance du 22 mars 1915, présidée par le nouveau proviseur est la première où la guerre apparaît. Il s'agit de l'organisation de la « journée Serbe » prévue pour le vendredi 25 mars 1915. Il est convenu que : « les élèves seront réunis au réfectoire à 3 heures et une conférence leur sera faite par M. Raoul Thauziès ». À la séance du 12 novembre 1915, la guerre est à nouveau évoquée à l'occasion de la communication d'une circulaire relative à l'« Œuvre des Pupilles de l'École publique ». L'œuvre est en « voie de formation, elle ne doit pas laisser indifférents les professeurs des lycées. Beaucoup d'enfants, élèves d'écoles de tout ordre, devenus orphelins du fait de la guerre, ne pourront plus fréquenter des écoles si on ne leur vient pas en aide. L'œuvre aura pour but de leur permettre la poursuite de leurs études ». L'assemblée décide de nommer un comité qui étudiera les dispositions à prendre. À la séance du 2 février 1916, le proviseur donne lecture d'une circulaire du recteur concernant les prisonniers de guerre. Il s'agit de : « faire plus que l'amélioration matérielle de leur existence matérielle mais aussi de se préoccuper de leurs besoins intellectuels par des envois de livres ». La séance du 1<sup>er</sup> mars 1916 voit la lecture d'une circulaire concernant une « Œuvre de fraternité américaine pour orphelins français ». « Plusieurs élèves du lycée sont orphelins du fait de la guerre et pourraient être intéressés par cette œuvre ». « On fera connaître cette offre, sans froisser aucune susceptibilité ». À la séance du 3 mars 1917, le proviseur demande que les quêtes mensuelles dans chaque classe soient reprises au profit des œuvres locales et des Sociétés d'assistance, « pour secourir toutes les misères que fait naître la guerre ». L'assemblée est mise au courant des dispositions prises pour assurer au lycée le fonctionnement des travaux agricoles recommandés par une récente circulaire ministérielle. Un ancien potager, transformé depuis quelques années en terrain de jeux, va être remis en culture. « Une offre généreuse, d'un ami du lycée, va fournir le laboureur, les bœufs nécessaires pour défoncer le

terrain et fournira les instruments et les engrais ». À la séance du 7 novembre 1919, il est fait état de la proposition d'une œuvre de solidarité « L'École pour l'école » qui demande de venir en aide aux écoles des pays dévastés en leur donnant pour « parrain » les établissements de l'arrière que la guerre n'a pas éprouvés. L'assemblée décide d'adopter ainsi une école de la Somme. Il est mis en place un comité et des versements mensuels sont prévus pour les élèves et les professeurs. C'est l'école de garçons de Cagny, 44 élèves, canton d'Amiens, qui est attribuée au lycée. À la séance du 20 décembre 1919, il est décidé de se mettre en relation directe avec l'instituteur. À la séance du 28 février 1920, le proviseur attire l'attention de l'assemblée sur la nécessité d'inviter les élèves à verser de l'argent en vue d'une souscription à « l'emprunt de la paix » en cours. Le professeur de français de chaque classe est chargé de réunir les fonds. Dès la séance du 23 mars 1920, le total des sommes versées par les élèves du lycée en vue de souscrire à cet emprunt est donné, soit une somme de 662,75 francs. Ceci représente 6 titres de rente, le reste (62,75) sera attribué à des œuvres de bienfaisance : « Société de protection des engagés volontaires » et aux « Orphelins de l'enseignement secondaire et pupilles de la Dordogne ». Ce n'est qu'au cours de la séance du 4 juin 1920 que l'on voit poindre la lassitude. Il y est en effet question de vente d'insignes au profit des régions dévastées. Il s'agit d'une demande faite par une association, « L'Œuvre du devoir social », qui œuvre « pour la reconstitution des foyers détruits par la guerre ». L'assemblée objecte « la lassitude des élèves, à la bourse desquels il a été fait appel tant de fois et, d'autre part, la négligence de l'œuvre de « L'École pour l'école » dans les transmissions à l'école de Cagny des paquets expédiés par le lycée ». Il est convenu de « faire la tentative en pensant rencontrer peu d'empressement ». La « Ligue française d'éducation morale » adresse un appel aux jeunes gens pour susciter dans chaque établissement scolaire un groupement de jeunes gens, une « Ligue des volontaires du devoir » dont le programme a pour objet « la concorde, le travail, le sentiment du bien public, la dignité ». L'assemblée reconnaît l'utilité d'un tel groupement et en verrait volontiers la réalisation.

***Le premier et seul mort parmi les personnels enseignants, auxiliaires, de surveillance. Mise en œuvre du processus d'hommage aux combattants***

À la séance du 22 novembre 1915, le proviseur salue la mémoire du premier mort, parmi les personnels : Pierre Cocaud, professeur d'anglais « mort au champ d'honneur ». Ce natif de Bouvron en Loire-Inférieure, né en 1889, fut un élève de l'école normale d'instituteurs de Savenay, instituteur stagiaire à Donges, puis, après avoir été reçu au certificat d'aptitude en anglais, nommé au Cateau, admissible à l'agrégation d'anglais en 1913, chargé de cours au lycée de Périgueux à compter du 17 octobre 1913. À la séance du 4 juin 1920,

il est proposé « de remettre une médaille commémorative destinée à perpétuer au lycée le souvenir de M. Cocaud, tombé au champ d'honneur ». L'assemblée se déclare d'avis d'attendre que, sur l'initiative du proviseur, l'Association amicale des anciens élèves édifie au lycée un monument aux morts. La double cérémonie offrira ainsi toute la solennité désirable. Une délégation du lycée demandera au président de l'association son concours moral et pécuniaire. Mais l'assemblée décide que dès maintenant une souscription sera commencée en vue de l'érection de ce monument et que des adhésions seront recueillies. Elle estime, en outre, qu'il est nécessaire de réparer le monument aux morts de 1870 ; un appel sera fait pour cela au conseil d'administration du lycée. C'est donc là le point de départ de la démarche qui va conduire à l'érection du monument actuel.

### *Création de prix commémoratifs*

À la séance du 29 mai 1916, on examine la requête de R. Thauziès souhaitant créer un prix « Hubert Thauziès » afin de perpétuer la mémoire de son fils, ancien élève du lycée, élève de l'École normale supérieure, sous-lieutenant d'infanterie mort au champ d'honneur. L'assemblée donne une suite favorable à cette proposition. Le prix sera provisionné par un don d'un titre de 24 francs. C'est à la séance du 25 mai 1917 que M. Aublant, père d'un ancien élève du lycée, mort au champ d'honneur, souhaite fonder en mémoire de son fils, un prix annuel nommé « Prix Jean Aublant », attribué à l'élève de seconde qui obtiendrait le premier prix de français. Le prix sera provisionné par un don d'un titre de 20 francs de rente à 3 %. À la séance du 28 février 1920, il est question du legs « Ameline » (1 000 francs en rentes à 5 % sur l'Emprunt de la paix) pour créer un prix à la mémoire de son fils Raymond, ancien élève du lycée tombé au champ d'honneur. L'élève lauréat pourra être de tout niveau et il s'agira de récompenser « les qualités de cœur et de caractère, la bonté, le travail et les vertus civiques naissantes qui annonceront un bon Français ».

C'est enfin à la séance du 4 juin 1920 qu'apparaît le dernier legs : le legs Obier pour « Robert Obier » ancien élève du lycée, mort pour la France à Couandre (Marne). Ce legs consiste en un titre de rente de 50 francs. Ce sera un prix pour l'élève de la classe de philosophie qui aurait obtenu le prix d'histoire naturelle.

### *Le retour à la vie normale*

Il est marqué par l'arrivée d'un nouveau chef d'établissement. Le 7 juin 1920, A. Marcelly décède prématurément. Il est remplacé le 1<sup>er</sup> juillet par M. Robert. Celui-ci après une année de fonctionnement décide, à partir de la réunion du 8 octobre 1921, de préciser avec fermeté des points qui semblaient avoir été négligés au fil des années de guerre. Les professeurs et professeurs adjoints sont donc fermement avertis qu'il leur appartient de : veiller à la

bonne tenue des cahiers de textes et carnets de correspondance, respecter le calendrier des compositions, vérifier les tâches imposées aux élèves, respecter les heures de sonnerie, laisser les classes propres, aérées et en bon état après leur cours. À partir du 16 novembre 1922, les fraudes deviennent un gros sujet de préoccupation. Deux élèves seront même pris en flagrant délit. Le conseil décide de leur mettre « un zéro inscrit à l'encre rouge sur le livret scolaire avec mention du motif ». Cette décision est récusée par le recteur qui, après avoir consulté le ministre, estime que « la sanction est trop dure car il s'agit d'un document exigé au baccalauréat ». Quoiqu'il en soit, le ministre produira une circulaire concernant la surveillance des compositions et condamnant vivement la fraude. Enfin, preuve que la vie a repris son cours normal, en 1923, le proviseur estime qu'il y a trop de retenues et qu'il serait temps de faire preuve de plus de modération.

On voit donc que les répercussions sur la vie quotidienne du lycée sont nombreuses et que l'établissement répond aux nombreuses sollicitations qui lui sont faites. Certes, vers la fin de la guerre, une certaine lassitude est sensible. La sensibilité de l'époque se manifeste par la création de 5 prix spécifiques dédiés à la mémoire de 5 anciens élèves morts au combat : les prix Hubert Thauziès, Jean Aublant, Albert Montiès, Raymond Ameline et Robert Obier.

### 3. La guerre au travers du conseil d'administration du lycée <sup>13</sup>

Les débats concernent essentiellement le fonctionnement matériel, voire purement budgétaire de l'établissement. On y trouve néanmoins des éléments intéressants sur le vécu de la guerre :

#### *Sur la participation à l'effort national*

Le 1<sup>er</sup> février 1918, le proviseur est heureux d'apprendre au conseil que la souscription des élèves au 3<sup>e</sup> emprunt national a apporté de quoi acheter six titres de rente pour les pupilles de l'Instruction publique de la Dordogne.

#### *Sur les restrictions et difficultés économiques*

Le conseil du 16 octobre 1916 fait état de « la cherté toujours croissante des livres, des fournitures classiques, et des denrées alimentaires » (à propos du relèvement des nouveaux tarifs scolaires et des gages de début des agents). Une demande de crédits supplémentaires « pour faire face aux dépenses croissantes liées aux circonstances actuelles » est faite en 1917. Il en sera de même à la séance du 12 avril 1918. On fait état de difficultés de paiement des fournisseurs le 27 mai 1918, et il faut encore emprunter au fonds de réserve.

13. Registres des procès verbaux du conseil d'administration, 1904-1962.

### ***Sur les difficultés d'approvisionnement en gaz***

La séance du 23 mai 1917 évoque les difficultés d'approvisionnement et le recrutement difficile des surveillants ainsi que l'insuffisance de l'éclairage au gaz, l'hiver dernier. Et ce, « pendant plusieurs jours avec le retour à la bougie pour les études et dortoirs ». Il est même envisagé, pour l'hiver prochain, l'impossibilité d'avoir du gaz de 4 heures du soir à 8 heures du matin. Ce sera là le point de départ de l'électrification de l'établissement. En effet, le proviseur soumet au conseil un projet d'éclairage du lycée à l'électricité. En novembre 1917, la première tranche de l'électricité est faite (études et dortoirs) et on envisage alors de l'étendre aux appartements de fonction.

Mais il faudra attendre le 2 décembre 1918 et une demande de restitution des 300 draps réquisitionnés le 19 août 1914 pour l'armée, assortie d'une demande supplémentaire de crédit extraordinaire « pour achat de draps et serviettes », pour comprendre que l'établissement a fait l'objet d'une réquisition par l'autorité militaire le 19 août 1914. Le proviseur y avait fait juste une allusion à l'occasion de son discours de la distribution des prix de 1915. Et ce n'est que le 13 septembre 1919 que des précisions supplémentaires sont apportées. Il est alors fait retour sur « l'occupation des locaux pendant les grandes vacances de 1914 par les troupes et sur les dégradations causées ». Ceci s'est fait « dans la précipitation et il n'y a pas eu d'état des lieux ni d'indemnisation par l'autorité militaire ». Il n'a été possible ensuite de procéder à l'entretien ni à la remise en état pendant la guerre d'où encore une fois la nécessité du recours au prélèvement sur le fonds de réserve pour « remise en état des vestibules d'entrée, de corridors, de salles, acquisition de tables, bancs, chaises afin de réutiliser le Petit Lycée qui nous est enfin rendu ». On retrouve là le retour à la normale signalé plus haut en remarquant toutefois que l'établissement aura attendu décembre 1918 pour se manifester officiellement et faire état des désagréments causés par la réquisition militaire de l'été 1914.

## **Conclusion**

Le Professeur Marius Lévy qui enseigne dans l'établissement de 1927 à 1970 décrit ainsi ses études au lycée de Beauvais pendant la première guerre mondiale : « De ma Cinquième, en 1914, jusqu'à ma première, en 1918, nous connûmes à Beauvais tous les flux et reflux de la guerre, les difficultés du ravitaillement et de l'éclairage, et, pour finir, les bombardements aériens. La fin de l'année scolaire fut, en 1918, si violemment secouée et même impossible que mes parents m'envoyèrent quatre mois, à Lyon, chez une tante<sup>14</sup> ». Il s'agit

---

14. Lévy (Marius), *J'ai quitté l'école*, Périgueux, Éditions du Périgord Noir, 1973, p 17-18.

là d'un témoignage qui porte sur la vie d'un établissement situé à proximité, voire dans la zone des combats. Le lycée de Périgueux a vécu le drame à l'arrière et, à part l'épisode de la réquisition pendant les grandes vacances de 1914, n'a pas directement subi les aléas du lycée de Beauvais. Pour autant, comme l'arrière, il a participé à la guerre et à son effort. Il y a eu de nombreux morts parmi ses anciens élèves, un pour le corps enseignant et de nombreux blessés. Les enseignements ont été perturbés par les départs au front, les remplacements, les retours d'enseignants plus ou moins profondément marqués par le front. L'établissement a répondu à toutes les sollicitations et collectes. Les restrictions ont frappé tout le monde et l'on voit bien, peu à peu, une lassitude résignée gagner les esprits. Il est évident néanmoins, que la sortie de guerre se fait dans de bien meilleures conditions que dans le cas d'un lycée des zones de bataille. Pourtant, on sent bien que la résignation de la dernière année de la guerre laisse présager que cette résistance du sentiment national, dont témoigne le lycée comme l'ensemble du pays, avait atteint avec la guerre de 1914 un sommet, et qu'on ne pourrait recommencer. La comparaison avec la période 1939-1944 pourrait, à cet égard, se révéler intéressante.

**Liste des anciens élèves et des fonctionnaires tués à l'ennemi  
ou morts des suites de leurs blessures, ou bien disparus  
État complété**

- ADENIS René, 1877 (Dordogne), sergent au 131<sup>e</sup> R.I., 20 décembre 1914 aux Hurlus (Marne).
- AGARD Pierre, 1889 (Dordogne), brancardier au 50<sup>e</sup> R.I., 24 octobre 1916, Périgueux (Dordogne), « suite maladie contractée au front ».
- ALARY Maurice, 1888 (Dordogne), lieutenant 108<sup>e</sup> R.I., 3 mars 1915, hôpital militaire de Chalons (Marne), « suite blessures reçues au combat », chevalier de la Légion d'honneur.
- AMELINE Raymond, 1895 (Dordogne), 176<sup>e</sup> R.I., 21 juin 1915 aux Dardanelles, disparu (bataille de Sedd ul Bahr), Médaille militaire, Croix de guerre.
- AMEUILLE Albert, 1898 (Indre), 287<sup>e</sup> R.I., 12 août 1918, Conchy-les-Pots (Oise), Médaille militaire.
- ANDRAL Louis, 1894 (Lot-et-Garonne), lieutenant au 59<sup>e</sup> R.I. (lieutenant d'observation aérienne), 30 octobre 1918 « dans un combat aérien », Cierges (Meuse).
- AUBARBIER André, 1894 (Dordogne), sergent 54<sup>e</sup> R.I., disparu, 20 juin 1918, Calonne (Meuse).
- AUBARBIER Louis, 1891 (Dordogne), caporal, 126<sup>e</sup> R.I., disparu 28 août 1914, illisible (Ardennes).

- AUBERTIN Henri, 30 juillet 1898, engagé volontaire, 25 février 1917, Limoges (Haute-Vienne).
- AUBLANT Jean, 1896 (Dordogne), aspirant au 161<sup>e</sup> R.I., 7 octobre 1916, Sailly-Saillisel (Somme), cité ordre du corps d'armée, Médaille militaire.
- AUBRY Félix, 1872 (Sarthe), capitaine au 141<sup>e</sup> R.I., 12 septembre 1914, illisible (Pas de Calais).
- AUDIT Jean, 1891 (Dordogne), sergent au 13<sup>e</sup> chasseurs alpins, 31 août 1914, Mandray (Vosges), « suite blessures reçues au combat », cité.
- AUROUSSEAU René, 1894 (Haute-Vienne), sergent au 108<sup>e</sup> R.I., 22 août 1914, Nèvreumont (Belgique), cité ordre de l'armée.
- AUROUSSEAU Roger, 1890 (Haute-Vienne), sous-lieutenant au 344<sup>e</sup> R.I., 20 août 1914, Faxe-Fontenay (Lorraine), cité ordre de l'armée.
- BADENHUYER Raymond, 1891 (Deux-Sèvres), sous-lieutenant au 32<sup>e</sup> R.I., 25 août 1914, forêt de Champenoux (Meurthe-et-Moselle), cité ordre de l'armée.
- BARJON Pierre, 1896 (Dordogne), caporal au 54<sup>e</sup> R.I., 21 juin 1915, Rupt-en-Woëvre (Meuse), cité.
- BAXAS Raoul, 1895 (Dordogne), 2<sup>e</sup> régiment colonial, 31 mai 1918, Merville (Somme), cité, Médaille militaire.
- BAYLE Ferdinand, 1892 (Dordogne), 50<sup>e</sup> R.I., disparu, 24 août 1914, Blagny (Marne).
- BEAUDET Georges, capitaine au 401<sup>e</sup> R.I., 24 octobre 1916, « sur la Somme », cité.
- BENITE Pierre, 1891 (Dordogne), lieutenant au 122<sup>e</sup> R.I., 29 octobre 1914, Saint-Junien-les-Ypres (Belgique), chevalier de la Légion d'honneur, cité ordre de la division.
- BERGUIN Henri, 1859 (Dordogne), colonel 143<sup>e</sup> R.I., disparu 20 août 1914, Mulhwald (Lorraine).
- BERTAUD Amédée, caporal, 415<sup>e</sup> R.I., disparu.
- BEYNEY Raymond, 1891 (Dordogne), lieutenant au 214<sup>e</sup> R.I., 27 mars 1916, hôpital temporaire de Revigny (Meuse), « suite blessures reçues au combat », cité ordre de l'armée.
- BEYNEY Robert, 1895 (département de Constantine Algérie), sergent 143<sup>e</sup> R.I., disparu, Wytschaete (Belgique).
- BIRABEN Jean, 1889 (Dordogne), sergent au 3<sup>e</sup> R.I., 26 septembre 1914, Stenay (Meuse), cité.
- BOISSAT-MAZERAT André, 1887 (Dordogne), enseigne de vaisseau, 1<sup>er</sup> régiment de fusiliers-marins, 10 mai 1915, Saint-Georges (Belgique), chevalier de la Légion d'honneur, cité ordre de l'armée.
- BON Max, 1897, 258<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 21 mai 1917 (Aisne), cité.

- BONNAUD René, 1885, 125<sup>e</sup> R.I., 17 juin 1915, Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), cité ordre du régiment.
- BOURGES René, 1893 (Dordogne), sous-lieutenant, 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, 20 septembre 1916, Maurepas (Somme), cité ordre du corps d'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- BOURNEAU René, 1889 (Dordogne), sous-lieutenant au 300<sup>e</sup> R.I., 3 septembre 1914, Souain (Marne).
- BOUSSAT Denis, 1870 (Bouches-du-Rhône), lieutenant-colonel, commandant la 6<sup>e</sup> brigade de chasseurs alpins, 17 décembre 1915 à l'Hartmannswillerkopf (Alsace), cité ordre de l'armée, officier de la Légion d'honneur.
- BOUYX Jules, lieutenant au 308<sup>e</sup> R.I.
- BRACHET Marc, 1892 (Dordogne), aspirant 50<sup>e</sup> R.I., 30 octobre 1915, Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), cité ordre du régiment.
- BURETTE Louis, 1897 (Dordogne), caporal, 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, 16 juin 1915, Braunkorpf (Alsace).
- CASTEL Georges, 1881 (Dordogne), sapeur mineur au 4<sup>e</sup> régiment de génie, 14 février 1915, Cambrai (Nord), disparu.
- CAUSSADE René Pierre, 1893 (Dordogne), sergent fourrier 131<sup>e</sup> R.I., 22 septembre 1914, Saint-Souplet (Seine-et-Marne).
- CAZAUD Léonard, 1896 (Dordogne), maréchal des logis au 252<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 6 septembre 1917, centre hospitalier de Souilly (Meuse), « suite blessures reçues au combat », cité, Médaille militaire.
- CERE Georges, 1895 (Dordogne), engagé volontaire 1<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 3 juillet 1915, hôpital, de Commercy (Meuse), « suite blessures reçues au combat ».
- CHABROL Armand, 1889 (Haute-Vienne), sous-lieutenant au 63<sup>e</sup> R.I., 21 décembre 1914, Jonchery (Marne).
- CHALAVIGNAC Pierre, 1896 (Dordogne), 418<sup>e</sup> R.I., 16 août 1916, Maurepas (Somme).
- CHALON Gaétan, 57<sup>e</sup> R.R., 30 septembre 1914, Craonne (Aisne).
- CHANCOGNE Georges, 1879 (Dordogne), médecin aide-major de 1<sup>e</sup> classe, 125<sup>e</sup> R.I., 13 juin 1918, Méry (Oise).
- CHANSARD Émile, 1887 (Dordogne), 308<sup>e</sup> R.I., 28 août 1914, Moislains (Somme), disparu.
- CHARBONNET Georges, 1896 (Dordogne), aspirant 51<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 4 mars 1916, Mourmelon (Marne), cité.
- CHARBONNET Jean, 1895 (Dordogne), sous-lieutenant au 9<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 17 août 1916, hôpital d'Amiens (Somme), « suite blessures reçues au combat », cité ordre de la division.
- CLOCHE Pierre, 1880 (Dordogne), 14<sup>e</sup> R.I., 16 février 1915 (Marne), « suite blessures reçues au combat », cité ordre de l'armée.

- COCAUD Pierre, 1885 (Loire-Inférieure), 50<sup>e</sup> R.I., 30 octobre 1915, Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais).
- CONILHERGUE Henri, 7<sup>e</sup> régiment colonial, Saint-Rémy-sur-Bussy (Marne).
- CRUVEILLER Louis, 1894 (Dordogne), caporal au 50<sup>e</sup> R.I., disparu 2 septembre 1914, Le Chesnes (Ardennes).
- DANTOU Edgard, 1889 (Dordogne), adjudant au 50<sup>e</sup> R.I., 3 décembre 1914 devant Prosnes (Marne), Médaille de Saint-Georges.
- DASTOUET Marie Louis Paul, 1888 (Dordogne), capitaine au 149<sup>e</sup> R.I., 13 octobre 1915, hôpital Necker (Paris), « suite blessures reçues au combat », cité ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- DAUVERGNE Léon, 1891 (Dordogne), sous-lieutenant 117<sup>e</sup> R.I., 6 octobre 1915, « nord-est de Saint-Hilaire-le-Grand (Marne) », chevalier de la Légion d'honneur, cité à l'ordre de l'armée.
- D'ESCODÉCA DE BOISSE Raymond, capitaine 123<sup>e</sup> R.I., 21 octobre 1914, Berry-au-Bac (Aisne), cité ordre de l'armée.
- DEJAMMET Raymond, 1891 (Dordogne), sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> régiment de zouaves, 14 septembre 1914, Crouy (Aisne).
- DELAUVAUD-DUMONTEIL Paul, brigadier 1<sup>er</sup> chasseur, 11 octobre 1914, Béthune (Pas-de-Calais).
- DELFOUR Pierre, 1891 (Dordogne), sergent au 127<sup>e</sup> R.I., disparu, 4 septembre 1916, « près de Maurepas » (Somme).
- DENIS Gabriel, caporal infirmier au 291<sup>e</sup> RI., 20 octobre 1915, Epernay (Marne).
- DERVAUD Henri, 1871 (Dordogne), capitaine au 88<sup>e</sup> R.I., 9 septembre 1914, bataille de la Marne.
- DESMOULIN Camille, 1874 (Vienne), capitaine, 2<sup>e</sup> régiment tirailleurs de marche, 25 février 1916, Louvemont (Meuse), cité ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- DUBOST Maurice, 1885 (Charente), sergent au 78<sup>e</sup> R.I., 15 avril 1917, Butte-de-Souain (Marne), cité ordre du corps d'armée.
- DUNOGIER Joseph, capitaine d'état-major, disparu 1914.
- DURET Louis, 1895 (Haute-Saône), 58<sup>e</sup> régiment colonial d'infanterie, 2 mai 1915, disparu aux Dardanelles (bataille de Sedd ul Bahr).
- FAGEOL Pierre, 1890 (Dordogne), capitaine, détaché du 50<sup>e</sup> régiment d'artillerie, aviateur, commandant le 2<sup>e</sup> groupe d'aviation, 24 juin 1918, Coevres (Aisne), « suite blessures reçues en combat aérien », cité ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- FARGEOT Camille, 1890 (Dordogne), médecin aide-major 162<sup>e</sup> R.I., 6 mai 1916, Verdun (Meuse), cité ordre du régiment.
- FAUJANET Eloi, 1893 (Dordogne), 34<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 25 mars 1917, Auberive (Marne), cité ordre du régiment.

- FAVAREILLE Joseph, 1893 (Dordogne), sous-lieutenant au 34<sup>e</sup> R.I., 9 juin 1918, ambulance à Ravenel (Oise), « suite blessures reçues au combat », cité ordre de l'armée.
- FEVRIER Gabriel, 1892 (Dordogne), caporal au 101<sup>e</sup> R.I., disparu, 25 septembre 1915, secteur de Baconne (Marne).
- FRANÇOIS Paul, 1890 (Haute-Saône), sous-lieutenant au 8<sup>e</sup> régiment de génie, 13 février 1919, Saint-Raphaël (Var) « suite blessures reçues au combat », chevalier de la Légion d'honneur.
- GADRAT Raoul, 1896 (Charente), 247<sup>e</sup> R.I., 6 décembre 1916, « ambulance, suite blessures reçues au combat », Somme-Suippe (Marne), cité ordre de la division.
- GAVID Jack, 1896 (Indre-et-Loire), aspirant au 51<sup>e</sup> R.I., 20 juillet 1917, secteur de Metz, plateau de Pommérieux, Mont-Spin, « ambulance, suite blessures reçues au combat ».
- GIGAUDON Jean, capitaine, 2<sup>e</sup> tirailleurs, détaché 2<sup>e</sup> zouave, 27 janvier 1915, l'Ecurie (Pas-de-Calais), cité ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- GOUAUD Joseph, 1894 (Dordogne), sous-lieutenant au 162<sup>e</sup> R.I., 13 juillet 1915, La Harazée (Marne).
- GROJA Pierre, 1897 (Vienne), sergent pilote, 2<sup>e</sup> groupement d'aviation, 4 mai 1917, hospice de la Madeleine (Oise), « suite accident ».
- GSELL Roger, 8 janvier 1897 (Dordogne), 53<sup>e</sup> R.I., 9 janvier 1915, hôpital de Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), « suite blessures reçues au combat ».
- HERMEL Gabriel, 1884 (Dordogne), sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment de zouaves, 17 mai 1915, « tué entre Longemarck et le canal de l'Yser (Belgique) ».
- HERTZOG Henri, 1895 (Dordogne), sergent 108<sup>e</sup> R.I., 4 octobre 1914, Saint-Hilaire-le-Grand (Marne).
- LACHAUD Fernand, 1874 (Dordogne), téléphoniste 3<sup>e</sup> R.I., 19 juin 1916, Souilly (Marne).
- LACOMBE Paul, 1891 (Dordogne), sergent mitrailleur 50<sup>e</sup> R.I., 1<sup>er</sup> mars 1916, Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), cité ordre de la brigade.
- LACROZE Louis, 1893 (Dordogne), caporal au 76<sup>e</sup> R.I., 28 avril 1917, hôpital Lariboisière (Paris), « suite blessures reçues au combat ».
- LADOIRE Elie, 1894 (Dordogne), caporal mitrailleur au 3<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens, 14 décembre 1916, Douaumont-Verdun (Meuse), cité.
- LAFON Jules, 1891 (Corrèze), 143<sup>e</sup> R.I., 25 août 1914, combats de Rozelieure (Meurthe-et-Moselle).
- LAGLAINE Roger, 1896 (Charente), sous-lieutenant au 307<sup>e</sup> R.I., 29 septembre 1917, « dans ambulance suite blessures de guerre », Chauny (Aisne), cité ordre du régiment, chevalier de la Légion d'honneur.

- LAGORCE Edouard, 1896 (Dordogne), aspirant au 82<sup>e</sup> R.I., 25 septembre 1916, Bouchavesnes (Somme), cité ordre de la division.
- LAGRANGE Pierre, 1891 (Dordogne), 126<sup>e</sup> R.I., 19 septembre 1914, Chatel-Raoult-Saint-Louvent (Meuse).
- LALLET Pierre, 1890 (Dordogne), caporal au 50<sup>e</sup> R.I., 10 septembre 1914, Avallon (Yonne), suite « blessures reçues au combat ».
- LAMAUD Raymond, 1890 (Dordogne), sergent au 91<sup>e</sup> R.I., 27 avril 1915, Eparges (Meuse).
- LAPIERRE Jules, 1896 (Dordogne), sergent au 418<sup>e</sup> R.I., 16 avril 1917, Cerny (Aisne), cité ordre de la brigade.
- LASCAUD Raymond, capitaine au 66<sup>e</sup> R.I., 26 avril 1916, près de Verdun (Meuse).
- LASSAIGNE Gabriel, 1885 (Dordogne), lieutenant au 108<sup>e</sup> R.I., détaché à l'état-major de la 33<sup>e</sup> division, 25 juillet 1918, Brény-sur-Ourcq (Aisne).
- LASSIGNARDIE Jean, 1894 (Dordogne), 108<sup>e</sup> R.I. coloniale, 17 avril 1917, Saint-Hilaire-le-Grand (Marne).
- LAVAUD Jean, 1891 (Dordogne), sous-lieutenant au 50<sup>e</sup> R.I., 29 janvier 1916, Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais).
- LECA Antoine, capitaine 319<sup>e</sup> R.I., 30 mars 1918, Rollot (Somme), chevalier de la Légion d'honneur, cité ordre de l'armée.
- LE ROY Victor, Elie, Richard, 1881 (Dordogne), 329<sup>e</sup> R.I., 2 juin 1915, Le Labyrinthe (Pas-de-Calais).
- LESVIGNES Amédée, 1892 (Dordogne), caporal au 126<sup>e</sup> R.I., 27 septembre 1918, Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne), « suite maladie contactée aux armées ».
- LETENNEUR Paul, 1871 (Calvados), capitaine 50<sup>e</sup> R.I., 26 septembre 1915, Thélus (Pas-de-Calais), cité ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- LINARÈS Raoul, 1884 (Dordogne), capitaine 307<sup>e</sup> R.I., 26 mars 1918, Libermont (Oise), « ambulance, suite blessures reçues au combat ».
- LOUMIET Roger, 1892 (Dordogne), sous-lieutenant pilote, aviateur au 3<sup>e</sup> groupe d'aviation, 18 mars 1916, Mulhouse (Haut-Rhin), cité ordre de l'armée.
- MAGNE Etienne, 1877 (Dordogne), capitaine au 65<sup>e</sup> R.I., 13 septembre 1914, hôpital de Verdun (Meuse), « suite blessures reçues au combat », chevalier de la Légion d'honneur.
- MASSET René, 1882 (Dordogne), lieutenant 50<sup>e</sup> R.I., 26 juillet 1915, Thélus (Pas-de-Calais), cité ordre de la division.
- MAZEAUD Robert, 1880 (Dordogne), capitaine au 24<sup>e</sup> régiment de chasseurs alpins, 3 septembre 1916, Maurepas (Somme), cité ordre de l'armée.
- MERCIER Jean, maréchal des logis, 52<sup>e</sup> régiment d'artillerie, mai 1918, front italien, cité ordre de la division.

- MERCIER Pierre, maréchal des logis, 52<sup>e</sup> régiment d'artillerie, octobre 1918, « front français ».
- MERCIER-LACHAPPE Louis, caporal, 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale, 14 juillet 1916.
- MERGIER Pierre, 1892 (Indre), sous-lieutenant au 50<sup>e</sup> R.I., disparu 8 mars 1917, Maisons-de-Champagne (Marne).
- MICHÈGUE Léon, 1894 (Dordogne), maréchal des logis au 34<sup>e</sup> régiment d'artillerie, 17 avril 1916, Verdun (Meuse), cité ordre de l'armée, Médaille militaire.
- MICHEL Albert, 1882 (Dordogne), 108<sup>e</sup> R.I., corps expéditionnaire d'Orient, 26 septembre 1914, hôpital de Moulins (Allier), « suite blessures de guerre ».
- MONTIES Albert, 1895 (Lot-et-Garonne), mitrailleur 418<sup>e</sup> R.I., 18 juillet 1918, « près de Soissons » (Aisne).
- MONTOZON-BRACHET François, 1881 (Dordogne), sergent fourrier au 50<sup>e</sup> R.I., 26 septembre 1915, Thélus (Pas-de-Calais).
- MOULINIER Louis, 1863 (Dordogne), colonel du 80<sup>e</sup> R.I., « préposé pour commander une brigade », 21 mars 1916 en maison de santé à Pau (Basses-Pyrénées), « suite blessures reçues au combat », cité, chevalier de la Légion d'honneur.
- NAUZEN Armand, 1893 (Dordogne), sergent au 42<sup>e</sup> R.I., 19 juillet 1918 (Aisne).
- OBIER Robert, 1895 (Gironde), sous-lieutenant au 41<sup>e</sup> R.I., 18 juillet 1918, Connautre (Marne), « hôpital suite blessures reçues au combat », chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.
- PAGAND Louis, 1895 (Espagne), élève brigadier au 81<sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde, 3 août 1918, Montereau (Seine-et-Marne), « suite maladie contactée aux armées ».
- PARAT Etienne, 1895 (Dordogne), sapeur au 3<sup>e</sup> régiment de génie, 14 mars 1916, Côte-de-Froideterre (Meuse).
- PAROUTY Jean, 1896 (Dordogne), caporal au 106<sup>e</sup> R.I., 21 juin 1916, Thiaumont (« secteur de Verdun, Meuse »).
- PARROT-LAGARENNE Jacques, 1893 (Seine), sous-lieutenant au 356<sup>e</sup> R.I., septembre 1914, Lirouville (Meurthe-et-Moselle), cité ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- PERBOSC Jacques, 1894 (Dordogne), sous-lieutenant aviateur, 2<sup>e</sup> groupe d'aviation, 10 mars 1916, près de Château-Salins (Moselle), cité ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- POMMIER Raymond, 1897 (Gironde), 108<sup>e</sup> R.I., 24 août 1916, Saint-Maixent (Deux-Sèvres), « suite blessures de guerre ».
- POUQUET Maxence 1868 (Dordogne), commandant au 50<sup>e</sup> R.I., 10 décembre 1915, Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), cité ordre de la division.

- PUYPALAT Henri, sous-lieutenant, artillerie.
- REBIÈRE Georges, 1888 (Dordogne), aspirant au 14<sup>e</sup> R.I., 25 septembre 1915, Beaurains (« près Arras » Pas-de-Calais).
- REBIÈRE Edouard, 1892 (Dordogne), caporal de zouaves, disparu, 28 août 1914, illisible (Ardennes).
- REVERDEL Pierre, né à Savignac-les-Églises (Dordogne), élève de notaire, 3 septembre 1895, décédé à Savignac-les-Églises (Dordogne), 20 octobre 1915.
- REY Jean, 1882 (Dordogne), sous-lieutenant au 126<sup>e</sup> R.I., disparu le 26 avril 1916, aux Eparges (Meuse).
- REYREL Albert, 1872 (Dordogne), commandant au 158<sup>e</sup> R.I., février 1918, hôpital de Grasse (Alpes-Maritimes), cité ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- RIVALS Emile, 83<sup>e</sup> R.I., 14 septembre 1914, Mesnil-les-Hurlus (Marne).
- RIVALS Jean, 31 mai 1918, « près de Reims » (Marne).
- ROBERT Daniel, 1890 (Bouches-du-Rhône), 346<sup>e</sup> R.I., 8 juin 1915, Bois-le-Prêtre (Meurthe-et-Moselle), « ambulance, suite blessures reçues au combat ».
- ROULAND Pierre Edmond, 1885 (Dordogne), sergent au 50<sup>e</sup> R.I., 3 décembre 1914, « près de Reims » (Marne).
- SAUMANDE Eugène, 1881 (Dordogne), capitaine aviateur, 2<sup>e</sup> groupe d'aviation, disparu le 29 juin 1918, Bois-de-Mailly (Meurthe-et-Moselle), cité ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.
- SIMON Adolphe, 1880 (Seine), sous-lieutenant au 50<sup>e</sup> R.I., 24 septembre 1915, Thélus (Pas-de-Calais), cité ordre de l'armée.
- SIMON Louis, sous-lieutenant 307<sup>e</sup> R.I., 11 novembre 1916, Pressoir (Somme).
- SIMONET Pierre, 1898 (Meurthe-et-Moselle), sous-lieutenant au 38<sup>e</sup> R.I., 18 juillet 1918, Nanteuil-la-Fosse (Marne), chevalier de la Légion d'honneur.
- SIREYJOL René, 1887 (Dordogne), lieutenant au 50<sup>e</sup> R.I., 9 mars 1917, Maisons-de-Champagne, « ambulance, suite blessures reçues au combat ».
- MORTEYROI Paul Soulelic 1882 (Dordogne), 273<sup>e</sup> R.I., 4 août 1917, Bixschoote (Belgique), cité.
- TALAUCHER André, 1893 (Dordogne), 50<sup>e</sup> R.I., 30 septembre 1914, Auberive (Marne).
- THAUZIES Hubert, 1893 (Dordogne), ancien élève de l'École normale supérieure, professeur à Châlon, sous-lieutenant au 122<sup>e</sup> R.I., 20 mai 1915, Beauséjour (Marne), « suite blessures reçues au combat », cité ordre de la division, chevalier de la Légion d'honneur.

TINLOT Raphaël, 1894 (Dordogne), sergent au 50<sup>e</sup> R.I., 30 septembre 1914, Auberive (Marne).

VERGNAUD Marcel, 1891 (Dordogne), sapeur, 4<sup>e</sup> régiment de génie, 24 juillet 1916, « 100 m au nord du bois de Vaux-sur-Somme (Somme) », cité ordre de la division.

VIAUD Maurice, 1891 (Dordogne), 14<sup>e</sup> R.I., disparu, 22 août 1914, Bertrix (Belgique).

VIDAL Robert, 1888 (Dordogne), brancardier, 11<sup>e</sup> R.I., juillet 1918, Autheuil-en-Valois (Somme), Croix de Saint Georges.

HELMÉ-GUIZON M., T.O.E. 1922. Il n'a pas été possible de l'identifier et de trouver la justification de sa place sur le monument.

– « *Illorum mors saluti fuit nobis* ». Cette expression figure sur le monument. La traduction en a été donnée par M. Sausy, professeur de première dans son discours du 13 juillet 1923 : « Ils sont morts pour que nous vivions ».

– Le total des morts est de 140. À noter le cas de Amédée Lombraud, maréchal des logis, 21<sup>e</sup> artillerie, qui figure sur le livre d'or des anciens élèves mais pas sur le monument aux morts.

### **Présidences et orateurs des distributions des prix**

Samedi 28 juillet 1900, sous la présidence du Dr Peyrot, membre de l'Académie nationale des Médecins, délégué par le ministre de l'Instruction publique. Discours d'usage prononcé par M. Aubry, professeur de seconde.

Lundi 29 juillet 1901 sous la présidence de M. Estellé, préfet de la Dordogne, discours d'usage par M. Roques, professeur agrégé de cinquième.

Mercredi 3 juillet 1902, présidence de G. Bizos, recteur de l'Académie de Bordeaux, discours par A. Bourgoin, professeur agrégé de seconde.

Jeudi 30 juillet 1903, présidence du Dr Peyrot, membre de l'Académie nationale de Médecine, sénateur de la Dordogne, discours par M. Dufour, professeur de cinquième.

Samedi 30 juillet 1904, présidence de Georges Saumande, député de la Dordogne, discours par M. Brehant, professeur agrégé de philosophie.

Samedi 29 juillet 1905, présidence du général Mounier, commandant la 24<sup>e</sup> division d'infanterie à Périgueux, discours par M. Rivière, professeur agrégé d'allemand.

Samedi 28 juillet 1906, présidence du général Amourel, commandant la 24<sup>e</sup> division d'infanterie à Périgueux, discours par M. Mercier, professeur d'histoire.

Samedi 27 juillet 1907, présidence d'A. Debidour, professeur d'histoire à la Sorbonne, inspecteur général de l'Instruction publique, discours par M. Le Blan, professeur agrégé de première.

Mercredi 29 juillet 1908, présidence du général Souvestre, commandant la 24<sup>e</sup> division d'infanterie à Périgueux, discours par M. Wolf, professeur agrégé d'allemand.

Jeudi 29 juillet 1909, présidence de R. Rousset, bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris, président de l'Association des anciens élèves du lycée, discours par A. Mesnard, professeur de seconde.

Samedi 30 juillet 1910, présidence de M. Aubarbier, président de la chambre de commerce, discours par J. Laporte, professeur de philosophie.

Samedi 29 juillet 1911, présidence de M. Beauvais, préfet de la Dordogne, discours par A. Bohl, professeur de philosophie.

Samedi 27 juillet 1912, présidence de M. David, député de la Dordogne, discours par M. Euvrard, professeur d'allemand.

Dimanche 13 juillet 1913, présidence du général de Castelli, commandant la 24<sup>e</sup> division d'infanterie à Périgueux, discours par R. Thauziès, professeur de première.

Dimanche 12 juillet 1914, présidence de M. Hourtiq, inspecteur d'Académie, discours par M. Bayle, professeur d'histoire et géographie, professeur de première.

Mardi 13 juillet 1915, présidence du proviseur du lycée, A. Marcelly.

Jeudi 13 juillet 1916, présidence du proviseur du lycée, A. Marcelly.

Vendredi 13 juillet 1917, présidence du général Clergerie, commandant la 24<sup>e</sup> division d'infanterie à Périgueux, discours par M. Dorin, professeur de septième.

Vendredi 12 juillet 1918, présidence de P. Roquère, préfet de la Dordogne, discours par M. Terrade, professeur de troisième.

Samedi 12 juillet 1919, présidence de R. Debuc, procureur de la République à Périgueux, discours par M. Simon, professeur d'anglais.

Lundi 12 juillet 1920, présidence de R. Boissarie, avocat, bâtonnier de l'Ordre des avocats, conseiller général de la Dordogne, discours par M. Léger, professeur de quatrième.

Mercredi 13 juillet 1921, présidence du Dr F. Gadaud, député de la Dordogne, discours par M. Dartigue-Peyrou, professeur d'histoire et géographie.

Jeudi 13 juillet 1922, présidence de M. Poivert, préfet de la Dordogne, discours par M. Sausy, professeur de première.

Vendredi 13 juillet 1923, présidence de M. Petit, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, discours par M. Seguin, professeur de mathématiques.

### Ceux de la guerre de 1870-1871

« Leur nom figure sur la colonne élevée dans la cour d'honneur du Lycée. Ce monument a été construit grâce à une souscription publique faite par les soins de MM. de Crozals et Fabre, proviseurs. Il fut fait sur les plans de M. Lagrange architecte et de M. Lassoutanie, sculpteur. La fête de l'inauguration eut lieu le 29 juillet 1875, devant une nombreuse assistance : M. Seguin, recteur, M. Galy président de la société historique de Périgueux » (extrait des *Palmarès*).

Gabriel ROUSSELY (de Périgueux), lieutenant au 56<sup>e</sup> de ligne, tué à Reichshoffen, le 6 août 1870.

Martial DUFOUR (de Manzac), sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> tirailleurs algériens, tué à Freschwillers, le 6 août 1870.

Adrien COLY (de Périgueux), capitaine au 65<sup>e</sup> de ligne, chevalier de la Légion d'honneur, tué à la bataille de Saint-Privat, le 18 août 1870.

Joseph FOURGEAUD (de Lisle), engagé volontaire, sergent fourrier au 890<sup>e</sup> de ligne, tué à Sedan le 1<sup>er</sup> septembre 1870.

Armand DESMAISON (de Léguillac-de-Cercles), engagé volontaire, sous-lieutenant des mobiles de la Dordogne, tué à Loigny, le 2 décembre 1870.

Edmond LACOMBE (de Périgueux), avocat, engagé volontaire au 28<sup>e</sup> régiment de marche avec son frère, qui suit.

Maurice LACOMBE, étudiant en droit, tués tous les deux par le même obus, à Champigny, le 2 décembre 1870.

Emile ROUCHARD (de Périgueux), capitaine adjudant major au 41<sup>e</sup> de ligne, tué à Beaugency, le 8 décembre 1870.

Armand PARROT (de Périgueux), élève en médecine, aide-major requis, frappé le 5 janvier 1871, par un éclat d'obus, au fort de Vanves, en courant au secours des blessés, mort à Paris, des suites de sa blessure, le 11 janvier 1871.

Joseph BOUSSAT (de Mussidan), capitaine adjudant major, tué à Changé, le 11 janvier 1871.

Henri DE LANGLADE (de Périgueux), lieutenant des mobiles de la Dordogne, tué au Mans, le 12 janvier 1871.

Maximilien DE TOUCHEBOEUF-BEAUMONT (de Périgueux), lieutenant des mobiles de la Dordogne, blessé à Bazoches, le 30 décembre, mort à Montmirail, des suites de sa blessures, le 30 janvier 1871.

Anatole JAMAIN (de Miallet), volontaire, mis à l'ordre du jour à Vierzon, tué à Laferté-Imbault, le 18 février 1871.

Yrieix FRICOUT (d'Antonne), sous-lieutenant au 90<sup>e</sup> de ligne, tué à Sèvres, le 3 avril 1871.

Delphin MARTY (de Sainte-Alvère), capitaine au 72<sup>e</sup> de ligne, officier la Légion d'honneur, tué à Paris le 24 mai 1871.

### Sources et bibliographie

- Palmarès de 1900 à 1930, 3 volumes édités par l'Association des anciens élèves.
- Registre des procès-verbaux des assemblées générales des professeurs et professeurs adjoints du 3 janvier 1907 au 15 décembre 1950.
- Liste des anciens élèves et des fonctionnaires tués à l'ennemi ou morts des suites de leurs blessures ou bien disparus ; blessés, cités à l'ordre du jour, ou décorés (état en 1922 avant l'érection du monument).
- Livres du personnel, 1879-1919, 1920-1948.
- Registres des procès-verbaux du conseil d'administration, 1904-1962.
- Ministère de la Défense, direction de la mémoire, du patrimoine et des archives, bureau de la politique des archives et des bibliothèques, Mémoire des hommes.
  
- BECQUART (Noël), « L'opinion publique en août 1914 dans le département de la Dordogne, rapports du préfet de la Dordogne », *BSHAP*, 1969, t. XCVI.
- BECKER (Jean-Jacques), *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, éd. Robert Laffont, 1980.
- CASTELLI (général de), *Cinq journées au 8<sup>e</sup> Corps 1914, souvenirs de guerre*, Paris, éd. Berger-Levrault, 1930.
- LÉVY (Marius), *J'ai quitté l'école*, Périgueux, Éditions du Périgord Noir, 1973.
- PENAUD (Guy), *Le grand livre de Périgueux*, Périgueux, éd. La Lauze, 2003.
- PENAUD (Guy), *Histoire de Périgueux*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac, 1983.

163

DÉPARTEMENT DE LA DORDOGNE  
COMMUNE DE PÉRIGUEUX

## CARTE DE CHARBON

Valable du 1<sup>er</sup> Octobre 1918 au 30 Septembre 1919

Nom du chef de ménage *Aublant Charles*  
Adresse (rue et n°) *16 Rue de Strasbourg*  
Nombre de personnes vivant dans le ménage *4*

Le ménage { ~~est~~ } abonné au gaz.

Coefficient attribué pour la cuisine ..... *2*  
Coefficient attribué pour le chauffage ..... *3*  
Total des coefficients ..... *5*

Fournisseur d'essence

Signature du Titulaire :



DÉPARTEMENT DE LA DORDOGNE

COMMUNE de PÉRIGUEUX

## CARNET DE SUCRE

Années 1918-1919

VALABLE DANS LA COMMUNE

D Périgueux

N° *194*

Délivré à M *Aublant*  
demeurant à Périgueux  
rue de Strasbourg n° *26*

Fournisseur : M *Youngarou*

Valable pour 4 personnes.

DÉPARTEMENT DE LA DORDOGNE

COMMUNE de Périgueux

## CARNET D'ESSENCE

Années 1917-1918

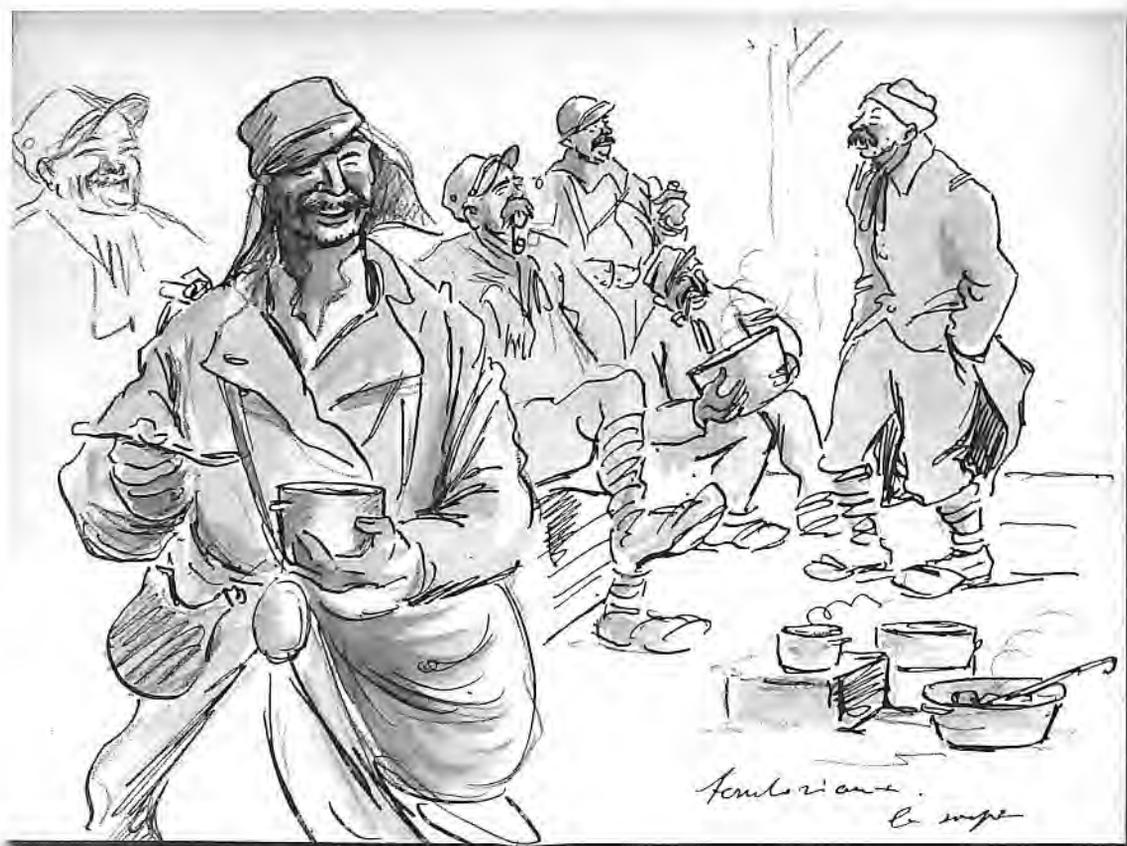
VALABLE DANS TOUTES LES COMMUNES  
DU DÉPARTEMENT

N° *197*

Délivré à M *Aublant Charles*  
demeurant à Périgueux  
rue de Strasbourg n° *26*

Valable pour une famille ou un ménage.

Impr. P. L. M. - 7.



Territoriaux, la soupe, dessin de Sem, extrait de l'album Quelques croquis de guerre par Sem 1915-1916 (coll. SHAP).

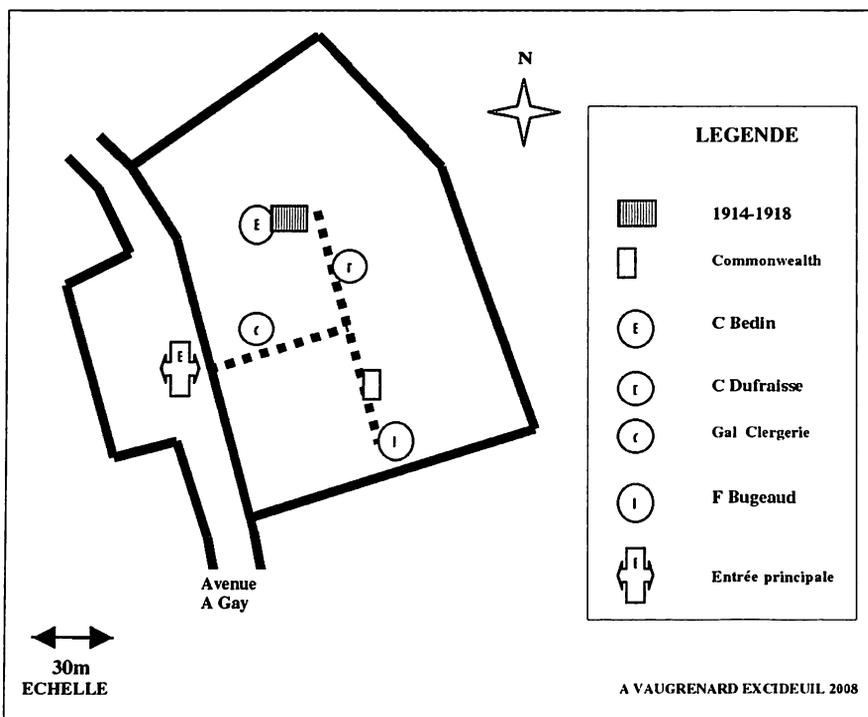
# Le cimetière militaire et les monuments aux morts de la première guerre mondiale à Excideuil

par Alain VAUGRENARD

*Le cimetière d'Excideuil a la particularité, outre les tombes de personnages ou familles célèbres (Bugeaud, Dufraisse, Clergerie, Bedin), d'être un lieu où reposent des militaires<sup>1</sup>, dans des emplacements spécifiques, bien qu'il soit situé loin des lieux des derniers conflits mondiaux. Pour ce qui est des tombes de personnages ou familles célèbres, on pourra se recueillir devant le tombeau de la famille Bugeaud qui abrite les restes de la maréchale, de son fils et de membres de leur famille. Charles Dufraisse, quant à lui, né à Excideuil le 10 août 1885 et mort le 5 août 1969, est un chimiste français, professeur de l'École supérieure de physique et de chimie industrielles de la ville de Paris et au Collège de France. Le général de division Jean-Baptiste Clergerie fut chef d'état-major du camp retranché de Paris du 9 février 1912 au 14 avril 1916, en particulier du 26 août 1914 au 29 octobre 1915 sous les ordres du général Galliéni, alors gouverneur militaire de Paris et commandant supérieur*

1. 14 soldats de la guerre 1914-1918 et 6 soldats anglais décédés en 1944, leur avion s'étant écrasé près du hameau de la Moranchie à Saint-Germain-des-Prés.

de la défense du camp retranché de Paris. On lui doit, sinon la paternité de l'idée d'utiliser les taxis parisiens pour renforcer les troupes engagées dans la bataille de la Marne, du moins la mise en œuvre et l'exécution de l'idée. Camille Bedin, né le 8 janvier 1893 à Saint-Satur (Cher), est décédé le 7 février 1979 à Excideuil dont il fut maire mais aussi député SFIO de la Dordogne (1936-1941 et 1944-1945). Il fut l'un des « 80 » – et le seul des 10 parlementaires périgordins – à refuser les pleins pouvoirs à Pétain, le 10 juillet 1940 à Vichy. Étant de surcroît franc-maçon, il est révoqué par le Régime de Vichy de son mandat de conseiller général en janvier 1942. Il entre alors dans la Résistance et devient membre du Comité d'action socialiste. Il est arrêté, puis déporté à Flossenburg puis en Tchécoslovaquie. Revenu en France, il siège à l'Assemblée consultative provisoire. Il se retire de la vie politique en 1946.



Le cimetière d'Excideuil.

## Le cimetière des soldats de 1914-1918

Les enclos militaires commencent avec celui des 14 combattants de la première guerre mondiale qui sont inhumés dans un enclos spécifique, selon les modes en vigueur pour les cimetières militaires français de cette période. De prime abord, on ne peut qu'être étonné de trouver un « carré militaire » de la Grande Guerre en un lieu si éloigné des combats. L'analyse des unités, grades, lieux de naissance ne donne pas de résultats significatifs. En revanche, le lieu de décès éclaire le tout : « Hôpital militaire Excideuil ». Ces quatorze militaires sont décédés à la suite de « maladie, blessures contractées au front ». Il s'agit très certainement de soldats hospitalisés et décédés à l'hôpital militaire provisoire n° 36 d'Excideuil et ensuite enterrés au cimetière communal. Cet hôpital était installé dans les locaux alors réquisitionnés de l'école supérieure de filles. À noter que la ville hébergea aussi le dépôt du 100<sup>e</sup> régiment de ligne, dont la garnison était à Tulle auparavant et une prison militaire dans le château. Pendant le conflit, on ne compte pas moins de 141 hôpitaux militaires provisoires en Dordogne qui fait alors partie de la 12<sup>e</sup> Région militaire (Limoges). Cette région comprend outre la Dordogne, les départements de la Charente, Corrèze, Creuse et Haute-Vienne. Les cinq départements de cette



*L'enclos militaire des soldats de la première guerre mondiale  
au cimetière d'Excideuil.*

région pourtant excentrée par rapport au conflit comptent de nombreux hôpitaux militaires provisoires : 136 en Charente, 200 en Corrèze, 146 en Creuse et 140 en Haute-Vienne. C'est dire la place prise par le conflit, même dans des régions directement épargnées.

Les hôpitaux périgordins sont de toute taille et implantés en divers sites et lieux : écoles, collèges, hôpital civil et hospice civil, école normale d'instituteurs, école normale d'institutrices, couvents, maisons de retraite, orphelinats, châteaux, loge maçonnique (Bergerac). Les lieux sont variés : Périgueux, Nontron, Bergerac, Mussidan, Thiviers, Montpon, Beaumont-du-Périgord, Lalinde, Eymet, La Coquille, Belvès, Fournils, Monsac, Cadouin, Bourdeilles, etc. Le HC n° 36 d'Excideuil (écoles supérieures de garçons et de filles, 136 lits) fonctionne à partir du 31 août 1914. Les tailles sont variables : HC n° 51 Bergerac - hôpital de la Poudrerie - 500 lits ; HB n° 146 bis Périgueux - clinique Delbès - 8 lits. Certains ont fonctionné un court laps de temps, la majorité pendant toute la durée de la guerre. Avec ses 136 lits, l'hôpital d'Excideuil est important. Le dépôt du 100<sup>e</sup> régiment de ligne témoigne d'une importance militaire particulière de ce simple chef-lieu de canton. L'explication réside peut-être dans la bonne desserte ferroviaire existant à l'époque.

L'impact du conflit reste encore visible au travers des deux monuments aux morts que compte la ville : l'un édifié à l'initiative de la commune est situé place du Docteur Achille-Mounier, l'autre est installé dans le bas côté nord de l'église Saint-Thomas.

## **Le monument aux morts communal**

Tout commence le 7 novembre 1915 quand le conseil municipal prend la décision de confier, au secrétaire de la mairie, la mission de « relever avec soin les noms de tous les soldats de la commune tombés au champ d'honneur pour la France » : ce en attendant de pouvoir, à la fin de la guerre, « graver leurs noms sur une plaque en marbre, commémorative qui sera exposée dans la salle de la mairie ». Il faut attendre la séance du 8 juin 1919 pour que le projet d'un « monument aux morts et disparus » soit lancé. Ce n'est qu'après la séance du 29 juillet 1920 qu'il est décidé de procéder à une consultation d'entreprises locales : les entrepreneurs Audebert et Méton Tallet sont contactés et chargés « de présenter des plans et devis administratifs ». Le 6 février 1921, le conseil constate d'une part qu'il a recueilli 2 000 francs de dons et, d'autre part, après examen des devis, retient l'entreprise « Marbreries générales », 33, rue Poussin à Paris. Le devis est d'un montant de 8 000 francs pour un monument « en pierre silicatée de solidité absolue garantie contre la gelée », base 3,20 m x 3,20 m, hauteur sans le coq : 4,70 m, hauteur totale : 5,55 m, palme, « couronne avec inscription « *pro patria* » sous le ruban à sculpter dans la

pierre entre la croix de guerre et l'attribut ci-après, casque avec épée, en bronze à placer entre la palme et l'inscription ci-dessus, inscription : « à la mémoire glorieuse des enfants d'Excideuil, morts pour la France », « Ils ont bien mérité de la Patrie », trois panneaux en marbre blanc pour recevoir le nom des morts<sup>2</sup>, et entourage fer forgé entre les bornes. La dépense totale est donc de 8 000 francs, soit environ un peu plus du cinquième du budget annuel de la commune. Même si, au 18 septembre 1921, le budget communal présente un solde de 11 485,80 francs, le conseil prend la décision de faire un emprunt de 6 000 francs. Le Crédit foncier de France est retenu comme mieux disant. L'emprunt est accordé au



*Le monument aux morts communal d'Excideuil.*

taux de 6,95 % sur 30 ans, à compter du 20 décembre 1920. Il est financé par une imposition extraordinaire de 3 centimes additionnels qui sera plus tard augmentée à 21 centimes. Le monument est livré en gare d'Excideuil et monté par l'entreprise. S'y ajoutent 4 obus reliés entre eux par des chaînes, offerts par le ministère du Commerce. Selon la décision du conseil municipal prise le 16 mai 1922, l'inauguration du monument eut lieu le 18 juin 1922, en présence des autorités, et fut suivi d'un repas servi à l'hôtel Rebière dont le coût est fixé à 12 francs par couvert. À l'occasion de cette grande cérémonie, la ville fut pavoisée de bleu, blanc, rouge. En l'état actuel, le monument honore les morts de la première guerre mondiale ainsi que ceux de la seconde et des guerres d'Indochine et d'Algérie. Pour ce qui est de 1914-1918, trois panneaux présentent 63 noms, dans l'ordre alphabétique. Il n'y en avait que 62 jusqu'en 2007 car c'est à cette date que fut rajouté le nom de Jean Laplante à la suite de la démarche effectuée par sa famille et conformément à ses états de service et droits.

2. Andreau, Ardilliez, Arvieux, Auzard, Barriere, Besse, Bourgeois, Bourroux, Boutnaud, Caramigeas, Chavenat, Chavolx, Crassat, Cuville, Debord, Desplat Charles, Desplat, Evard, Destrieux, Dubois, Dumas, Dupuy, Duteil, Faure, Garrigue, Geraud, Gervaise, Granger, Grosland, Guilhem, Guillaume, Imossi, Jardel, Javanaud, Joudinand, Lagrange, Lambert Francois, Lambert Pierre, De Lasageas, Laplante, Latronche, Lavalie, Lescure, Maloubier Fernand, Maloubier Jean, Panardie, Parvaud, Pefit, Picaglia, Piles, Puymalie, Rabe, Rebeyrol, Reboul, Reydy, Reynier, Roubinet, Theuller, Toyon, Vacher Jules, Vacher Léon, Valade, Vergnaud, Vialloux.



*Le monument aux morts de l'église  
Saint-Thomas à Excideuil.*

## Le monument de l'église

Placé sous le patronage de Jeanne d'Arc, dont la statue couronne l'ensemble, il présente quatre panneaux et 63 noms. Il est uniquement dédié aux morts de 1914-1918. La dédicace porte : « Excideuil à ses héros. Comme Jeanne d'Arc ils ont donné leur vie pour la France ». Sur le socle de la statue, côté mur nord de l'église, on peut déchiffrer les inscriptions suivantes : côté ouest « M. MARRON EDIT.ORLEANS » surmonté du chiffre 2395. À l'opposé, côté est : « JB DESVIGNES ». Ce qui peut éventuellement donner une indication sur la provenance et l'auteur du modèle initial de la statue. Par rapport à celui de la place Achille-Mounier, ce monument présente la particularité de classer les morts par année de décès, ce qui permet de constater que l'année 1918 est absente. La comparaison des deux listes est intéressante car elle montre qu'il n'y a pas concordance absolue entre les deux. De fait, elles se complètent.

La liste de la municipalité ne donne pas les prénoms sauf pour les homonymes, celle de l'église donne une initiale. Le classement par année de décès est lui aussi bien utile même s'il s'avère souvent inexact pour 1917. Au total, 58 noms sur 63 peuvent être considérés comme communs aux deux listes. Par ailleurs l'absence de morts en 1918 sur la liste de l'église et la concordance des noms et prénoms permettent, dans certains cas, d'attribuer à des morts de la « liste 1917 », un décès en 1918. Ce qui laisse en suspens la question de l'absence d'un panneau 1918 à Saint-Thomas. Certains cas s'expliquent facilement. Par exemple, le fait qu'il y ait deux Joudinaud sur la liste de l'église et un sur la liste de la place Mounier est élucidé par l'examen du cas du sous-lieutenant Maurice Joudinaud, né à Saint-Médard et dont le décès « pour la France » a été notifié à la mairie de Périgueux et pas à celle d'Excideuil. Compte tenu du fait qu'il ne reste pas de documents permettant d'établir qui a réellement élaboré, et comment, ces listes de « morts au champ d'honneur », un flou demeurera et des cas comme celui de J. Laplante peuvent exister. À l'inverse, même sur les monuments officiels dont celui d'Excideuil, il est possible que des noms y figurent au lieu ou peut-être en doublon avec la commune où la notification officielle a été faite.

## Analyse des deux listes

Listes croisées et confrontées aux données du ministère de la Défense, l'analyse des données apportées par ces défunts permet de constater qu'ils appartiennent à l'infanterie pour 86,25 % des cas. Il s'agit avant tout d'hommes de troupe à hauteur de 75 %, 94 % avec les sous-officiers. Il y a seulement deux officiers : un aspirant et un capitaine. L'âge moyen est de 26 ans. Le plus âgé, 48 ans, étant le capitaine Guillaume Reboul (1869-1917) et le plus jeune, 19 ans, le soldat Alphonse Granger (1895-1914). Ils sont nés à 50 % à Excideuil, 68,29 % pour l'ensemble du canton. Si 72 % ont été directement tués sur le champ de bataille, 7,50 % sont considérés comme disparus. 15 % sont décédés « des suites de maladie contractée au front » ou des suites de leurs blessures sans survivre à la fin des hostilités. Enfin, un est mort en captivité. L'analyse des décès par année met en évidence une grande saignée en 1914 avec 37 %, en 1915 on passe à 22 %, en 1916 à 12 %, en 1917 à 14 % et en 1918 à 16 %<sup>3</sup>.

## Le cas de Jean Laplante

À l'occasion des questions diverses d'un des derniers conseils municipaux de 2006, Arnaud Le Guay, maire d'Excideuil, faisait état d'un courrier de M<sup>me</sup> Josette Laforce, de Saint-Crépin-d'Auberoche, demandant l'inscription du nom de son grand-père Jean Laplante sur le monument aux morts de la commune ; soit 88 ans après le décès de son aïeul. Le dossier étant parfaitement recevable, l'inscription a été faite et le soldat Jean Laplante a rejoint ses camarades. Reste à savoir qui était cet homme et pourquoi la régularisation a tant tardé.

Jean Laplante est né le 2 septembre 1881 à Saint-Médard-d'Excideuil. Il vécut à Excideuil, exerçant la profession de scieur de long. Marié en 1906, il a deux enfants dont une fille, née en 1910, qui vit encore en maison de retraite au Bugue.

Appartenant à la classe 1901, recrutement de Brive, il est mobilisé à une date maintenant inconnue, les archives familiales ayant en partie disparu. Quand il meurt, « tué à l'ennemi », à Sommepey le 8 octobre 1918, il appartient au 367<sup>e</sup> régiment d'infanterie. C'est la bataille de Champagne, menée par les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées françaises et par la 1<sup>re</sup> armée américaine. Elle disloque la ligne Hindenburg et porte une brèche de 70 kilomètres, depuis la Suippe jusqu'à la

---

3. Chiffres pour l'armée française : 1914, 23 % ; 1915, 26,8 % ; 1916, 19,36 % ; 1917, 12,60 % ; 1918, 18,06 %.

Meuse. Les 1<sup>re</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées allemandes ont engagé toutes leurs réserves, qui sont à peu près hors d'état de continuer la lutte. Jean Laplante a presque 37 ans, et laisse une veuve et un enfant. Titulaire de la croix de guerre, il repose à la nécropole nationale de Sommepy-Tahure. Sa veuve, qui a dû travailler dans une usine d'armement à Tours, est allée ensuite à Paris comme « bonne » avant de se remarier à Périgueux avec un cheminot.

Quand sa fille entre en maison de retraite, sa petite-fille, Josette Laforce, examine alors les papiers de famille et redécouvre ce grand-père tragiquement décédé. Elle mène des recherches et s'aperçoit que le nom de son aïeul ne figure sur aucun monument aux morts, dont celui d'Excideuil où le décès avait été pourtant transcrit sur les actes du registre d'état civil dès le 16 septembre 1920. Elle rassemble des documents le concernant ainsi que sur son régiment et la guerre de 1914-1918. Elle conserve aussi le médaillon d'identification du défunt et une photo de sa tombe à Sommepy-Tahure. À l'occasion de la cérémonie du 11 novembre 2007, le nom de Jean Laplante a été dévoilé par sa petite-fille et par Arnaud Le Guay, maire d'Excideuil.

A. V.

#### Sources

Témoignages.

Archives communales.

*Excideuil et son pays*, Excideuil, éd. de la Tuilière, 1991.

MINISTÈRE DE LA GUERRE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DE LA DORDOGNE

## RAVITAILLEMENT DE L'ARMÉE ET DES PLACES FORTES

# AVIS URGENT

Les habitants sont informés que le Maire vient de recevoir les instructions nécessaires au sujet de la participation de la commune aux opérations qui nécessitent le ravitaillement de l'Armée et des Places fortes. Ces instructions indiquent la nature et les quantités de denrées, fourrages, bétail que la commune aura à livrer, ainsi que les jours et le lieu des livraisons, les conditions à remplir par les fournisseurs et les prix de remboursement.

En principe, les contingents demandés seront réalisés par achat à l'amiable et à caisse ouverte c'est-à-dire que les marchandises, offertes et acceptées, seront payées sur le champ. Si ce système ne donne pas les résultats attendus, le Maire devra, néanmoins, reunir les quantités demandées en recourant à la réquisition, mais les prestations fournies dans ces dernières conditions ne seront payées que beaucoup plus tard. Il y a donc tout intérêt pour les détenteurs de denrées et de bétail à les livrer à l'amiable.

Les habitants sont instamment priés de se rendre, sans délai, à la Mairie, pour se renseigner complètement sur ce mode de fourniture et pour que leurs offres de vente soient inscrites parmi les premières.

Leur attention est appelée tout particulièrement sur l'importance des opérations prescrites qui sont destinées à assurer un des services essentiels de la défense nationale, celui de l'alimentation de nos armées, dans lesquelles chaque famille compte au moins un de ses membres.

Le Comité départemental de ravitaillement espère que la bonne volonté et le patriotisme des populations faciliteront sa tâche dans les circonstances particulièrement graves que traverse le pays.

Pour le Comité départemental de Ravitaillement

*Le Préfet de la Dordogne, Président.*

Prière au lecteur de communiquer d'urgence à tous les habitants, le contenu de la présente affiche.

Perpignan. — D. DUCLOS, imprimeur de la Préfecture, 100, rue Calvados, 10.

*Appel de la préfecture de la Dordogne aux habitants pour le ravitaillement de l'armée et des places fortes (coll. SHAP).*



Champagne, dessin de Sem, extrait de l'album Croquis de guerre par Sem 1915-1916  
(coll. SHAP).

## DANS NOTRE ICONOTHÈQUE \*

# Sem et le Tigre

par Brigitte et Gilles DELLUC

*Dès avril 1915 et jusqu'en septembre 1917, le dessinateur Sem rédige, comme correspondant de guerre, une douzaine d'articles illustrés pour Le Journal et deux albums. Bientôt, un livre et deux chapitres d'un autre suivront. Sem, jusqu'ici, s'était attaché à croquer la gentry de Périgueux, Bordeaux, Marseille, Monaco, Deauville et surtout Paris. Passant du pinceau à la plume, il se révèle un véritable écrivain, au regard aigu et à la plume alerte, servi par le fusain et le crayon rehaussé d'aquarelle.*

*Un affichiste aussi. Nul doute que les Français souscriront aux emprunts que leur annoncent les affiches que Sem dessine bénévolement : elles sont apposées dans tout le pays.*

*À plusieurs reprises, le Périgordin donne des dessins de ceux qu'il admire : Foch, Gouraud, Joffre et surtout Georges Clemenceau.*

*Pour le 90<sup>e</sup> anniversaire de la victoire de 1918, nous avons essayé de réunir ici la plupart de ses portraits du Tigre<sup>1</sup>. Au moment même où, à Périgueux, place Francheville, la belle demeure, louée jadis par la famille Goursat aux visitandines voisines, vient d'être démolie.*

\* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont inventoriés, répertoriés et archivés à la SHAP.

1. Les dessins de Sem présentés ici sont accessibles sur Internet, sauf les figures 1 et 4 (courtoisie de X. Chiron). Nos vifs remerciements vont à M. Xavier Chiron, président des Amis de Sem, qui a bien voulu relire le présent texte et nous donner son *quitus*. Nous avons tenu le plus grand compte de ses remarques. Il nous a fourni les copies de plusieurs dessins qui nous avaient échappé et de son texte du catalogue *Sem. Dessins de guerre. 1914-1918*, catalogue de l'exposition de l'Historial de Péronne (1<sup>er</sup> octobre-19 décembre 1994) (*in litt.*, 28 avril 2008).

Georges Goursat (1863-1934), *alias* Sem<sup>2</sup>, est le fils d'une famille bourgeoise de Périgueux, estimée et bien assise dans le négoce d'épicerie en gros : magasins, bureaux, entrepôts, fabrique, succursales...<sup>3</sup>

Une légende tenace fait de Sem le rejeton méritant d'un petit épicier. Ainsi, *Encyclopedia Universalis* le voit très humblement « d'abord commis épicier dans la boutique de son père ». En 1902, Jules Renard, dans son *Journal*, le voit « épicier à Bordeaux », puis livrant ses albums à Paris « dans une voiture à bras ». Il faut dire que, pur snobisme à l'envers, Sem s'est – pour rire – représenté ainsi, en blouse et pesant des pains de sucre...<sup>4</sup> Il a peu travaillé dans l'entreprise de son père. Il est le troisième de neuf enfants, mais l'héritage paternel le mettra longtemps à l'abri du besoin.

Il n'aime guère la petite ville de Périgueux : « [Rien] de plus mesquin, de plus maussade, de plus médiocre, de plus officiel, si j'ose dire, c'est l'ennui départemental, préfectoral, un ennui de chef-lieu ! » Il n'empêche. Sans agressivité contre les naturels du pays, il y fait son banc d'essai, y compris comme journaliste<sup>5</sup>. Il y prend des leçons de dessin chez Alberto Bertolletti, rue des Barris<sup>6</sup>. D'ailleurs, il conservera toujours des relations avec des amis rencontrés au collège des jésuites de Sarlat (Lucien de Maleville et le comte de Saint-Aulaire<sup>7</sup>) et avec d'autres Périgordins de Paris comme Émile Goudeau, Mounet-Sully, Rachilde, Léon Bloy...<sup>8</sup> Enfin, la mort venue, il trouvera sa dernière demeure dans la ville où il est né et qu'il n'affectionnait guère.

2. Ainsi nommé en hommage au comte Charles Amédée de Noé (1818-1879), dessinateur caricaturiste célèbre, qui signait *Cham*, du nom du deuxième fils de Noé. À la suite de son ivresse, celui-ci bénit ses fils Sem et Japhet, qui ont couvert sa nudité, mais maudit Canaan, le fils de Cham, à la place de son père (*Genèse*, 9, 22-27). Le patronyme *Goursat* est typiquement périgordin.

3. Madeleine Bonnelle (petite-nièce de Sem) et Marie-José Meneret (auteur d'un travail d'études et de recherches sur Sem à Bordeaux III, Institut d'Histoire de l'Art, en 1976) ont publié un très remarquable album sur *Sem*, en 1979, chez P. Fanlac à Périgueux. Les présentes pages empruntent nombre de détails à cet ouvrage et à la très riche documentation des *Feuillets Sem* de l'association Sem, créée en 1984 : notamment au « Dictionnaire Sem » de X. Chiron, *Feuillets Sem*, octobre 2005, n° 54, p. 2-14. On peut consulter aussi, entre autres, le site *Wikipédia* sur Georges Goursat. On peut lire aussi les articles de J. Secret parus dans *Périgord Actualités* (22 et 25 mai, 8 et 6 juin 1971 ; 18 et 25 mai, 1<sup>er</sup> juin 1974 ; 1<sup>er</sup> janvier 1977 ; 2 février 1978), qui traitent surtout du Sem mondain. Notre bon maître préparait alors l'exposition d'œuvres de Sem du château de Monbazillac. Une superbe exposition est également visible l'été à la Grange d'imière de La Cassagne.

4. BONNELLE (M.), *Feuillets Sem*, 1985, n° 4, p. 3. Dans *Le Monde à l'envers* (1919), les personnages sont dessinés à contre-emploi (CHIRON (X.), « Dictionnaire Sem », *op. cit.*, p. 7). Ils sont frappés par l'instauration de l'impôt sur le revenu, conçu par J. Caillaux et mis en place à partir de 1914 : Deauville est devenu *Purée Plage* et Coco Chanel vend des bibis au bord de la mer...

5. BONNELLE (M.), « Périgueux en 1888 d'après Sem », *BSHAP*, 1993, t. CXX, p. 451-454.

6. Bertolletti est professeur au collège des jésuites de Sarlat (1875-1878), où Georges Goursat est un brillant pensionnaire (de 1876 à 1880), puis à Saint-Joseph de Périgueux (jusqu'à sa mort en 1935). Avec son cousin Eugenio Dellavalle (basé cours Tourny), il restaure les églises et leurs peintures murales, dont celle de l'abside de Cadouin (DELLUC (B. et G.), *BSHAP*, 2005, t. CXXXII, p. 387-412). En 1889, il publie *Les Salons périgourdins* sous le pseudonyme de Bathylle (PENAUD (G.), *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1999).

7. CHIRON (X.), « Dictionnaire Sem », *op. cit.* p. 10. Ses deux amis sont respectivement artiste peintre, élève de Jean-Paul Laurens, et diplomate, ami de Lyautey.

8. BONNELLE (M.) et MÉNERET (M.-J.), *Sem*, *op. cit.*

## La Belle Époque : monde et demi-monde

Depuis 1900, et trente années durant, Sem fréquente le Tout-Paris, le beau monde des grands de ce temps, des têtes couronnées, des messieurs du Jockey Club, des riches, des artistes et des gens de lettres, des jolies femmes à la raison sociale plus ou moins définie. Tout un « étincelant gibier qui ne demande qu'à être traqué<sup>9</sup> ». La vie parisienne n'a pas de secrets pour lui et son existence est bien réglée : les soirées chez *Maxim's*, les week-ends à Chantilly, les courses à Longchamp et les bains de mer à Deauville.

Pour Ève Francis, actrice dramatique et muse de Paul Claudel, future épouse du cinéaste Louis Delluc, c'est « un petit snob en pantalon rayé et veston noir gansé, melon gris, sourcils en buisson, œil narquois [...]. Il a des guêtres, des gants beurre frais, une canne qui est un jonc rare orné d'un pommeau précieux [...]. Sem me blague en haussant les épaules ». Il lui fait connaître Polaire et Colette<sup>10</sup>.

Il sait lire le fond des âmes de ce « monde » ou de ce « demi-monde » et les croque à sa manière, si déliée. Il sait si bien saisir un portrait en captant quelques traits choisis, dans la lignée de Jules Chéret, maître de l'affiche, ou de l'ami Leonetto Cappiello, affichiste et caricaturiste auquel il doit beaucoup<sup>11</sup>. Son défaut : il n'a guère le souci d'une composition académique. Mais son graphisme va s'enrichir avec la guerre et ses visites au front.

Pour Sem comme pour Toulouse-Lautrec, on hésite à parler de « caricatures » devant de tels portraits, si ressemblants en quelques traits – du moins en apparence, car il crayonne beaucoup –, et d'un style toujours parfaitement identifiable : ces personnages sont demeurés pour nous tels que les a vus Sem. Surtout, une *caricature* est, pour Émile Littré (1873), « une représentation grotesque de quelqu'un que l'on veut ridiculiser » et cette définition ne convient pas du tout aux intentions de Sem. Il ne veut pas brocarder son prochain et il a abandonné le canon classique des caricaturistes, qui plantaient une grosse tête sur un petit corps.

En août 1914, quinquagénaire, il n'a pas été mobilisé. Bien que « bon fleuret et fine cravache<sup>12</sup> », il est jugé trop petit, fragile et myope de surcroît.

9. BEAUCHAMPS (J.), « Sem », in : *Cent portraits périgourdins*, Périgueux, éd. Soc. hist. et arch. du Périgord, 1980, p. 192-193.

10. FRANCIS (È.), *Temps héroïques*, Paris, éd. Denoël, 1949.

11. Cappiello (1875-1942) avait connu Toulouse-Lautrec. Dans *Le Rire*, ses caricatures, sans déformations monstrueuses, ne sont jamais blessantes ni grinçantes. Le trait dépouillé, obtenu après de nombreux croquis préparatoires, se retrouve chez Sem, qu'il a d'ailleurs croqué : on dirait un portrait de Sem par Sem...

12. BONNELLE (M.), *Un caricaturiste périgourdin. Sem (1863-1934)*, catalogue pour une exposition préparée par Michel Soubeyran, Périgueux, éd. Musée du Périgord, 1980.

Mais il peut servir autrement : il sera correspondant de guerre, comme le grand Jean-Louis Forain<sup>13</sup> ou le jeune Gus Bofa<sup>14</sup>. À Paris, il est à bonne école et fréquente de nombreux écrivains<sup>15</sup>. Peut-être le Périgordin Sem mériterait-il, lui aussi, la définition que Pierre Mac Orlan avait inventée pour le Corrèzien Gus Bofa : « C'est un écrivain qui a choisi le dessin pour atteindre ses buts » ?

## Les statues de boue

1915. Les journalistes ont enfin accès aux abords du front. Sem fait partie de la première fournée et il y remontera à plusieurs reprises<sup>16</sup>. Il croque amicalement ses compagnons de route : les écrivains si parisiens André Becq de Fouquières, « l'arbitre des élégances », animateur de soirées mondaines (fusil sur l'épaule, en poilu d'opérette) et Adolphe Brisson, du *Temps* et des *Annales politiques et littéraires*, gendre de Francisque Sarcey (en vareuse à brandebourgs et képi pentu sur l'arrière) ; les peintres Giovanni Boldini, portraitiste habitué des salons (en *bersagliere*, toutes plumes au vent)<sup>17</sup>, François Flameng, qui publiera ses croquis dans *L'Illustration* (en bel officier d'état-major, mais affublé de tout son matériel de peintre), et le célèbre Jean-Louis Forain, déjà sexagénaire (hirsute, tout voûté, décoré et casqué).

Le dessinateur Sem, brillant causeur, sait aussi écrire. Il l'a déjà montré dans ses chroniques de théâtre, de voyage et de mode pour *Le Journal*. Ses articles de guerre font sensation. Maintenant, grâce à lui, les paisibles lecteurs de ce même quotidien découvrent, dès avril 1915, en première page, les « statues de boue » que sont devenues leurs stoïques soldats après le premier hiver passé dans les tranchées :

« Cohorte de spectres blafards, d'êtres fabuleux impossibles à définir [...]. De leur barbe, de leurs moustaches pendent des stalactites, et, sous leur cagoule de boue, luisent des regards de loup. Un pieu dans leur main gantée de fange, à la façon des hommes primitifs, ils marchent

13. Le célèbre dessinateur s'engagera en 1917 comme sous-lieutenant (MASANÉS (F.), « Qui Sem bien châtié bien », *BSHAP*, 1997, t. CXXIV, p. 551-564).

14. Gustave Blanchot, de son vrai nom, fut même blessé. Quoique plus jeune de vingt ans, c'est presque un « pays » de Sem : il est né à Brive-la-Gaillarde en 1883. Son graphisme est très personnel et plein d'humour. Il dessine dès 1915 pour *La Baïonnette*, dès sa création par Henri Maigrot, dit Henriot, le père d'Émile Henriot. Dans cet hebdomadaire s'expriment aussi Curnonsky, Pierre Mac Orlan, Guillaume Apollinaire et les plus grands dessinateurs de l'époque : Steinlen, Sem, Poulbot, Willette, Paul Iribe... Oublié, Gus Bofa meurt dans la misère en 1968.

15. Cocteau, Colette, Courteline, Feydeau, Jules Renard, Rostand, Valéry... (CHIRON (X.), « Dictionnaire Sem », *op. cit.*).

16. SEM, *Un pékin sur le front*, éd. Lafitte, 1917 (150 dessins).

17. Le *maestro* était un « prodigieux homuncule hydrocéphale », selon la critique d'art Louis Vauxelles.

héroïquement, tout d'une pièce dans leur carapace, faisant jaillir la boue gâchée à leurs pieds lourdement bottés de terre, et des écailles tombent de leurs capotes à chaque enjambée <sup>18</sup>. »

Peut-être le *reporter* songe-t-il aux lettres que sa mère lui adressait à propos de la guerre contre les Prussiens, lorsqu'il était élève des jésuites à Sarlat <sup>19</sup>.

Les lecteurs découvriront ensuite les « choses vues » par ce dessinateur mondain si connu, devenu écrivain : la guerre en Artois, le front de Meuse (Verdun), les exactions ennemies dont la destruction de la cathédrale de Reims, l'héroïsme de sœur Gabrielle, la vie des poilus, le brave général Gouraud, l'aide et l'hommage des soldats russes... Les dessins sont monochromes, avec une dominante de gris <sup>20</sup>.

Anastasia, la censure, n'empêche pas le dessinateur de décrire aussi les embusqués : « Les faux-fuyards, dans la jungle de M. Clemenceau, [sont des] miettes tombées du repas du Tigre ». Pour parler de la folle offensive de Nivelles d'avril 1917, Sem utilise un détour, mais ne mâche pas ses mots. Il s'attarde sur les *sportsmen* du Tennis-Club de Deauville, mais ces élégants n'émergent-ils pas tout juste de l'horreur d'une offensive stupide ? Ils viennent de « braver la mort dans ces champs d'épouvante qui, par une ironie épique, portent ce nom galant : le Chemin des Dames ». Ce sont des soldats comme eux que Sem, « pris de frisson et de respect », a vus, dessinés et décrits depuis son auto décapotée : « Ils ont sur eux toute l'horreur sacrée de la bataille <sup>21</sup> ». Quel contraste ! Le poids des mots...

## Un pékin sur le front

En 1916, Romain Rolland reçoit le Nobel et le fantassin puis brancardier Henri Barbusse le Goncourt pour *Le Feu*. On lit aussi l'ancien mitrailleur Roland Dorgelès (*La Machine à finir la guerre* et bientôt *Les Croix de bois*), le sous-lieutenant Maurice Genevoix (*Sous Verdun* et *Nuits de guerre*), le Dr Georges Duhamel, patron d'une ambulance (*La Vie des martyrs*). Autour d'Anatole France et de Victor Margueritte, se groupent beaucoup d'intellectuels pacifistes, tandis que *Le Canard enchaîné* distribue ses premiers numéros, que le caporal Jean Galtier-Boissière fonde le *Crapouillot*, toujours plus ou moins

18. SEM, *Un pékin sur le front*, op. cit.

19. BSHAP, 1953, t. LXXX, p. 154. Peut-être aussi le lecteur moderne pensera-t-il à *C'était la guerre des tranchées*, bande dessinée de Jacques Tardi, éd. Casterman, 1993.

20. CHIRON (X.), *Sem. Dessins de guerre...*, op. cit.

21. SEM, *Un pékin sur le front*, op. cit., p. 140-141.

caviardé par la censure, et qu'Abel Gance entreprend de tourner son terrifiant *J'accuse*.

Sem n'est pas de ce bord-là. L'hebdomadaire *La Baïonnette* du 3 août 1916, dans un numéro spécial consacré aux pacifistes, offre en couverture un dessin de Sem : un Monsieur ventru, en redingote et gibus, tente vainement d'arrêter une pluie d'obus avec un filet à papillons. La conférence de Zimmerwald (Suisse) n'a-t-elle pas réuni, un an auparavant, les socialistes européens, demeurés fidèles à l'internationalisme ? En vain, le manifeste final de Léon Trotski dénoncera la barbarie de la guerre, liée dit-il au capitalisme, et appellera les travailleurs à lutter contre elle.

D'aucuns pourraient cependant reprocher à notre « correspondant de guerre » périgordin la naïveté de ton et la courte vue du Fabrice de Stendhal à Waterloo et un manque de vigueur pour dénoncer l'épouvantable calvaire des poilus dans les tranchées. Jamais, patriotisme et censure obligent, Sem n'épilogue sur la stupidité de cette guerre. Le patron du *Journal*, Henri Letellier est un de ses amis très estimés<sup>22</sup>. Le directeur politique de ce quotidien, Charles Humbert (1866-1927), a demandé à Sem d'écrire des articles optimistes, revigorants : les lecteurs en ont besoin<sup>23</sup>. Ce ne sera toutefois pas de la propagande primaire : en exergue du *Pékin sur le front*, il dessine les lettres du mot *PESSIMISME* s'échappant avec les fumées de son véhicule.

Un peu plus tard, sous Clemenceau, le même Charles Humbert, sénateur de la Meuse, ami de Caillaux et longtemps ménagé car influent, sera arrêté<sup>24</sup> : il a reçu beaucoup d'argent de Serge Demidoff<sup>25</sup>, dit *Bolo Pacha*, en provenance de la *Deutsche Bank*, pour tenter de faire du *Journal* une tribune anti-anglaise<sup>26</sup>. Sem consacrera un album au procès à grand spectacle de ce dernier<sup>27</sup>. Mais nous anticipons...

22. Son père Eugène Letellier, maire de Trouville, fut un des modèles d'Isidore Lechat, révoltant et pitoyable brasseur d'argent, triste héros de la comédie d'Octave Mirbeau *Les Affaires sont les affaires* (1903).

23. MIQUEL (P.), « *Je fais la guerre* ». Clemenceau, *le Père la Victoire*, Paris, éd. Tallandier, 2004, p. 118 et 153.

24. *L'illustration*, n° 3912 du 23 février 1918 et CHIRON (X.), « Dictionnaire Sem », *op. cit.* Voir aussi DABAT (B. et P.), *Souvenirs d'un directeur de prison*, Éditions et Publications contemporaines - Pierre Bossuet, 1929 (affaire Humbert et Bolo Pacha). Ne pas confondre avec le procès de Thérèse Humbert (escroquerie du prétendu héritage Crawford), que Sem avait illustré dans *Le Journal* en février 1903.

25. D'origine lyonnaise, il fut dentiste mais aussi agent de change et représentant en champagne. Pour services rendus, il avait été fait pacha par l'ancien khédivé d'Égypte Abbas II Hilmi (*L'illustration*, n° 3910, 9 février 1918, et n° 3911, 16 février ; CHIRON (X.), « Dictionnaire Sem », *op. cit.*). En 1916, il avait même acquis la mine de cuivre de Cap Garonne, près de Carqueiranne, par l'intermédiaire de M. Gueydon de Dives ([www.mine-capgaronne.fr](http://www.mine-capgaronne.fr)).

26. CHIRON (X.), *Sem. Dessins de guerre...*, *op. cit.*

27. Sur l'arrestation de Ch. Humbert et la condamnation de Bolo Pacha, on peut consulter *L'illustration*, n° 3912, du 23 février 1918. Ch. Humbert écrira en 1925 *Chacun son tour*, consacré à Bolo, au milliardaire Hearst et à diverses autres affaires (édition L'île de France).

Sem est sans cesse arraché de Paris par la nostalgie du front qui l'attire comme un aimant, rapporte Fernand Vandérem<sup>28</sup>. À partir d'avril 1915, Sem décrit minutieusement, par la plume et le crayon, ce qu'il a observé, penché sur ses minuscules carnets, esquissant de multiples croquis. Bref, ces choses qu'il a vues ou, du moins, celles qu'on a bien voulu lui montrer... Les capotes bleu horizon, maculées de la visqueuse boue blanche ou grise, remplacent le chatolement des toilettes tarabiscotées et des chapeaux empanachés du Paris de la Belle Époque, qui éclatait dans *Le Vrai et le faux chic*, magnifique album paru quelques jours avant la guerre. La plupart des soldats désormais portent le casque Adrian : cette bourguignotte, adoptée en février 1915, est distribuée aux troupes par les usines Japy à partir de septembre de la même année. La barbe des poilus étouffe maintenant les élégantes moustaches des ci-devant civils.

La publication de ces récits dans un quotidien tirant à un million d'exemplaires<sup>29</sup> a quelque chose d'authentique. Ils sont animés par une émotion sincère qu'on aurait tort de juger seulement cocardière : c'est vraiment le témoignage d'un *pékin sur le front*, comme Sem lui-même se baptisera<sup>30</sup>. Tout Paris ne parle que de ses articles et, là-haut, un général fait proclamer l'un d'entre eux devant ses troupes, comme, sous l'Empire, le *Bulletin de la Grande Armée*<sup>31</sup>.

À Verdun même, du haut d'un tertre, le petit Sem a contemplé aux jumelles le champ de bataille. Ciel noir, paysage lunaire, trous d'obus et sombre fumée des explosions : « On nous prendrait de loin, avec nos lorgnettes, pour des touristes admirant un point de vue ». Mais les poilus ne s'y trompent pas qui donnent le nom de ce visiteur à un boyau d'Artois : la tranchée Sem. Elle conduit à un endroit particulièrement dangereux et c'est un hommage rendu à la profonde humanité de Sem<sup>32</sup>. Las, elle sera prise quinze jours plus tard par ceux qu'il nomme toujours « les Boches », « figures falotes couvertes d'un duvet blondasse comme d'une moisissure ».

---

28. Préface, in : SEM, *Un pékin sur le front*, op. cit.

29. Seul *Le Petit Parisien* dépasse légèrement le tirage du *Journal*.

30. Pourquoi *pékin* ? Le pékin ou péquin (de l'espagnol *pequeño*, petit, ou du *pékin*, étoffe qui était porté en pantalon par les civils) désigne, depuis l'Empire, le civil. Voici une anecdote d'après Émile Littré (1873) : À Talleyrand-Périgord lui demandant la signification du mot, le général Augereau répondit : « Tout ce qui n'est pas militaire ». Le prince de Bénévent rétorqua méchamment : « Et nous, nous appelons militaire tout ce qui n'est pas civil. »

31. Rapporté par le romancier-dramaturge Fernand Vandérem dans sa préface, in : SEM, *Un pékin sur le front*, op. cit., p. 9.

32. Plus tard, on retrouvera, dans ses archives, toute une documentation sur la rééducation professionnelle des invalides et sur la Croix-Rouge américaine (CHIRON (X.), *Sem. Dessins de guerre...*, op. cit.).

## Sous le casque Adrian

Lorsque la guerre survient, « ami de beaucoup d'hommes politiques, de Paul Cambon à Clemenceau, Sem est-il surpris<sup>33</sup> » ? Il raconte – plaisamment – le début de son odyssée : « Je quitte l'avenue du Bois, animée d'une vie élégante sous un ciel de printemps [...]. Je pars en automobile, avec quelques camarades, pour le front. On nous prendrait pour de simples touristes en excursion. Rien ne fait deviner que, derrière cet horizon tranquille, il y a l'épouvantable guerre ».

En tous cas, sur le terrain, on est loin de chez *Maxim's*. Quelle tenue revêtir pour cette expédition ? Sem se gausse gentiment de la livrée de chauffeur de maître adoptée par Poincaré et, dit-il, « désormais entrée dans l'Histoire ». Pour lui, le costume de chasse, les bandes molletières, le casque en tête et l'étui à jumelles en bandoulière remplacent les beaux costumes confectionnés à Londres (fig. 1). Il craint de passer pour « le terrible correspondant de guerre qui, armé d'un porte-plume fait de deux cartouches boches, en culot d'obus, termine son article par un énergique "ils ne passeront pas", jeté à la volée, sabré rageusement dans un éclatement d'encre ». Au contraire, dit-il, « avec mon accent du Midi, cela tartarine un brin ». Souvent même, il « prend sa frousse à deux mains », assure ses binocles sur son nez et enfonce son casque, comme il peut, « comme s'il voulait y entrer tout entier<sup>34</sup> ». Devant ces soldats impassibles, il s'en veut de manquer de cran, d'avoir « manqué son entrée [...], tout rouge sous le casque trop bleu ». Mais ces heures terribles révèlent « la solidité foncière et la réelle sensibilité de Georges Goursat ».

Outre ses articles du *Journal*, Sem consacre à ses dessins de guerre aquarellés deux albums : *Quelques croquis de guerre par Sem* (n° 20 avec 33 planches en 1915-1916 et n° 21 avec 25 planches en 1917-1918). Comme pour les précédents, ses dessins, « remarquables de vigueur et d'émotion contenue<sup>35</sup> » et dont il soigne particulièrement la composition, sont traités par photolithographie sur zinc, ultérieurement coloriée au pochoir. Comme toujours, ils sont édités par le graveur et éditeur d'art André Devambez, à très faible tirage pour un lectorat fortuné et élitiste, malheureusement pour nous<sup>36</sup>.

33. BONNELLE (M.) et MÉNERET (M.-J.), *Sem, op. cit.*, p. 99.

34. *Ibid.*, p. 53, 99 et 102.

35. BONNELLE (M.), *Un caricaturiste périgordin...*, *op. cit.*

36. « Sem et la production de ses albums », *Feuillets Sem*, n° 24, 1992, p. 7-10. Le marché des livres d'art s'écroulera après la guerre et Devambez sera repris par Paul Crès.



Fig. 1 – Le pékin Sem est coiffé du casque Adrian (par Sem).

### **De *L'Homme libre* à *L'Homme enchaîné***

Depuis des années, il connaît et admire l'action de Clemenceau qui exprime sa colère dans le journal *L'Homme libre* devenu en 1914 *L'Homme enchaîné*. En 1913, Sem et Clemenceau ont participé au mariage bidon de Mistinguett et de Mayol à Deauville<sup>37</sup>. Dès août 1914, Sem a dessiné le *Kronprinz* devant le cadavre de son cheval : *le raté*, ironise-t-il<sup>38</sup>. Maintenant, nous sommes en 1917 et c'est « l'année trouble » : une armée exsangue après Verdun et la Somme, un terrible échec au Chemin des Dames, des mutineries, des grèves, des relents de trahison, des affaires de corruption et des campagnes pacifistes, la veulerie des gouvernants et la révolution en Russie...

37. CHIRON (X.), « Dictionnaire Sem », *op. cit.*

38. Paru dans *Le Mot*, 1, n° 3 du 19 décembre 1914. Revue créée par le célèbre dessinateur Paul Iribe, monté lui aussi du Sud-Ouest à Paris. Iribe fut aussi directeur artistique de Cecil B. De Mille, décorateur pour Poiret, Lanvin et Chanel. « Un type épatant », disait Louis Delluc.

Après la chute du ministère Painlevé, en novembre 1917, Clemenceau est appelé à la tête du gouvernement par Raymond Poincaré, qui pourtant n'est pas son ami. Il se nomme aussi ministre de la Guerre et s'installe rue

Saint-Dominique. Un célèbre dessin de Henri-Paul Deyvaux-Gassier, un des fondateurs du *Canard enchaîné*, place Clemenceau à tous les postes du gouvernement : avec un casque, un gibus, un képi, un bachi de marin, une toque de juge, un bicorne... Déjà, lors de sa première présidence du Conseil, dans *Le Rire* du 17 novembre 1906, Léandre avait représenté Clemenceau en « président Bibendum », avec la légende : « Moi aussi, je bois l'obstacle ! », en référence au vers d'Horace *Nunc est bibendum*<sup>39</sup>, après la bataille d'Actium<sup>40</sup>, et au célèbre personnage créé pour les frères Michelin, par le dessinateur O'Galop, en 1898-1899 (fig. 2)<sup>41</sup>. La triste affaire des viticulteurs du Midi date de 1907. Clemenceau sera surnommé *le Tigre* très tôt<sup>42</sup>.

La situation est exécrable. Désormais Clemenceau, en Vendéen obstiné, va faire la guerre de toutes ses forces : « Politique extérieure : je fais la guerre. Politique intérieure : je fais toujours la guerre », proclame-t-il le 8 mars 1918 à la tribune de



Fig. 2 - *Le président Bibendum* (par Léandre).

Il boit l'obstacle. Dans sa coupe : Jaurès, un casque à pointe, une mitre et un goupillon. Près de lui, Marianne, un prêtre et Déroulède à terre.

39. *Odes* I, 37, vers 1.

40. Ce vers figurait dans une tirade de R. Sails au *Chat noir* que fréquentait le créateur de Bibendum (autourduperetanguy.blogspot.com).

41. Le même numéro 198 donne un dessin publicitaire, intitulé *Halte à Mézin*, du même O'Galop (Manus Rossillon, Lyon 1867-Carsac 1946). Il montre Clemenceau conduisant le char de l'État et s'arrêtant chez Armand Fallières boire le vin de Loupillon (Lot-et-Garonne), en prononçant la même phrase. Un dessin analogue sera repris dans *L'Illustration* du 5 juin 1920 : Clemenceau trinque avec Bibendum (Ροτσοκι (M.), « Caricature et publicité », *Ridiculousa*, n° 12, sd, www.caricaturesetcaricature.com).

42. Notamment par son ami le pamphlétaire Urbain Gohier dans *Fantasio* en 1906, repris par *L'Œuvre* le 6 janvier 1908. Une coïncidence : dans la Bible, les descendants de Sem (les Semites, dont Abraham) se répandirent, croit-on, dans la péninsule arabe, depuis l'embouchure du Tigre jusqu'aux montagnes du Yémen (*Genèse*, 10, 21-32).

l'Assemblée<sup>43</sup>. Son énergie restaure la confiance. On va en avoir besoin : de mai à juillet 1918, l'offensive allemande va menacer Paris et se solder par une seconde bataille de la Marne, victorieuse pour nos armes.

### Clemenceau fait la guerre

Dans le froid et la boue, Clemenceau visite courageusement les tranchées (fig. 3). Cet épisode a profondément marqué Sem qui en tire un dessin à la sanguine (planche 19 de son album 21)<sup>44</sup> : le Tigre, vêtu à la diable et coiffé d'un galurin cabossé, accompagné d'un distingué officier d'ordonnance<sup>45</sup>, revient d'une de ces tournées. Au second plan, une escouade de biffins, lourdement armés et chargés de tout leur barda, montent prendre position en ligne et le regardent. Au premier plan, des barbelés. À y regarder de plus près,



Fig. 3 – Clemenceau inspecte les tranchées (par Sem).

43. MIQUEL (P), « Je fais la guerre »..., *op. cit.* On pense à Churchill en mai 1940 à la chambre des Communes : « *I have nothing to offer but blood, toil, tears, and sweat. [...] I say it is to wage war by land, sea, and air. War with all our might and with all the strength God has given us.* »

44. L'inventaire descriptif des albums de guerre a été fourni dans les *Feuillets Sem*, n° 11, 1988, p. 3 à 5, puis, surtout, en 1995, dans le n° 31, p. 3-7 (G. Gouyou-Beauchamps). Le même album n° 21, 1917-1918, contient un portrait de Clemenceau (planche 22) signé et daté de 1918, noir et jaune, très connu. Sans doute celui qui sera repris et intitulé *Le Père la Victoire*.

45. Sans doute son ami Henri Mordacq, chef de son cabinet militaire. Il porte son manteau. Il prépare les visites et explique la stratégie. Le général Mordacq écrira ses *Mémoires*.

ce fameux dessin nous rappelle beaucoup une photo parue dans la presse, dont il emprunte probablement la belle composition <sup>46</sup>.

Bien malin qui pourrait fixer la date précise de cet épisode, car le Tigre a consacré, de novembre 1917 à novembre 1918, 90 jours sur 360 à ces visites du front <sup>47</sup> : nous sommes certainement durant l'été de 1918 car le visiteur ne porte pas son grand manteau. Sem le dessine tel qu'il est. Petit homme chauve au teint jaune, aux pommettes vaguement asiates, à la grosse moustache blanche et aux gants gris – sous lesquels cet ancien médecin <sup>48</sup> cache un eczéma tenace –, il prend le pouls de la troupe. De sa voix faible mais coupante, hachée et sarcastique, le regard malicieux sous des sourcils broussailleux, il dénonce les embusqués et les mercantis. « L'air usé de fatigues », comme dit Romain Rolland, il s'appuie sur une canne : il a 76 ans. C'est énorme alors...

Aux avant-postes de Verdun, juché sur une butte, il nargue l'ennemi : « Que puis-je souhaiter de mieux, comme mort ? » Il semble indomptable et « on ne peut pénétrer sérieusement la personnalité de Clemenceau, de Santos Dumont, de Rostand ou de Colette, sans savoir ce que Sem a vu d'eux. Ainsi ses caricatures doivent-elles survivre comme des documents <sup>49</sup> ». Chaque fois que le Tigre paraît au front, les poilus se souviennent de ses articles désespérés de *L'Homme enchaîné* contre l'incapacité des chefs et l'impréparation des offensives : ils reprennent confiance <sup>50</sup>. Un superbe croquis de Sem représente le Tigre, bavardant familièrement avec un poilu (fig. 4) <sup>51</sup>.

## Vers la Victoire

Avant la guerre, Sem avait fréquenté l'atelier du grand affichiste Jules Chéret. Mais, comme Lautrec, il sait simplifier le trait de ses dessins pour leur donner plus de force encore. La Banque nationale de Crédit lui demande quatre affiches pour promouvoir les emprunts de guerre. Cette banque, créée en 1913, était à l'origine un établissement destiné à apporter son aide au petit commerce et à la petite industrie. Elle se consacre, désormais, aux placements des bons et obligations de la Défense nationale, aux souscriptions à l'emprunt national et elle aide les entreprises de guerre <sup>52</sup>.

46. Ce cliché est reproduit par DOMINIQUE (P), « L'heure de Clemenceau », in : GILLEMINAULT (G.), *Le roman vrai de la Troisième République, La France de la Madelon*, Paris, éd. Denoël, 1966, p. 285.

47. DUROSELLE (J.-B.), *Clemenceau*, Paris, éd. Fayard, 1988, p. 655. *L'illustration* donne régulièrement des reportages sur ces visites.

48. Sa thèse de 1865 est curieusement intitulée *De la génération des éléments atomiques*.

49. BONNELLE (M.) et MENERET (M.-J.), *Sem, op. cit.*, p. 8.

50. MIQUEL (P.), « Je fais la guerre »..., *op. cit.*, p. 105.

51. Courtoisie de M. Xavier Chiron.

52. L'après-guerre lui apporta une prospérité nouvelle. Après la crise, elle devint la Banque nationale pour le commerce et l'industrie, disparue dans les années 1960.



Fig. 4 – Clemenceau bavardant avec un poilu (par Sem).

Sem dessine quatre affiches 80 cm x 120 cm que Devambeiz éditera<sup>53</sup> : 1. *Pour le triomphe, souscrivez à l'Emprunt National* (faisant suite aux soldats de l'An II, les poilus défilent sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile, à l'appel de *La Marseillaise* de Rude – « le 14 juillet 1919 », imagine-t-il par avance – en une puissante arabesque, octobre 1916)<sup>54</sup> ; 2. *Pour la Liberté du Monde, souscrivez* (la statue de la Liberté émergeant de l'Atlantique, avec une édition en anglais, novembre 1917 : les Américains sont entrés en guerre en avril 1917 et débarquent dès juin) ; 3. *Pour le dernier quart d'heure, aidez-moi* (les soldats défilent sous le regard de Foch, octobre 1918 : le généralissime vient de remporter la seconde victoire de la Marne, d'être nommé maréchal de France et la victoire est toute proche) ; 4. *Pour que la France se relève de ses ruines* (ruines noires sur ciel jaune, octobre 1920)<sup>55</sup>.

53. CHIRON (X.), « Les affiches de guerre », *Feuillets Sem*, n° 22, 1992, p. 5-6.

54. Affiche reprise en 1919 et intitulée alors *Le Défilé de la Victoire* (CHIRON (X.), *Sem. Dessins de guerre...*, *op. cit.*)

55. SAVINA (J.), « Sem », *Cartes postales et collections*, novembre décembre 1987, n° 118, p. 18-23. Voir aussi « Liste des cartes postales », *Feuillets Sem*, 1994, n° 28, p. 5-10. Une des cartes, figurant Clemenceau, a paru dans la revue bimensuelle, satirique et légère, devenue rarissime, *Fantasio*, le 1<sup>er</sup> janvier 1918.

Sem ne manque pas de se préoccuper aussi des traîtres de l'arrière que son ami Clemenceau entend châtier. Il publie en 1918 un troisième album de guerre (n° 22) : *L'Affaire Bolo Pacha, 68 croquis d'audience*. Ce procès de trahison se terminera par l'exécution de l'escroc-espion marseillais, tandis que le ministre Louis Malvy, accusé de forfaiture<sup>56</sup>, est arrêté, tout comme Joseph Caillaux, partisan d'une paix blanche, négociée. Maintenant se démasquent d'autres « affaires », sanctionnées par des exécutions dans les fossés de Vincennes : Margaretha Geertruida Zelle *alias* Mata Hari, Duval du *Bonnet Rouge*...<sup>57</sup>

Un an plus tard, le Tigre devient le Père la Victoire et Sem continue à le portraiturer avec admiration. Des dessins et textes du correspondant de guerre sont rassemblés en deux superbes volumes : dix articles dans *Un pékin sur le front* (P. Lafitte, 1917, 150 dessins) ; deux articles (*Le Chemin des Dames* et *La cathédrale de Reims*, soit 8 et 11 dessins gravés sur bois par Louis André) dans *La Ronde de nuit* (A. Fayard, 1927) ; *La cathédrale de Reims* fera l'objet d'un fascicule séparé (Plon, 1926)<sup>58</sup>.

Une belle aquarelle gouachée, *Le Père la Victoire*, est conservée à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne (Somme) (fig. 5). Ce portrait est probablement celui qui passa en vente publique à Paris le 18 novembre 1936<sup>59</sup>. Il sera repris souvent sous forme de lithographie polychrome, avec la mention « Croquis d'après nature par Sem » (fig. 6), y compris dans les manuels scolaires<sup>60</sup>. Les deux héros des Français, Clemenceau (*le Père la Victoire*) et le maréchal Foch (*le Vainqueur*), figureront sur des cartes postales dessinées par Sem et éditées par G.B. à Lausanne (fig. 7)<sup>61</sup>. Selon Xavier Chiron, « les principaux artisans de la Victoire firent la une du *Journal* ou furent publiés dans *Fantasio*<sup>62</sup> ».

56. Natif de Figeac, L. Malvy (1875-1949) est député du Lot. Son petit-fils Martin sera ministre de F. Mitterrand.

57. Louis Delluc aura quelques ennuis à cause de sa collaboration littéraire à ce journal anarcho-pacifiste. Ce quotidien recevait des fonds du milliardaire américain William R. Hearst, germanophile, le futur modèle de *Citizen Kane*. Il était animé par le père du cinéaste Jean Vigo. Ce Miguel Vigo, dit *de Almercyda*, ami de Caillaux, se pendra dans sa cellule et le directeur Duval sera fusillé (DELLUC (G.), *Louis Delluc, l'éveilleur du cinéma français*, Périgueux, éd. Pilote 24 édition, 2002).

58. Ces articles sont datés de 1915 (29 mars, avril, 15 et 22 septembre, 11 octobre, 23 novembre), de 1916 (27 mai et 10 juillet) et de 1917 (10 janvier, mai et septembre). Les deux derniers, consacrés à la cathédrale de Reims et au Chemin des Dames, paraîtront dans *La Ronde de nuit*. Ces deux superbes livres de Sem ont connu un fort tirage et se trouvent encore facilement d'occasion, contrairement aux albums, aujourd'hui introuvables sauf en bibliothèque.

59. Ce jour-là, une aquarelle fut acquise pour 205 F (BÉNÉZIT, 1999). L'Historial de Péronne a présenté en octobre-novembre 1994, une exposition intitulée *Sem et la guerre*.

60. BONNELLE (M.), *Un caricaturiste périgordin...*, *op. cit.*

61. Ce Clemenceau en carte postale semble être le même que celui du portrait, mais reporté à l'envers et dessiné en pied.

62. CHIRON (X.), « Dictionnaire Sem », *op. cit.* *Fantasio* était proche du *Rire*, tous deux dirigés par Félix Juven, qui produisit *La Femme de nulle part* (1922) de son ami L. Delluc.



Fig. 5 – Clemenceau, le Père la Victoire (par Sem). Aquarelle gouachée.



Fig. 6 – Clemenceau, le Père la Victoire (par Sem), Dessin dérivé de l'aquarelle.



Fig. 7 – Clemenceau en pied (par Sem).  
Carte postale.

### Avec les Années folles, c'est le *Grand Monde à l'envers*...

Dans cette grande épreuve de la guerre, Sem s'est remis en question. Il va prendre plus de distance avec le public. Son monde a vécu... Sans complaisance mais sans méchanceté, il jugera plus sévèrement ses modèles. L'édition d'art périlite et il publiera moins d'albums. Leurs titres sont déjà éloquents : *Le Grand Monde à l'envers*, puis *Le Nouveau Monde*...

Sem avait dessiné naguère presque toutes les têtes couronnées d'Europe, si souvent les hôtes de la France. Il dessine maintenant les hommes politiques du temps : Briand, Deschanel, Barthou, Fallières, Herriot...<sup>63</sup> Le jazz concurrence le tango. L'auto et l'électricité changent la vie. Sacha Guitry et Yvonne Printemps inaugurent Radio Tour-Eiffel et la TSF va bientôt concurrencer la presse écrite. Les cheveux et les robes des dames raccourcissent. Avec son pagne de (fausses) bananes, Joséphine Baker danse le charleston dans la *Revue nègre*, puis dans l'album *White Bottoms* (1927), le dernier album de Sem.

Quant au Père la Victoire, il se rend compte à Versailles qu'« il est plus facile de faire la guerre que la paix ». Sem le dessine en tête d'un quatuor de héros : Clemenceau, Lloyd George, Wilson et Foch<sup>64</sup>. Mais le Tigre connaît les « grandeurs et misères d'une victoire » : c'est le titre de son dernier livre. D'aucuns pourront ironiser amèrement : Clemenceau, c'est le « Perd-la-Victoire ».

Alors qu'il aspire à une retraite paisible, il voit ses amis soumettre sa candidature à la présidence de la République. Son âge inquiète les catholiques : c'est la perspective d'obsèques civiles à l'Élysée, comme le fait remarquer Aristide Briand. Le journal satirique *La Baïonnette* du 13 mars 1919 (n° 193) offre, à la une, un dessin de Sem : le Tigre écrasant de sa patte griffue l'aigle allemande (fig. 8). Mais, dans le même numéro, Gus Bofa représente le Tigre rugissant dans la jungle, émettant un *RR OOH !* impuissant, en direction d'un parlement de députés simiesques (fig. 9). Un peu plus tard, un dessin paraît à la une de l'hebdomadaire *Le Tank* du 30 août 1919. Clemenceau, à la fois narquois et amer, salue de son mouchoir les députés et prend congé d'eux : « Au revoir et merci !<sup>65</sup> ».

Oui, le Tigre va se retirer en septembre de la même année. Convaincu qu'en politique, « on succède à des imbéciles et on est remplacé par des incapables », il effectue de grands voyages en Asie et en Amérique et meurt en 1929 sans bruit : « Pour mes obsèques, je ne veux que le strict nécessaire,

63. « Production abondante mais méconnue », dans des articles de presse (CHIRON (X.), « Dictionnaire Sem », *op. cit.*, et *in litt.*, le 28 avril 2008).

64. Courtoisie de M. Xavier Chiron. C'est le même dessin que celui de l'aquarelle de l'Historial de Péronne.

65. N° 1, 1<sup>re</sup> année.



Fig. 8 – *Le Tigre écrase l'aigle allemande* (par Sem). Couverture du 19 mars 1919 de *La Baïonnette*.



Fig. 9 – *Le Tigre et les singes* (par le Briviste Gus Bofa). Dessin du 19 mars 1919 de *La Baïonnette*.

c'est-à-dire moi<sup>66</sup> ». On cite un *Clemenceau en tête de ses troupes*, exécuté par Sem en 1929 à l'occasion de son décès<sup>67</sup>.

Parmi les portraitistes de Clemenceau, notre Sem est en bonne compagnie : le Père la Victoire fut aussi portraituré par Nadar (photographie), par Léandre (il pourfend un « rond de cuir » sur un fusain aquarellé), par son ami Manet (huile sur toile), sans compter le buste de Rodin et la statue de François Cogné sur les Champs-Élysées.

## Georges Mandel

Rares sont ceux qui jugent Sem cruel, tel son compatriote Louis Delluc décrivant un bar américain parisien : « On a eu l'ingénieuse idée d'accrocher aux panneaux les plus célèbres planches de Sem. Caricatures cruelles et vives de tant de morts<sup>68</sup> ».

66. Formule parfois attribuée à tort à Charles de Gaulle. Clemenceau demanda qu'on place dans son cercueil deux bouquets de fleurs séchées qu'un soldat lui avait remis en Champagne (Miquel (P), « *Je fais la guerre* », ..., *op. cit.*).

67. *Le Journal* du 25 novembre 1929, p. 1. Nous n'avons pas su le retrouver.

68. Delluc (G.), *Louis Delluc*..., *op. cit.*, p. 297.



Fig. 10 – Mandel juché sur la tête de Clemenceau (par Sem).

Pourtant, un des dessins tardifs de Sem, plutôt corrosif pour une fois, représente Georges Mandel, chef du cabinet civil du Tigre dès 1917, avec son habituel col dur « à manger de la tarte » et son long fume-cigarette. Il est perché, tel un oiseau sinistre, sur le crâne de Clemenceau, décapité mais toujours moustachu (fig. 10)<sup>69</sup>. Cette lithographie rappelle que Mandel a démissionné de son poste auprès du Tigre quelques jours après la Victoire, pour voler de ses propres ailes, et qu'il n'a point appuyé son patron lors de l'élection présidentielle de janvier 1920<sup>70</sup>. Trois mois auparavant, il a été élu député de Gironde dans la droite Chambre bleu horizon : le Bloc national a succédé à l'Union sacrée du Tigre, sous l'optimiste slogan de « L'Allemagne paiera ».

Le caractère agressif de ce dessin de Sem, inhabituel chez lui, montre en quelle estime il tenait Clemenceau, rejeté une fois la guerre finie, et combien il regrettait le non-engagement de Mandel. Ce dernier recevra son premier maroquin, celui des PTT, en 1934, dans le ministère de Pierre-Étienne Flandin<sup>71</sup>.

Cette année-là, à Paris, Sem disparaît, alors qu'il lit *Genitrix*. Dans ces pages, Mathilde, la jeune et si malheureuse héroïne de François Mauriac, laisse échapper son dernier souffle : « Elle eut la mort douce de ceux qui ne sont pas aimés ». Sem, lui, succombe subitement au cours d'une crise d'angine de poitrine. Il meurt du cœur, lui dont on craignait tant la vigueur des traits et la verdeur des mots. Pourtant, « Sem le féroce était un tendre<sup>72</sup> ». Il repose aujourd'hui à Périgueux, au cimetière du Nord.

B. et G. D.<sup>73</sup>

69. Georges Mandel, de son vrai nom Louis Georges Rothschild, n'avait pas de liens de parenté avec la famille Rothschild, dont Sem a portraituré, dans presque tous ses albums, une douzaine de membres (CHIRON (X.), « Dictionnaire Sem », *op. cit.*, GUYOU-BEAUCHAMPS (G.), *Feuillets Sem*, 1994, n° 29, p. 2-6). Chacun connaît son courage obstiné et sa fin tragique sous les balles de la Milice. Sur le *Massilia*, le 21 juin 1940, il emportera, dans ses bagages, le buste de son cher Clemenceau, en disant : « Celui-ci les accuse et les méprise... » (SARKOZY (N.), *Georges Mandel, le moine de la politique*, Paris, éd. Grasset, 1994, p. 280).

70. Mandel aidera néanmoins Clemenceau dans la rédaction de son dernier livre *Grandeurs et misères d'une victoire* (1930), qui paraît quelques mois après la mort du Tigre (*ibid.*, p. 81-84).

71. Tout un programme : Herriot est ministre d'État, Laval est aux Affaires étrangères et Quicville à la Santé.

72. ESCHOLIER (R.), « Un Maître », *Le Journal*, 27 novembre 1934.

73. UMR 5198 du CNRS. Courriel : gilles.delluc@orange.fr.

# Excursion du 28 juin 2008

## Autour de Saint-Pardoux-La-Rivière et à Saint-Crépin-de-Richemont

par Gérard FAYOLLE

Le programme, parfaitement organisé par nos collègues Jeannine Rousset et Alain Ribadeau Dumas, nous conduit à Champagnac-de-Bélair. Cet archiprêtré qui comptait vingt-sept paroisses au XIII<sup>e</sup> siècle possédait une église dont il ne reste qu'un fragment de mur. C'est au XVI<sup>e</sup> siècle que les frères Jean et Gaston de La Marthonie, qui furent successivement évêques de Dax, participent à la construction de l'édifice actuel comme d'ailleurs à celle du château de Puyguilhem à Villars. Nous sommes en période de transition entre le gothique flamboyant et l'art de la Renaissance.

Alain Ribadeau Dumas guide la visite qui commence sous le portail « en anse de panier ». Les statues qui l'encadraient ont disparu. La nef se compose de trois travées sous croisées d'ogives. Il signale sur les clefs de voûte les armes des La Marthonie. On remarque une belle rosace de trois mètres de diamètre. Le retable, de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, orné de colonnes corinthiennes, est dominé par une statue géante de Saint-Christophe. Près de l'autel du XVII<sup>e</sup> siècle, un panneau de bois sculpté représente la Cène. On y voit aussi une piéta de 1910 et deux curieux bancs seigneuriaux. Il est à penser que les écus



*L'église de Champagnac-de-Bélair (cliché C. Roubinet).*

qui ornent la litre <sup>1</sup> pourraient être ceux des familles d'Aydie et Saulnier. Jean Secret estimait que le clocher carré reconstruit entre 1897 et 1898 « défigure un peu cette église ».

Le château de Vaugoubert, dont la belle façade, domine la vallée de la Dronne constitue notre seconde étape grâce à l'obligeance de sa propriétaire, M<sup>lle</sup> de Chasteigner. Situé sur la commune de Quinsac où existent les vestiges d'une villa romaine, Vaugoubert est mentionné dès 1245 dans une bulle d'Innocent IV. Son histoire nous est présentée par M<sup>me</sup> Solange Jean, présidente de l'office de tourisme du Pays de Champagnac en Périgord. Vaugoubert était une des vingt-deux châtellenies de la province sous le roi Charles IX puis elle devint propriété des Albret. Vers 1590, Henri IV la vendit à Étienne Pourtenc. En 1615, la famille d'Aydie, de Ribérac, s'en trouve détentrice par mariage. C'est à Vaugoubert que naît en 1692 Blaise-Marie, « le chevalier d'Aydie », qui fera parler de lui dans la capitale pour sa passion pour Aïssé, la belle circassienne, rencontrée dans le salon de Madame du Deffand. Un François-Odet d'Aydie, né en 1702, fût aumônier du roi Louis XV.

1. Découverte au moment de travaux, elle est invisible actuellement.



*Le château de Vaugoubert à Quinsac (cliché M.-N. Chabry).*

Antoine d'Aydie, né à Vaugoubert en 1687, complotte en 1718 au profit du roi d'Espagne qu'il souhaite installer sur le trône de France. La conspiration, dite de Cellamare, échoue et le comte d'Aydie se réfugie en Espagne. Amnistié vers 1735, il revient chez sa soeur Marie d'Abzac où il s'engage à faire reconstruire le château familial.

Pendant la Révolution, Vaugoubert est mis sous séquestre. Il appartient ensuite à Thibaud de Thomasson puis en 1860 au vicomte de Cosnac, époux de Gersende de Sabran-Pontevès qui se consacrent à la restauration du bâtiment. Une de leurs filles, Marie-Louise, épouse le comte de Chasteigner mort pour la France en 1915.

Le château est inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques (ISMH).

En fin de matinée, nous sommes reçus au château Saulnier, à Saint-Front-la-Rivière, chez M. Georges Durieux. Notre hôte nous présente l'histoire du bâtiment depuis sa fondation par un compagnon du roi Richard Cœur-de-Lion. Les Anglais installés pendant près d'un siècle évacuent en 1295 cette partie de l'Aquitaine et l'histoire devient presque muette. On sait cependant qu'une forteresse importante munie de cinquante bouches à feu a dû subir plusieurs sièges et deux destructions pendant les guerres anglaises. Elle était



*Le château Saulnier à Saint-Front-la-Rivière (cliché C. Roubinet).*

sans doute protégée par une boucle de la Dronne qui faisait office de fossé autour de ses murailles.

Le château a appartenu aux Maumont, aux Roux de Lusson puis aux Saulnier. C'est Gabriel de Saulnier, seigneur de Saint-Front, qui à partir de 1657 lui donne son nom définitif. Cette famille le vendra en 1787 à Nicolas Dubut, notaire très estimé par la population, et qui ne sera pas inquiété pendant la Révolution. La famille Dubut s'illustre lors des événements de cette période. Un prêtre devra émigrer en Suisse pendant neuf ans. Deux fils seront tués pendant les guerres de l'Empire. L'épouse de Nicolas Dubut, un autre fils, se distingua en répandant l'usage de la vaccination dans les campagnes.

La vieille demeure, qui accueillit les réfugiés alsaciens en 1940, est restée jusqu'à nos jours dans la même famille, dont fit partie Joseph Durieux, qui fût vice-président de la S.H.A.P. Elle est inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

Après un excellent déjeuner à Saint-Pardoux-la-Rivière, nous revenons à Saint-Front pour écouter Alain Ribadeau Dumas nous présenter le château du Pommier, des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (ISMH). Nous admirons la tour de défense, la tourelle en encorbellement et le corps du logis au toit d'ardoises.



*Le château de Pommier à Saint-Front-la-Rivière (cliché C. Roubinet).*

Il appartient aujourd'hui à M<sup>me</sup> Eggs-Debidour qui, absente, nous a adressé un message de bienvenue. On connaît parmi les anciens propriétaires Jean du Teil, seigneur du Pommier en 1559, François de Veyrinas, seigneur de la Renaudie en 1607. Plus près de nous, Antonin Debidour, professeur d'histoire à la Sorbonne et auteur de nombreux ouvrages, en a été propriétaire au début du XX<sup>e</sup> siècle, cette demeure ayant été achetée par son père en 1892. Elle est restée depuis dans la famille.

Dans la même commune, nous pouvons contempler à distance le château de la Renaudie (ISMH), dont nous apercevons les tours d'angle circulaires et nous devinons la façade qui domine la vallée de la Dronne. Abandonné depuis la Révolution, l'ensemble envahi par la végétation menace ruine. Le nom du monument nous rappelle qu'il fût la demeure de Godefroy de Barry, seigneur de la Renaudie, l'un des auteurs les plus actifs de la conjuration d'Amboise. On sait qu'en 1560 plusieurs membres du parti protestant ont cherché à s'emparer par la force du jeune roi François II qu'ils estimaient trop dépendant des Guise et du parti catholique. La conspiration échoua et La Renaudie fût exécuté.

Avant lui, le château appartenait à sa famille. Un Guy du Barry en faisait hommage au roi de Navarre en 1454 et en 1456 un du Barry était capitaine de Nontron. À partir de 1578, la Renaudie passera aux familles de Saint-Aulaire, Larochehoucauld, Veyrinas et Des Cars. Il appartient actuellement à M. Alberny.

Nous nous rendons ensuite au château de Richemont (ISMH), célèbre résidence de Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme. Cet homme d'armes (1534-1614), qui dûit renoncer à ses exploits guerriers à la suite d'un accident de cheval, consacra le reste de sa vie à écrire *Les Dames galantes* et à construire Richemont. Nous y sommes reçus par M. et M<sup>me</sup> de Traversay, qui vont aimablement nous servir de guides. Nous pouvons admirer l'harmonie du bâtiment avec ses deux ailes en équerre et son impressionnante toiture. Les appartements avec leurs boiseries, leur mobilier et leurs tableaux rappellent l'époque de l'écrivain. L'immense table de cuisine étonne les visiteurs. Ils découvrent aussi la chapelle où Pierre de Bourdeille a souhaité être inhumé.



*Le château de Richemont à Saint-Crépin-de-Richemont (cliché C. Roubinet).*

C'est le parc de Richemont orné de ses magnifiques ombrages qui fournit donc un cadre final à cette journée très ensoleillée et très bien organisée à laquelle ont participé plus de cent cinquante de nos collègues. Le choix des sites visités, la qualité de l'accueil et des informations et le dévouement de tous ceux qui ont organisé le programme, au premier rang desquels Alain Ribadeau Dumas et Jeannine Rousset, ont fait de cette excursion une réussite bien inscrite dans la tradition de notre compagnie comme devait le souligner le président lors de notre très convivial déjeuner. Grâce à eux, chacun a pu emporter une foule d'informations et un excellent souvenir des paysages harmonieux de la vallée de la Dronne.

G. F.

## NOTES DE LECTURE

### *Le chartrier de l'abbaye Saint-Pierre de Saint-Astier*

Louis Grillon et Maïté Etchehoury

éd. Archives départementales de la Dordogne, 2007, 89 p., 10 €

Les Archives départementales publient le dernier travail que L. Grillon, disparu fin 2007, a réalisé avec M. Etchehoury. Il s'agit à nouveau d'un remarquable instrument de travail, le chartrier de l'abbaye de Saint-Astier, recomposé à partir des éléments recueillis il y a deux siècles par G.-V. Leydet et P. Lespine et ainsi sauvés de l'oubli. Le résultat est convaincant : nous disposons dorénavant d'un corpus de textes restés inédits et de résumés bien faits, dont l'édition a pris en compte les remarques des premiers auteurs. Puis, dans un index détaillé, les auteurs mentionnent bien des personnages jusque-là totalement inconnus et dont la collection de surnoms, de titres ou de fonctions ouvre des champs nouveaux : qui sont-ils, ces Gérard *Grammatico* (t. 8), Bernard *Episcopi* (t. 9), Gérard *Ebrardi* dit *Cantor* (t. 11), *Nicholaus Magnypede* (t. 41) ou *Hélicia Comitatus* (t. 55) ? Cet ouvrage témoigne donc d'un admirable travail, mais aussi de la quantité d'information que le fonds Périgord peut offrir à celui qui a le courage d'en affronter l'étude. Louis Grillon sera irremplaçable, et le Périgord a perdu en sa personne un véritable humaniste. ■ F. M.



### *La vie de château au siècle passé : une élégance périgordine*

Dominique Audrerie

éd. Pilote24, 2008, 120 p., ill., 34,50 €

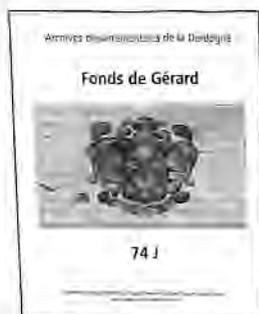
Défenseur de notre patrimoine, D. Audrerie présente ici d'une manière nouvelle les châteaux du Périgord. Il s'agit d'évoquer le rôle du château dans la vie quotidienne. L'auteur présente ainsi les lieux de vie, comme les intérieurs, le salon ou encore la cuisine, des éléments significatifs du décor, tel que le jardin, ou encore les communs. La chapelle s'affirme toujours comme le signe d'une distinction aristocratique.

Les châteaux sont classés par fonction, car, nous l'oublions parfois, ils peuvent avoir une vocation économique : château centre d'une exploitation agricole, viticole, d'une forge, d'une industrie papetière ; une autre fonction, traditionnelle celle-là, existe aussi : le rendez-vous de chasse.

Qui y habite ? Il n'y a pas que le propriétaire et sa famille. Employés, domestiques, méliers s'y affairent. L'auteur souligne le rôle primordial des femmes. Il présente aussi quelques châtelains remarquables, de Bugeaud à Mounet-Sully.

Ce panorama original, dans sa diversité, souligne une préoccupation commune à tous les propriétaires du XIX<sup>e</sup> siècle : le château est avant tout « un lieu de paraître ». C'est ce qui apparaît dans cet ouvrage où le texte et les illustrations prouvent que le châtelain est devenu « un metteur en scène ». ■ G. F.





### **Fonds de Gérard**

Sous la direction de Maité Etchehoury

éd. Archives départementales de la Dordogne, 2006, 95 p.

Le fonds de Gérard constitue un ensemble mésestimé de documents qui pour l'essentiel concerne la généalogie, mais également d'innombrables notes de Gaston et René de Gérard, historiens emblématiques de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, dont nous retrouvons de très sérieux travaux dans quelques toisons de notre *Bulletin*.

Le sommaire du répertoire nous renseigne sur la richesse du fonds : la famille de Gérard (généralités, notes généalogiques, titres de noblesse, affaires familiales, notes et manuscrits d'ouvrages, affaires foncières et financières), les familles alliées (avec en annexe les tableaux généalogiques), les documents d'histoire nationale et locale, les imprimés ; et en toute fin, l'indispensable index des noms de personnes, de lieux et de matières. La sauvegarde des documents écrits ou imprimés et, par là même, leur transmission se heurtent d'emblée à leur fragilité qui les expose à la destruction du temps. C'est pourquoi, la trame historique que constitue ce fonds, tant attendu des chercheurs s'intéressant au Sarladais, est communicable uniquement sur microfilm aux Archives départementales de Dordogne, comme le souhaitait son donateur. ■ M.-P. M.-J.



### **Les Loups des Bourboux ou Une famille en Périgord de la Révolution à la Grande Guerre**

Gontran du Mas des Bourboux

éd. Cyrano, 2008, 240 p., 17 €

Après l'écriture d'ouvrages historiques de référence, Gontran du Mas des Bourboux nous entraîne dans un récit, inspiré par les *Mémoires* de Louis des Bourboux (1823-1914) et étayé par des documents d'archives. C'est l'essence même de plusieurs époques qui nous est livrée dans la vallée du Vern, servant de cadre, où « ces gens du Périgord qui, entre ambition, amour et abnégation, y vécurent discrètement et intensément, au temps des derniers rois, du Second Empire et de la III<sup>e</sup> République ».

Nous sommes au temps des loups qui « étaient là de toute éternité » et au cœur de la vie quotidienne de ces générations qui se succédaient sur les vieux domaines. Les personnages et Bertou le premier sont attachants et émouvants. C'est aussi un exercice de style auquel nous convie l'auteur, que sa grande culture lui permet de réussir sans jamais chuter. Sa familiarité avec l'histoire est telle que nous sommes entraînés avec lui dans sa flânerie émerveillée et lucide. L'expression est heureuse, comme le bonheur que l'on éprouve à lire cette plongée de l'auteur dans le temps. Du récit à la vie, il n'y a parfois qu'un pas. ■ M.-P. M.-J.

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse à Marie-Pierre Mazeau-Janot, au siège de la SHAP. Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

## **LES PETITES NOUVELLES**

par Brigitte DELLUC

### **VIE DE LA SOCIÉTÉ**

- Nous rappelons que les programmes de nos réunions mensuelles et de nos sorties sont envoyés régulièrement par Internet à tous les membres ayant fourni leur courriel. Si ce n'est déjà fait, pensez à le communiquer à notre secrétariat. Pour les autres, le programme continue à être fourni par la presse locale.

- Notre sortie d'automne aura lieu le 20 septembre 2008 après-midi. Au programme : la chartreuse de la Chabroulie et le manoir de la Genèbre (Hautefort), le manoir de Laubertie et le moulin de Leymonie à Saint-Jory-Las-Bloux.

### **COURRIER DES LECTEURS**

- Le Dr Xavier Cahuet (xavier.cahuet@wanadoo.fr), petit-fils d'Albéric Cahuet, remercie pour l'article concernant le film *Pontcarral* (BSHAP, 2008, p. 133-135), et apporte les informations suivantes : « Notre famille a toujours regretté que le film *Pontcarral* n'ait pu être tourné en Périgord en 1942 (en raison des difficultés liées à la guerre). Les scènes de la maison de Fondaumier, près de Cénac, à côté de Sarlat, ont – en fait – été filmées dans une propriété des Charentes et les décors de Sarlat reconstitués en studio, près de Paris ! Quelques projets de *remake*, cette fois-ci en Périgord, n'ont malheureusement jamais pu voir le jour. »

- M. Marcel Berthier (Le Gardoy, 24510 Trémolat ; marcel.berthier@free.fr) annonce que « le 8 mai 2008 a été dévoilée, à Trémolat, une plaque apposée sur le monument aux morts pour honorer la mémoire des trois morts



Fig. 1.

de la guerre 1939-1945, nés à Trémolat (fig. 1). Il s'agit de Lucien Delmonteil, né en 1923, résistant, fusillé à Limoges en 1944 ; Jean Rongière, né en 1887, agent SNCF, chevalier de la Légion d'honneur, déporté, mort à Melk (Autriche) en 1944 ; René Carmille, né en 1886, contrôleur général des Armées, commandeur de la Légion d'honneur, déporté, mort à Dachau (Allemagne) en

1945 (voir : BERTHIER (Marcel), *Histoire de Trémolat d'un 18 juin à l'autre*. Bayac, éd. Roc de Bourzac, 1994 et « René Carmille, un Périgourdin trop oublié », *BSHAP*, t. CXXVIII, 2001, p. 111-116).

- Le Dr Gilles Delluc (Le Bourg 24380 Saint-Michel-de-Villadeix : gilles.delluc@orange.fr) nous adresse une note concernant un plan de fortification de Bergerac dans l'esprit de Vauban, qui est resté à l'état de projet. « Sur ordre de Philippe-Auguste (1189), Bergerac était une ville close (fig. 2 A1), avec château (fig. 2 A2) et citadelle (fig. 2 A3), retranchée derrière de hauts remparts et de belles tours, comme le montre le cadastre de 1830, retouché par le laboratoire de cartographie historique (Bordeaux III) (fig. 2 A) (LACHAUD (J.-L.), *Bergerac de la Préhistoire à nos jours*, Bergerac, impr. générale du Sud-Ouest, 1987). Le futur quartier Saint-Jean (fig. 2 A4) n'était pas protégé. Bergerac fut assignée comme place de sûreté aux protestants, mais les murailles furent rasées en 1630, sous Louis XIII, « de fond en comble aux dépens des habitants ». Le cartographe Pierre de Belleyme (1747-1819) les a imaginées sur sa carte levée dans la deuxième partie du XVIII<sup>e</sup> siècle (DELLUC (B. et G.), « Topographies et fortifications urbaines du Périgord au XVIII<sup>e</sup> siècle d'après la carte de Belleyme », *BSHAP*, t. CXX, 1993, p. 455-467). Sous Louis XIV, Sébastien de Pontault, chevalier de Beaulieu, maréchal de camp, premier ingénieur du roi, fut le créateur de la cartographie militaire, formé à l'école des Lorrains Jacques Callot et Sébastien Leclerc. On lui doit *le Grand Beaulieu*, trois volumes sur *les Glorieuses conquêtes de Louis le Grand* (batailles et sièges de Louis XIV) (*Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, sous la dir. de Dr J.-C. Hofer, Paris, éd. Firmin Didot, 1861). Il fit le projet de fortifier Bergerac, suivant les préceptes poliorcétiques qu'appliquait Vauban. Il en demeure un croquis (fig. 2 B), conservé à la Bibliothèque nationale : *Plan de la ville de Bergerac ainsi qu'on la voulait fortifier en Périgord* (Bouchot, n° 5167. MFILM H-118323, www.gallica.bnf.fr). Un retranchement intérieur, doublé de bastions et de courtines, s'élevait au nord et à l'est de la ville. Une grande citadelle, avec des bastions en étoile,

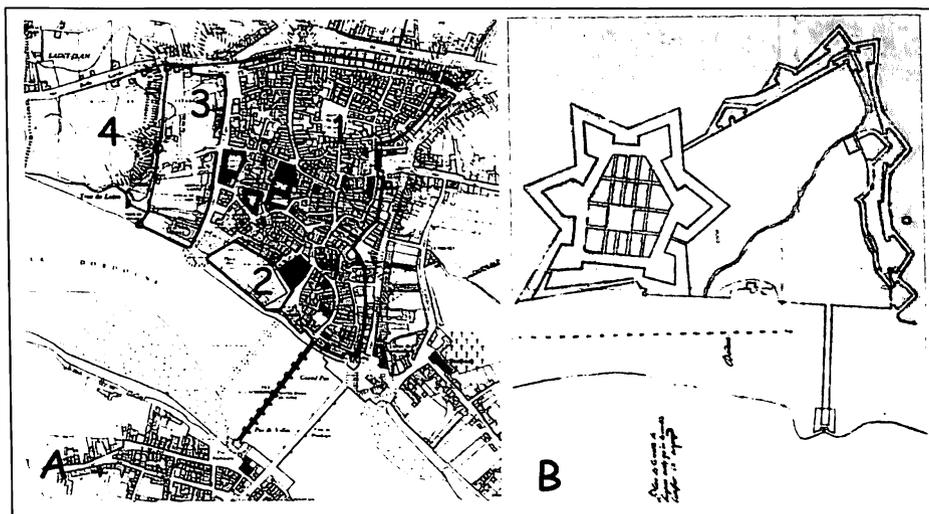


Fig. 2.

des casernes et une place d'armes, aurait occupé l'emplacement de l'ancienne citadelle, mais aussi toute l'élévation située immédiatement à l'ouest. Ce plan date probablement de la fin de la vie de Pontault, vers 1670, car Vauban œuvra de 1667 à 1707 et Pontault mourut en 1674.

- M<sup>me</sup> Francine Sautet (9, bd des Arènes, 24000 Périgueux ; tél. 05 53 06 15 36) conserve de nombreux documents concernant le naufrage de *L'Afrique*, le 12 janvier 1920 (Presse, procès contre les Chargeurs réunis) à la suite de la disparition de son grand-oncle dans ce naufrage : Louis Bouchet, ancien mécanicien aux ateliers du P.O. Sa femme, Marguerite Randolphe, fille adoptive de M<sup>me</sup> Chalup (héritière et exécutrice testamentaire du comte Jay de Beaufort), était morte le 10 juin 1919, soit huit mois après son mariage (archives familiales).

- Encore un bateau nommé *La Dordogne*. Il s'agit d'un petit pétrolier de la flotte de guerre. Lancé en 1914, il mesurait 167 m et jaugeait 7 000 tonnes. Encore en service en 1940, il ne fait pas partie des bâtiments de servitude sabordés à Toulon en 1942.

- M. Pierre Martial (piemar@wanadoo.fr) raconte comment un Périgordin fut sauvé de la guillotine grâce à l'occitan : « La dernière tomaisson de notre bulletin était consacrée au *Périgord occitan*, preuve d'un intérêt pour notre culture et notre langue. Cela n'a pas toujours été le cas, l'abbé Grégoire et même Talleyrand à la Révolution prônaient, dans un élan républicain, la suppression des langues régionales au profit d'un Français unificateur, mais pas forcément parlé couramment. Donc, à cette époque, mieux valait connaître le langage de sa région, cela pouvait même vous aider à sauver votre vie. C'est ce qui arriva à notre compatriote François Jourgniac de Saint-Méard. Soupçonné

**MON AGONIE**  
**D E**  
**TRENTE-HUIT HEURES;**

**O U**  
**R É C I T**  
**DE CE QUI M'EST ARRIVÉ,**  
**DE CE QUE J'AI VU ET ENTENDU,**  
**PENDANT MA DÉTENTION**  
**DANS LA PRISON DE L'ABBAYE ST.-GERMAIN,**

*Depuis le 22 Août jusqu'au 4 Septembre;*

(Par **JOURNIAQ SAINT-MÉARD**),

*Ci-devant Capitaine-Commandant des Chasseurs du  
régiment d'infanterie du Roi.*

---

*J'entends encor leurs cris, leurs lamentables cris.  
VOLT. Métop.*

---

**CINQUIÈME ÉDITION, CORRIGÉE.**

*Prix, 24 sous, franc de port pour les Départemens.*

**A P A R I S,**

**Chez D E S E N N E, Imprimeur - Libraire, au  
Palais Royal. Nos. 1 et 2.**

---

**1792.**

Fig. 3.

poste... *Embrasse-mé; seuy à tu dé boun co.* Libéré le 4 septembre, Jourgniac relatera dans un livre intitulé *Mon agonie de trente-huit heures* (5<sup>e</sup> édition, 1792, Desenne imprimeur-libraire au Palais royal à Paris) le récit de son incarcération, dans lequel il incorpore le dialogue en occitan, avec celui qu'il appelle *Mon Provençal* (j'ai donné simplement quelques extraits en respectant l'orthographe). Dès sa parution, fin septembre 1792, ce petit livre connaîtra un vif succès et aura 22 éditions (fig. 3). Né à Bordeaux en 1745, d'une famille originaire de Saint-Méard-de-Gurson, le ci-devant Jourgniac Saint Méard, ancien capitaine des chevaux légers et auteur de quelques opuscules, s'éteindra à Paris en 1828 (ROUMEJOUX (A. de), *Bibliographie générale du Périgord*, tome 2, p. 57). »

- Les Drs Michel Carcenac (carcenacmichel@orange.fr) et Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) nous adressent une note concernant l'église de Sagelat. Cette belle église romane fut restaurée en 1941 par l'abbé François Merchadou grâce à la fortune laissée par son oncle guérisseur. Il demeure de

d'être un des rédacteurs du journal subversif *De la ville à la cour*, il fut arrêté et emprisonné à l'abbaye de Saint-Germain à Paris, le 22 août 1792. Dès son arrivée, il prépare sa défense et lie connaissance avec un garde qu'il pense être Provençal ou Languedocien. Il s'adresse à lui en *patois* ce qui semble lui faire plaisir : *Né té cougneichi pas, mé pértant né peinsi pas qué siasqué un tréste; au contrari, té crési un bon gouyat*, sera sa réponse et il l'aidera dans ses démarches, comme un compatriote. À la demande du prisonnier, il apporte du vin : *Béni pér tu, baqui lou bin qué mas damandat. beu.* Jourgniac en boit la moitié, mais le garde en veut sa part : *Sacristi, moun amic, commé y bas, n'en boli per you : A ta santat.* Puis il donne quelques conseils, tente de le rassurer sur son sort, mais doit partir : *Arça adissias amic; d'au couragé; m'en bau à mon*

cette restauration des sculptures et des vitraux, dont certains méritent un commentaire. Un vitrail sur le mur oriental de la chapelle nord (chapelle de saint Joseph) figure le bâton du maréchal Pétain orné de 7 étoiles, entouré de deux grandes fleurs de lys royales, sur fond bleu parsemé d'abeilles napoléoniennes, portant l'inscription « don E. et L. Faugère » (fig. 4 cliché Delluc). Un autre, dans la chapelle sud (chapelle de la Vierge), figure un aigle tenant dans son bec une branche et dans ses griffes une hélice brisée, en souvenir d'un accident d'avion d'où ce curé aviateur était sorti indemne (fig. 5 cliché Carcenac). Une dalle de calcaire (58,5 cm sur 37,5 cm), incluse dans le mur occidental de la chapelle nord, porte une inscription difficile à photographier (fig. 6 cliché Carcenac) et à déchiffrer, d'autant plus qu'elle est écrite en un latin approximatif et abrégé : *IN S<sup>TI</sup> IOSEPH VENERATIONE / SVB PIO XII PM GEORGIO / LVD EP PETROC / PETAIN PATER / PATRIAE OVES AC / PASTOR FR MERCHADOU / AEDIFICARUNT A MCMXLI*. En voici la traduction : « Dans la vénération de saint Joseph, sous Pie XII souverain pontife (*Pontifex maximus*), Georges Louis évêque des Pétrocores, Pétain père de la patrie, les ouailles et leur pasteur Fr. Merchadou ont (re)construit (cet édifice), en l'an 1941 ». L'inscription est disposée autour des lettres PX superposées, c'est-à-dire autour du chrisme, monogramme de Jésus-Christ. En outre, selon les personnes interrogées sur place, tous les vitraux sont intacts et protégés par des plaques de PVC translucide.



Fig. 4.



Fig. 5.



Fig. 6.

Il n'y a jamais eu de francisque, mais seulement le bâton de maréchal qui en formait l'axe. Les chapelles latérales n'existaient pas avant 1941.

- M. André Goineaud-Bérard (90-92, avenue de Choisy, 75013 Paris : andre.goineaud@orange.fr) nous adresse une photographie du quartz géant de Saint-Paul-la-Roche, prise par M. Pierre Thomas, la grand-mère du photographe donnant l'échelle (fig. 7) : « Saint-Paul-la-Roche doit son nom à un gigantesque diamant de quartz, la Roche blanche. Il y avait deux géants [selon la légende] qui se faisaient face, deux titans minéraux, l'un noir, un



Fig. 7.

bloc de serpentine, et l'autre blanc, un bloc de quartz. Les deux connurent hélas le même destin. Ils furent la proie des carriers et donc de la dynamite. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce quartz de toute beauté fut utilisé par les porcelainiers et, au XX<sup>e</sup> siècle, par les industries de l'optique et de l'électronique, ainsi que par la NASA, qui l'utilisa pour fabriquer divers éléments de capsules et navettes spatiales. Depuis 1995, il ne reste plus que quelques blocs épars, perdus dans les herbes folles. »

#### **CORRESPONDANCE POUR LES « PETITES NOUVELLES »**

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information par l'intermédiaire des « Petites Nouvelles », on peut écrire à M<sup>me</sup> Brigitte Delluc, secrétaire générale, S.H.A.P., 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques peuvent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisées en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

## TARIFS 2008

Cotisation (sans envoi du Bulletin).....	20 €
Cotisations pour un couple (sans envoi du Bulletin).....	40 €
Cotisation et abonnement au Bulletin.....	50 €
Cotisations et abonnement au Bulletin pour un couple.....	60 €
Abonnement au Bulletin, sans cotisation (collectivités, associations...) .....	55 €

Il est possible de régler sa cotisation par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W ou par chèque bancaire à l'ordre de la S.H.A.P. et adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

*Les étudiants, âgés de moins de 30 ans, désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'une carte d'étudiant (réservé à un abonnement par foyer).*

Pour tous renseignements :

Tél./fax : 05 53 06 95 88

Courriel : [shap24@yahoo.fr](mailto:shap24@yahoo.fr)

Site internet : [www.shap.fr](http://www.shap.fr)

***Permanence téléphonique de 14 heures à 17 heures :  
mardi - jeudi - vendredi - samedi***

***Notre bibliothèque est à la disposition des membres  
chaque samedi de 14 heures à 18 heures.***

***Réunions le 1<sup>er</sup> mercredi de chaque mois à 14 heures  
au siège de la S.H.A.P.***

---

---

**La directrice de la publication : Marie-Pierre Mazeau-Janot  
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD**

**18, rue du Plantier – 24000 Périgueux**

**tél. / fax : 05.53.06.95.88**

**courriel : [shap24@yahoo.fr](mailto:shap24@yahoo.fr)**

Commission paritaire n° 0211 G 87921

IMPRIMERIE LA NEF-CHASTRUSSE - N° 002405/00

## SOMMAIRE DE LA 3<sup>e</sup> LIVRAISON 2008

- Compte rendu de la séance  
du 7 mai 2008..... 323  
du 4 juin 2008..... 330  
du 2 juillet 2008 ..... 337
- Élection du conseil d'administration. Appel à candidatures ..... 341
- Éditorial : Au nom du devoir de mémoire ..... 343
- Les morts de la première guerre mondiale et le monument aux morts  
à Trémolat (Marcel Berthier)..... 345
- *À sa mémoire* : Georges Maumont (1875-1915) (Jean-Pierre Boissavit).. 359
- Les poilus de la commune du Bugue (Gérard Fayolle)..... 371
- Conscrits nontronnais et Grande Guerre (Hervé Lapouge) ..... 381
- Le monument aux morts de Saint-Pierre-de-Chignac (Guy Rousset)..... 403
- Carnet oublié (Guy Rousset)..... 409
- Des vies brisées (Jeannine Rousset) ..... 413
- Albert de Sanxet, prisonnier en Allemagne (extraits de *Épisodes  
de la guerre 14-18*)..... 419
- Un « lycée de l'arrière » pendant la première guerre mondiale :  
le lycée de Périgueux (Alain Vaugrenard)..... 425
- Le cimetière militaire et les monuments aux morts de la première guerre  
mondiale à Excideuil (Alain Vaugrenard)..... 463
- Dans notre iconothèque : Sem et le Tigre (Brigitte et Gilles Delluc)..... 473
- Excursion du 28 juin 2008 autour de Saint-Pardoux-la-Rivière et à  
Saint-Crépin-de-Richemont (Gérard Fayolle)..... 491
- Notes de lecture : Le charrier de l'abbaye Saint-Pierre de Saint-Astier  
(L. Grillon et M. Etchechoury), La vie de château au siècle passé : une  
élégance périgordine (D. Audrierie), Fonds de Gérard (M. Etchechoury, dir.),  
Les Loups des Bourboux ou Une famille en Périgord de la Révolution  
à la Grande Guerre (G. du Mas des Bourboux) ..... 497
- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) ..... 499

Le présent bulletin a été tiré à 1 350 exemplaires.

**Photo de couverture** : *Jouarre* [près du champ de bataille de la Marne], dessin de Sem, extrait de l'album *Quelques croquis de guerre par Sem 1915-1916* (collection SHAP).